

**FNA 1262 -
Apollo XXV**

Walther, Daniel

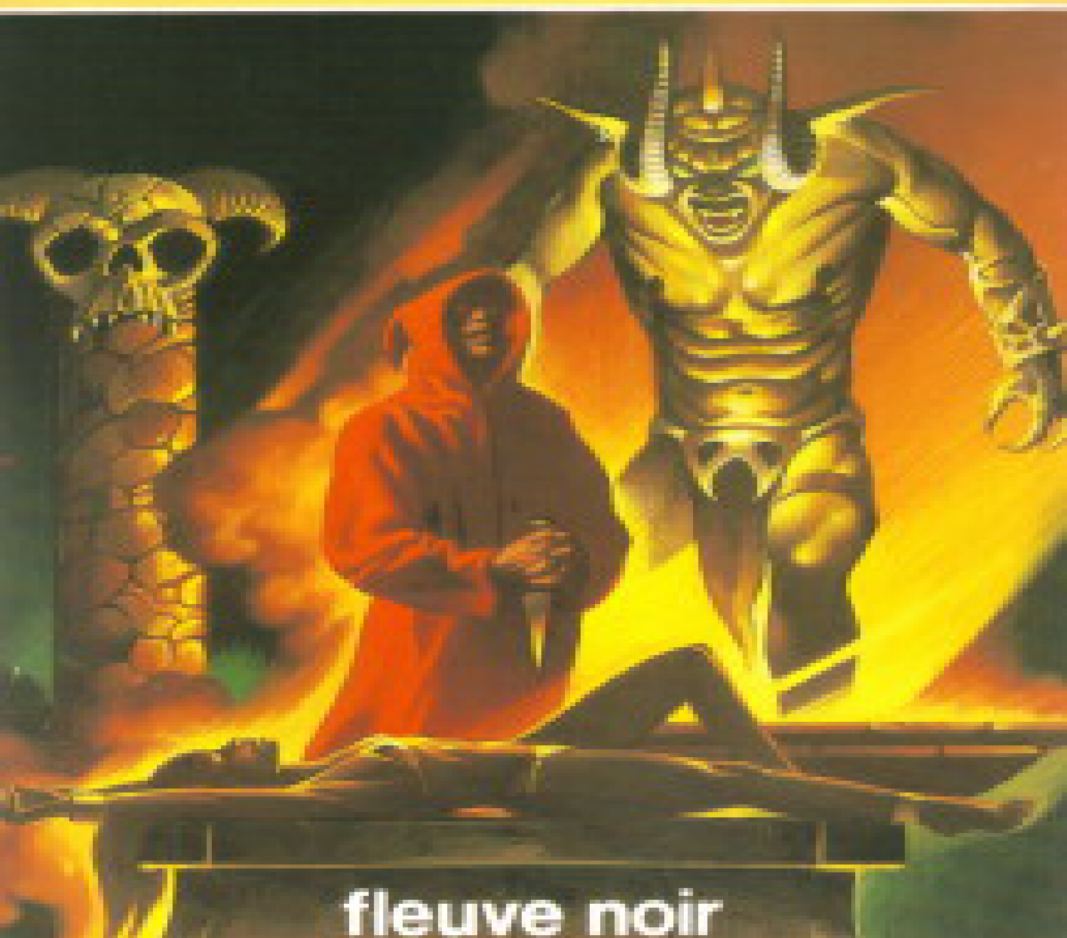
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

DANIEL WALTHER

APOLLO XXV



fleuve noir

DANIEL WALTHER

APOLLO XXV

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41 d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque

procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1983, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-02435

— Bien, capitaine. Mais je pensais à eux.

Eux qui nous regardent faire les imbéciles.

— Eux ?

— Les Martiens, morts ou non.

— Morts, très certainement, dit le capitaine.

Croyez-vous qu'ils savent que nous sommes ici ?

— Une présence ancienne ne sent-elle pas toujours l'arrivée d'une nouvelle ?

— Peut-être. Croyez-vous aux esprits, par hasard ?

Ray Bradbury (Chroniques martiennes.)

CHAPITRE PREMIER

J'aurais dû me méfier !

L'enquête avait mal commencé.

Elle sentait le coup fourré, le piège à plein nez.

Mais personne ne m'avait prévenu ; personne dans toute la ville n'avait jugé utile de me donner « un conseil d'ami ».

Tous, les uns comme les autres, s'étaient tenus cois. Ils avaient fourré la tête dans le sable et ils s'étaient laissés vivre. Ce qui était une façon de parler. Dans cette ville, comme dans beaucoup d'autres, on ne vivait plus que par procuration.

Mais commençons par le commencement.

Par la mort brutale et incompréhensible de Bertil Erikson, l'astronaute.

Il avait été retrouvé égorgé dans son luxueux appartement de San Joselito, et le monde entier avait vibré d'angoisse quand les médias s'étaient lancés dans des hypothèses réellement délirantes. Le premier prix revenant sans conteste à Francis Costa, de la VWBC, qui parla d'un complot ourdi par une mystérieuse organisation subversive. Il tenait, affirmait-il, ses renseignements de source sûre. Francis Costa était de ces bavards qui savent rouler le public dans la farine et lui faire prendre n'importe quelle vessie pour n'importe quelle lanterne.

La police reçut des lettres de maniaques corroborant les affirmations de l'homme de la VWBC. Oui, il existait dans le monde une société secrète qui en voulait à l'existence de tous ceux qui, dans un élan blasphématoire, avaient cherché à disputer au Seigneur les hautes sphères de sa résidence. La police, pour calmer les esprits, interrogea quelques gourous et quelques prédicateurs, procéda même à quelques arrestations, mais sans autre résultat qu'un surcroît de fureur populaire. Bertil Erikson était un personnage hautement estimé dans les familles, et sa haute silhouette bien rasée, bien conditionnée, redonnait, comme se plaisait à le souligner la propagande gouvernementale, foi dans l'avenir.

J'avais eu l'occasion de voir des clichés du cadavre. Égorgé, avait prétendu la version officielle... Non, la réalité était bien différente... Le malheureux astronaute avait été littéralement saccagé.

(Extrait du rapport de l'inspecteur J. A. Glenn.)

«... un acharnement peu ordinaire. Le corps présentait des blessures particulièrement hideuses, comme si l'on avait voulu détacher des lambeaux entiers de chair à l'aide d'une lame. Les

parties sexuelles de la victime manquaient, ainsi que l'œil droit. On peut se demander... »

Je m'étais forcé à lire le rapport jusqu'au bout, mais j'avoue bien volontiers que j'aurais préféré être ailleurs. Je me demandais pour quelle raison les pontes de la Société Astronautique Indépendante faisaient appel à un privé comme moi, et qui plus est, à un privé mal noté par la police. Des ordres précis avaient été donnés à tous les flics de la ville, car aucun de ceux qui, naguère, faisaient tout pour me mettre des bâtons dans les roues, n'avait bronché quand je m'étais enquis de « quelques tuyaux, à charge de revanche ».

Même J. A. Glenn avait sorti tout ce qu'il savait (ce qui n'était finalement pas grand-chose !), tout en me proposant du café, de la bière et des cigarettes. J'étais estomaqué. À tel point que je dormis très mal la première nuit de mon enquête.

Dans mon rêve, je revis le porte-parole de la SAI, un homme de taille moyenne, aux yeux gris, aux lèvres minces, assis derrière mon bureau. (Cravate rayée « club », veston bleu marine, chemise à col boutonné.)

« — Dans cette affaire, dit ce visiteur “anonyme”, vous obtiendrez toutes les formes d'aide que vous désirerez. Si j'ose ainsi m'exprimer, je veux dire qu'il n'y aura rien pour s'opposer... légalement, à vos recherches. Bertil Erikson était notre meilleur homme, et nous pensions à lui pour le Projet Titan. »

***Le Projet Titan.* Depuis longtemps le satellite de Saturne intriguait les hommes de la Terre. Après le succès mitigé de l'expédition martienne, Titan était à l'ordre du jour...**

Je perdis une bonne occasion de me taire.

« — Cher monsieur, dis-je, et si les petits hommes jaunes qui vivent dans les cités souterraines de Titan s'inquiétaient soudain de nos visées colonialistes sur leur planète et s'ils avaient décidé de s'en prendre à nos meilleurs astronautes... »

L'homme de la SAI me foudroya du regard.

« — J'aime également plaisanter à mes heures, dit-il froidement, mais il y a un temps pour tout. »

Je me le tins pour dit, et lorsque mon interlocuteur quitta mon bureau, j'étais plus riche de 1000 florins.

Mais dans mon rêve l'entretien se terminait sur une note surréelle : l'homme de la SAI se transformait soudain en un tueur anonyme, sans visage, qui se jetait sur moi, le couteau à la main.

Oui ! J'aurais dû me méfier. Tous ceux qui étaient mieux informés que moi, et qui auraient pu me donner un conseil amical, oublièrent de me faire signe, eux qui savaient tout plus vite et plus précisément que les autres. Avec mes mille florins d'acompte, je me sentais bien, riche et confiant dans l'avenir.

Je me payai un bon repas dans un restaurant cher mais excellent et connus quelques heures de félicité. Ce fut seulement lorsque l'inspecteur Glenn m'eut ouvert son cabinet des horreurs que je commençai à douter de mon bonheur.

« Personne ne lâche 1000 florins pour rien, me dis-je. Je suis un imbécile de m'être laissé embobiner... »

Je composai sur mon visophone le numéro d'appel de la SAI et demandai à parler à M. Tavor (c'était le nom de mon visiteur « anonyme »).

La jeune femme sophistiquée, robotique, à l'autre bout de la ville, me doucha immédiatement :

— Quel nom disiez-vous ?

— TRAVOR !

— Nous ne connaissons personne de ce nom.

— Ah ! Je ne comprends pas...

J'essayai de lui expliquer que..., mais la communication fut coupée brutalement, et je demeurai planté devant l'écran vide, me demandant maintenant dans quel borborygme j'avais posé le pied.

J'allai voir mon « ami » Glenn. Il ne me reçut pas. Il était occupé...

Je quittai le commissariat, suivi par les regards ironiques de quelques représentants de l'ordre.

Puis, je reçus un paquet. Un simple paquet enveloppé de papier brun, fort ordinaire.

Il contenait en tout et pour tout deux livres et un carnet épais comme le pouce. Je posai les deux livres sur mon bureau et ouvris le carnet : quel choc ! Voici ce que je lus, écrit en belles lettres bien moulées :

Impressions de Voyage, par le lieutenant-colonel Bertil Erikson.

Ça, c'était une surprise de taille. Je fouillai le papier d'emballage à la recherche d'une lettre que j'aurais pu négliger. Il n'y en avait point. Déçu, je cherchai sur l'étiquette le nom de l'expéditeur. Rien. Désappointé, je commençai de lire les impressions de voyage de l'astronaute assassiné.

Au début tout allait bien.

On était partis pour Mars, la fleur aux lèvres, l'œil fixé sur la ligne poudreuse de l'horizon étoilé.

... fantastique. *Parfois il me semble entendre la voix des sirènes.*

Je n'en parle pas à mes collègues. Tous sont plus « matérialistes » que moi. Je n'arrive pas à détacher mes regards de la beauté de la Création. De la Toute-Puissance du Créateur.

Quand je me trouve dans la « Chambre des Cartes » — c'est ainsi que nous appelons la cabine vitrée qui donne sur l'extérieur —, je sens des frémissements parcourir l'éther, ME traverser... comme une sorte d'extase.

Je n'étais pas spécialement pratiquant avant de mettre le pied, pour la première fois, dans un navire spatial. Mais la découverte de la majesté cosmique m'a ouvert les yeux. M'a dessillé les yeux. Littéralement. Et mes yeux se sont ouverts.

Mais il ne m'est pas possible de parler de ces choses à mes amis, à ces trois hommes et ces quatre femmes qui sont partis en même temps que moi vers la planète Mars...

Je composai sur mon visophone le numéro d'appel de Marsha Erikson, la veuve de l'astronaute déchiqueté. Elle apparut sur l'écran, en personne. Une femme dans la quarantaine, belle encore, mais aux traits tirés. Je me présentai poliment avant d'entreprendre la « glorieuse »...

— Pardonnez-moi, madame Erikson, de vous déranger en des circonstances aussi tragiques, mais je viens de recevoir, par le dernier courrier, un carnet de notes tenu par votre mari et...

Le visage de la veuve se déforma dans une grimace cynique :

— Je crois que vous n'êtes pas au courant. Vous ne lisez donc jamais les feuilles de choux à scandale ?

— Non, hélas, je sais que dans mon métier c'est de pratique courante, mais...

— J'ai pas la journée à vous consacrer..., rétorqua-t-elle, un peu vulgairement pour une veuve de lieutenant-colonel de la SAI, mais sachez que je vivais séparée de mon mari depuis son retour de Mars...

— Depuis SON RETOUR DE MARS ! Serait-il indiscret de vous demander...

— Oui, mais je vais vous faire une fleur, mon cher monsieur Schuyler. Je vivais séparé de Bertil parce qu'il était devenu insupportablement bigot. Il parlait de créer une nouvelle Église, la Congrégation du Dieu céleste... Il ne pensait plus qu'à Dieu, dont il avait senti la Présence dans l'espace, et oubliait complètement sa femme et ses enfants.

— J'aimerais savoir...

— S'il couchait encore avec moi ? Non. Bien sûr. Même si les longues expéditions dans l'espace sont mixtes pour des raisons d'hygiène, les hommes en reviennent tout de même traumatisés.

— Une question encore, madame Erikson...

— Marsha...

— Marsha... N'étiez-vous pas jalouse ? L'expédition sur Mars a duré près de seize mois. Seize mois durant lesquels votre époux vivait en concubinage avec une astronaute...

— Quand vous vivez avec un astronaute, vous vivez différemment. Non, ce concubinage technique ne m'intéressait pas. J'avais mes compensations moi-même... Un *modus vivendi*... en quelque sorte. Après tout nous faisons ÇA pour la plus grande gloire

de la SAI et de l'humanité tout entière. Ce qui était révoltant, c'était la soudaine et intolérable bigoterie de mon ex-époux...

Extrait de « Impressions de Voyage »

Plus nous nous rapprochons du terme de notre voyage, plus je me sens libéré des contingences matérielles. C'est ce que j'essaie d'expliquer à Vassilissa Gordeiev... Nous avons été « mis ensemble » par le sélecteur informatique.

Hier, pendant que nous gisions nus, Vassilissa m'a demandé si je lui cachais quelque chose. J'ai déclaré : « Je ne te cache rien. » Mais elle a insisté : « Je fais ce que je peux pour t'être agréable, mais toi tu couches avec moi... mécaniquement. Je ferais ça avec un vibromasseur que ça me ferait plus d'effet. » Puis elle a posé sa main sur mon sexe et elle a dit : « Tu es peut-être un de ces anticommunistes primaires, comme il en existait tant dans ton pays avant le pacte d'assistance américano-soviétique. » J'ai nié. Vivement. Tous les hommes sont frères dans les yeux du Créateur. Même les communistes. Mais Vassilissa ne semblait pas convaincue.

Pendant que nous nous entretenions, elle essayait de faire renaître mon désir et ma vigueur par des attouchements de plus en plus appuyés... Mais mon esprit était ailleurs, dehors, dans l'éternelle nuit étoilée. « Une nuit plus belle que le jour ».

Je pensai soudain à cette parole des Écritures : « Ils ont des yeux, et ils ne voient point. » Oui, tous, dans le vaisseau qui volait vers la planète rouge, ils avaient des yeux pour voir, mais ils ne voyaient rien.

Vassilissa la première, qui tenait absolument à faire avec moi son pensum hygiénique.

Ah ! il était beau, le lieutenant-colonel Erikson !

Je comprenais la pauvre Marsha.

Mais je ne voyais toujours pas pourquoi cet astronaute-missionnaire avait été sauvagement assassiné. Peu avant son départ pour le lointain compagnon de Saturne...

J'essayai d'entrer en communication avec le capitaine Vassilissa Petrovna Gordeiev, mais l'on me dit que la jeune femme était en un lieu top-secret où il était impossible de la déranger. Je montrai bien en face de mon écran mes accréditations de la SAI, sans pour autant obtenir gain de cause. Un certain colonel Kolnialpkov me présenta des excuses et s'offrit à faire tout ce qui était en son pouvoir pour que le capitaine Gordeiev se mît en rapport avec moi dès son retour à Garingrad.

Autrement dit, il m'envoyait paître poliment.

Je passai mon temps à traîner dans des endroits pas possibles, des antres ministériels, des cul-de-sac administratifs, des chausse-trapes

policières, des venelles qui n'attendaient peut-être qu'un signal de l'Invisible pour se transformer soudain en coupe-gorge.

Un paquet enveloppé de papier brun me fut apporté le lendemain du jour où j'avais essayé de joindre Vassilissa la frustrée.

Quand je découvris le contenu du colis, je courus d'abord à la salle de bains pour dégurgiter un steak, de la salade et deux tranches d'ananas au saké.

Cette fois-ci un message accompagnait le paquet contenant l'œil droit et les parties nobles du lieutenant-colonel Erikson :

Pour voir les deux aspects du problème, UN œil ne suffit pas ; il faut DEUX yeux pour TOUT embrasser du regard. Quant à l'AUTRE CHOSE, le lieutenant-colonel ne s'en servait plus guère, de toute façon.

Je fis une lettre à l'homme qui avait prétendu se nommer Travor et je lui proposai ma démission « étant donné qu'il m'avait volontairement laissé dans l'ignorance de certaines données d'une extrême importance pour la poursuite de mon enquête. »

J'expédiai la lettre en circuit urgent et me plongeai dans la lecture des mémoires de feu Bertil Erikson.

Je suis très inquiet. Je ne saurais dire pourquoi. Vassilissa me poursuit maintenant de ses assiduités, voire de ses sarcasmes. Comme si l'idée que je ne la désire pas (plus ?) lui était intolérable. Les autres nous observent, et je sais qu'ils font des plaisanteries à notre sujet ; Des enfants ! Seigneur, éclaire-les !

Oui, que TA lumière les frappe comme elle a frappé Saül de Tarse sur le Chemin de Damas !

Marsha Erikson, née Stankowski, habitait une maison de style colonial. Des arbres en fleur l'environnaient de croupes neigeuses, et dans l'allée, un gros chien de race indéfinissable se vautrait dans une flaque de boue que le soleil printanier n'avait pas encore tout à fait séchée.

Le domestique était noir.

Mais visiblement bien traité. Je préférais cela. Je n'ai jamais pu supporter les ségrégationnistes.

Marsha prenait le frais sur la véranda. Comme le soleil donnait déjà un peu, elle ne portait qu'un short coupé dans un vieux jean, et un soutien-gorge survivant d'un petit maillot de bain deux-pièces. Elle me sembla bien plus avenante que l'autre jour. Son maquillage était discret mais savant, et sa poitrine, bien que légèrement « descendue », se laissait encore voir.

Ce lieutenant-colonel qui avait trouvé Dieu dans l'espace était un con. Il avait à sa disposition de belles filles comme Vassilissa Petrovna Gordeiev ou des femmes désirables comme Marsha Stankowski et il refusait de bander pour elles. Bah, après tout, s'il préférait bander

pour la Divine Lumière... Je me rendis soudain compte que j'insultais la mémoire d'un mort et revins à de plus nobles pensées.

Autant le dire maintenant, je soupçonnais le meurtrier de Bertil Erikson d'être une femme : couper les couilles d'un homme, c'est assez féminin.

— Je vous ai prévenu... Vous perdez votre temps. Je ne sais rien que vous ne sachiez déjà. Mon mari et moi vivions séparés.

— Séparés ou divorcés ?

— Il ne voulait pas entendre parler de divorce. À cause des enfants. Et à cause du serment qu'il avait fait devant le pasteur. Mais nous vivions séparés. Lui dans son appartement de Henning, moi ici, dans notre belle maison...

— Et cette séparation est allée sans... douleur ?

Elle haussa les épaules, ce qui provoqua des remous intéressants dans son soutien-gorge, et dit, les yeux rivés sur les miens :

— Monsieur Schuyler ! J'ai quarante-deux ans, deux grands enfants et une sexualité... libérée. Je n'ai pas pleuré quand mon mari a cessé de me rendre hommage, comme on dit dans les vieux romans, ni même quand il est mort si... atrocement. Nous nous étions détachés l'un de l'autre, un point c'est tout. C'est la vie, comme disent les Français.

Je toussai, bus une gorgée du punch que nous avait apporté un autre domestique noir, et déclarai :

— Il y a autre chose que vous devriez savoir et que la police vous a certainement caché. L'œil droit et les... parties viriles de votre mari avaient été... dérobées par le meurtrier... ou la meurtrière... Entre-temps ces organes m'ont été envoyés par la poste.

Là, Mme Erikson née Stankowski marqua tout de même le coup ! Sa bouche s'ouvrit toute grande, et le verre se mit à trembler violemment entre ses doigts.

— Si c'est une plaisanterie...

— Allons, Marsha ! Je ne suis pas assez intime avec vous pour oser de telles... plaisanteries !

— Excusez-moi, Jean-Pierre ! Je n'aurais pas dû... Oui, je vous en prie, pardonnez-moi... C'est tellement... ignoble !

Je l'observai, cherchant dans son comportement, ses gestes, un petit quelque chose qui la trahirait. Mais elle se mit à sangloter très naturellement, et tout aussi naturellement je la pris dans mes bras pour la soutenir et la consoler. Je sentais ses seins volumineux s'écraser contre ma poitrine et sa joue toute humide caresser la mienne. Je n'avais pas les mêmes problèmes que feu le lieutenant-colonel Erikson. Mon érection fut brutale, presque douloureuse dans cette bouleversante après-matinée de printemps, avec cette femme qui pleurait contre moi en longs soupirs tremblants.

Puis une pensée terrible me traversa l'esprit : je me vis couché dans un grand lit douillet, nu comme un ver mais solidement attaché. Marsha s'approchait de moi, les seins ballant gracieusement, de façon irrésistible, mais dans sa main droite étincelait la lame d'un long poignard exotique.

J'essayai de me dégager aussi doucement que possible de l'étreinte de la veuve sanglotant, mais elle s'accrochait à moi de toutes ses forces :

— Ne partez pas, dit-elle, ne partez pas encore... Restez avec moi... ce soir..., cette nuit...

J'oubliai le poignard et le contenu du paquet brun.

Après le dîner (un dîner « français » arrosé de vin californien), elle m'emmena dans sa chambre et me fit sauvagement l'amour. Je n'eus pas grand-chose à dire dans cette affaire-là, car elle prit toutes les initiatives.

Durant une pause, j'essayai de l'interroger discrètement, mais elle me ferma la bouche d'un baiser et se mit à me caresser de telle manière que mes pensées furent immédiatement déconnectées.

Dans l'avion qui me ramenait chez moi, je ressortis le carnet du défunt astronaute.

Ils appelleraient CELA du PANTHÉISME, ces modernes athées qui se moquent de tout et ne comprennent rien aux Voies du Seigneur ! Je vois, je sens PARTOUT Sa Présence... Tout est Son œuvre, et ce n'est certes pas par hasard que je suis parti, moi, Bertil Raymond Erikson, vers les Espaces extérieurs !

« Eh ben, mon colon, vous commencez à devenir collants, ton Dieu et toi... »

Et je feuilletai impatientement, à la recherche d'autre chose, dans ce fatras bien-pensant. Après tout ON m'avait envoyé ce carnet pour une raison bien précise...

Cette Vassilissa est décidément une obsédée sexuelle. L'autre jour, elle est brusquement entrée dans ma minuscule cabine et a ôté sa combinaison de vol Elle s'est écriée, les yeux luisants : « Tu n'en veux pas, hein, de ma chatte collectiviste ! Regarde ! Elle est comme celle des autres, pourtant ! Tu as peur, sans doute, qu'elle bouffe ta pine impérialiste... Sans blague ! » Et elle me montrait l'objet de notre litige et en écartait les lèvres de façon particulièrement obscène. Je lui expliquai que son comportement était indigne d'un officier de la Fédération astronautique, mais elle m'insulta de la manière la plus vulgaire qui se puisse concevoir. « Heureusement, tous ne sont pas comme toi, à bord de ce vaisseau. Preskett est un type d'un autre genre ! Il peut faire ça avec plusieurs femmes dans la foulée. Un vrai

bouc ! » Je savais bien qu'elle essayait de me provoquer avec toute cette mise en scène, et pourtant mon cœur battait violemment. Tandis que ses lèvres déversaient sur moi des flots de boue, elle se travaillait de ses mains, en ondulant comme une herbe dans la tempête. Ses yeux étaient terribles. On finissait par n'en plus distinguer que le blanc. C'était un spectacle effrayant, et je me dis : « Seigneur, je suis seul avec l'ennemi. »

Je ne compris pas tout de suite pourquoi cette pensée m'avait traversé l'esprit.

Preskett... Elle n'avait qu'à retourner auprès de Preskett.

Finale^{ment}, elle eut un orgasme brutal et, ramassant ses vêtements, elle se rhabilla comme si nous venions de faire l'amour de la façon la plus naturelle du monde. Quand elle fut sortie de ma cabine, je pris ma bible et y lus pendant une bonne demi-heure. Un poids gigantesque m'écrasait. Les paroles des Écritures ne trouvèrent pas le chemin de mon cœur. Quelque chose s'interposait entre elles et moi...

Je dormis très mal, cette nuit-là, poursuivi par des rêves où se mêlaient étroitement les scènes de terreur et les séquences luxurieuses. Finalement après avoir échappé aux tentatives homicides de Marsha et succombé aux charmes vénéneux de Vassilissa, je me terrai dans le poste de pilotage d'Apollo XXV. Mars était un immense ballon rouge suspendu dans la nuit. Jeté dans l'espace pour un dieu enfantin.

Puis, de derrière le globe martien, sortait un grand visage de vieillard, et ce visage remuait lentement les lèvres et déclarait :

Laissez venir à Moi les fils et les filles de la Terre !

L'enquête piétinait. Mon « contact » de la SAI semblait m'avoir complètement oublié et ne faisait pas mine de répondre à mon courrier. J'eus beau essayer d'entrer en rapport avec mon faux ami de la police, on me dit que l'inspecteur J. A. Glenn était en déplacement.

J'allai déjeuner ce matin-là dans une cafétéria tranquille à quelques rues de mon bureau. La serveuse me connaissait. Elle me connaissait même

plutôt bien, puisque nous avions une liaison sporadique depuis environ deux ans... Cette jeune fille de bonne famille avait fait son B.A. [1] avant de se laisser couler dans une sombre histoire de drogue. Elle avait été récupérée, juste au bon moment, par une secte adonnée à toutes sortes de sauvetages.

Pendant qu'elle me servait un copieux petit-déjeuner composé de saucisses frites, d'œufs brouillés, de toasts et de café très noir, je lui posai quelques questions. Le coup de feu du matin était passé, et nous pouvions parler presque sans être interrompus :

— Pru (Elle se nommait Prudence, ce qui était un comble !), tu ne penses pas qu'il y a quelque chose de bizarre dans cette affaire ?

— Jipé ! Si tu veux mon avis, tu t'es laissé embarquer dans un

sacré bordel. Mille florins, ça n'est pas rien...

— En effet, tout ce fric d'avance pour un boulot aussi peu rentable... Ces gens-là sont cinglés... Dis-moi, chérie, tu as vécu avec ces gens de la secte. Qu'est-ce qu'ils pensaient, eux, des voyages dans l'espace ? D'*Apollo XXV*... et des autres expéditions à venir...

— Ils ne disaient pas grand-chose... mais de temps en temps, il y avait un commentaire qui tombait. Ils étaient contre... Ils disaient que la Terre était bien assez grande pour les hommes et que l'on devait d'abord faire régner la paix sur la planète avant d'aller semer le désordre dans la Création...

— Ils disaient cela ? C'est finalement raisonnable. Peut-être qu'ils n'étaient pas aussi fous que les autres sectateurs...

— Ils avaient leurs bons jours mais ils avaient également leurs mauvais...

J'interrompis ma mastication et demandai, la bouche pleine :

— Et ils faisaient quoi... dans les mauvais jours ?

— Laisse tomber, dit-elle un peu brusquement, c'est vraiment sans intérêt.

J'eus beau faire, elle ne voulut plus rien dire.

Mais après tout, elle leur devait une fière chandelle aux guignols qui l'avaient ramassée dans la fange.

Puis nous avons vu Mars dans toute sa gloire rouge. Cette planète qui avait fait marcher l'imagination de générations entières de poètes, de romanciers et d'astronomes.

Et quand nous avons commencé les manœuvres d'approche, il y eut cet incident, avec Preskett.

Je tournai la page, avide d'en savoir davantage et j'en fus pour ma peine : une bonne dizaine de feuillets avaient été arrachés. Et ensuite, dans le putain de cahier, il n'y avait plus que des propos vaseux sur Dieu et l'espace, sur le projet que caressait cet imbécile de lieutenant-colonel Erikson. Celui de créer une Église ! Encore une ! Je me reprochai d'avoir lu les révélations de l'astronaute assassiné par bribes. Si j'avais tout avalé d'un coup, j'aurais été moins déçu. Je me répétais amèrement que l'incident avec Preskett recelait sans doute quelques indices précieux.

Diable ! J'étais un pauvre imbécile. Je ne méritais pas de traîner avec moi cette licence de détective privé ! Il fallait que j'aie un entretien avec Preskett... puisque la terrible Vassilissa Petrovna était hors d'atteinte.

J'appelai Marsha Erikson.

Elle ne savait rien, ou presque rien de Malcolm Powers Preskett. Mais elle possédait son adresse, car le défunt et lui avaient été de bons

amis avant le vol *Apollo XXV*.

— Tu es formidable, m'écriai-je, et pas seulement au lit !

Marsha éclata de rire :

— Tu n'es pas mal non plus...

Puis elle devint sérieuse, trop sérieuse :

— Il y a quelque chose que tu dois savoir aussi. Après le vol martien, Bertil n'a plus voulu entendre parler de Preskett. Peut-être était-ce à cause de cette roussalka de mes fesses...

— Peut-être bien !

Mais Preskett n'habitait plus à l'adresse indiquée. Ç'aurait été trop facile. C'est seulement dans les romans que les choses coulent de source.

J'allais donc me décider à ne rien faire du tout, en attendant que le petit plaisantin qui m'envoyait des cadeaux par la poste se manifeste à nouveau, lorsqu'en allumant ma bonne vieille trivid, je vis apparaître le faciès insoutenable de Francis Costa.

Il présentait la femme du jour, une certaine Gloriane Petöfi. Une créature grotesque qui voulait révolutionner les arts plastiques. Elle n'était pas la première.

Je me dis, comme si je venais d'avoir une révélation :

« Costa, c'est de toi que j'ai besoin ! Après tout, c'est bien toi qui parlais la bouche pleine d'un complot ou de quelque chose dans ce goût-là... »

L'ignoble créature qui prétendait s'appeler Gloriane Petöfi parla et parla et parla pour ne rien dire. Je passai à un autre programme.

Francis Costa et moi nous rencontrâmes un soir dans un restaurant italien. Je n'avais pas faim, mais pour faire plaisir à mon interlocuteur, qui y tenait absolument, je mangeai des gnocchis à la sauce tomate et au parmesan.

— Alors, comme ça, vous êtes un privé et vous enquêtez sur la mort de ce bon vieux Bertil Erikson...

Je sursautai :

— Vous le connaissiez si bien que ça ?

— Non, bien sûr, mais dans mon métier on est censé côtoyer Dieu et le diable.

Je frissonnai.

— Il est beaucoup question de Dieu dans cette affaire... Avez-vous l'adresse d'un certain lieutenant Malcolm Powers Preskett, membre de l'équipage d'*Apollo XXV* ?

Il se versa un verre de vin, lentement, comme pour se donner le temps de réfléchir, puis il dit :

— J'ai interviewé Preskett. Et je possède son adresse.

— Sa *nouvelle* adresse, j'espère.
— Oui, sa *nouvelle* adresse.
— J'en ai un besoin urgent.
— À votre place, je laisserais tomber cette affaire. Il y a sous ce meurtre des choses...

— Vous voulez parler de cette organisation subversive...
C'était, dans ma bouche, davantage une affirmation qu'une question.

Il hocha la tête. But une nouvelle gorgée de vin. Déglutit bruyamment. Ses yeux me fuyaient.

Mais il ne me laissa pas tomber. Arracha une feuille de son bloc-notes après y avoir inscrit le renseignement tant désiré, et me la tendit. Mes gnocchi, je m'en rendais compte, allaient certainement me rester sur l'estomac.

— Merci, murmurai-je, vous êtes un pote, Costa. À charge de revanche.

Une ombre passa dans ses yeux noirs :

— Il y a des services qu'on ferait mieux de ne pas rendre, affirmait-il. Maintenant parlons d'autre chose.

En quittant Costa, quelques minutes plus tard, je ressentis une impression pénible de vide. Comme si tous mes organes internes avaient soudain disparu. Je n'étais plus qu'une baudruche remplie de vent, un robot sans âme.

Je marchai dans l'avenue, et quand la pluie se mit à tomber à verse, je n'en continuai pas moins d'aller droit devant moi, avec l'écho d'une voix pressante qui me disait : « Fiche le camp, Jipé, fiche le camp d'ici en quatrième vitesse et saute dans le premier avion en partance pour l'Europe. »

Je hélai un taxi, qui ne daigna pas même ralentir, et je demeurai cloué au milieu du trottoir, indécis sur la conduite à tenir.

Une voiture, que je n'avais pas appelée, s'arrêta à ma hauteur. Un visage, à peine entrevu derrière la vitre battue par la pluie, un mouvement d'étoffe sombre, une voix, rauque, étouffée :

— Monsieur Schuyler ?

— Oui ???

— Montez !

L'ordre était tombé, sec comme un coup de fouet.

Je regardai autour de moi, cherchant dans la nuit hostile quelqu'un pour me venir en aide. Une main sortit de l'ombre et me prit le bras dans un étau. Douloureusement. Je gémis doucement. Déjà je me trouvais dans la voiture et nous filions par les rues obscures.

« Quelqu'un m'a trahi ! » me dis-je.

Dans la voiture, ILS étaient deux. Une femme, qui tenait le volant, et un homme dont le visage demeurait caché dans l'ombre. L'homme

était assis à côté de moi, silencieux, un sac de haine.

— Où m'emmenez-vous ? demandai-je. (Comme si je n'avais pas su à qui j'avais affaire.)

— Ne faites pas l'enfant !

C'était la femme qui venait de parler. Elle avait un fort accent étranger. Russe, bien évidemment.

— L'espace est un lieu vaste et rempli de mystères. (Elle toussa, comme pour s'éclaircir la voix.) Plein de paradoxes...

L'homme se tourna vers moi et je vis luire ses yeux. Les yeux d'un maniaque. Je me dis que mon entrevue avec Francis Costa avait été inutile : la montagne était venue au Prophète.

— Cet homme, le lieutenant-colonel Erikson, était un imbécile. (C'était toujours la femme qui parlait.) Il avait la foi naïve de ses pères. Dans l'espace, il a complètement perdu le sens des réalités. Nous l'aimions bien, et j'étais sa partenaire désignée par le Grand Ordinateur. Bon, bon, c'est vrai, vous connaissez cette partie de l'histoire...

La voiture venait de s'engager dans une rue étroite. Je ne connaissais guère le quartier. Je me demandais même s'il m'était déjà arrivé d'y mettre les pieds. L'angoisse m'avait fait perdre mon légendaire sens de l'orientation. C'était comme de se déplacer dans une ville étrangère. Très loin, dans un autre pays.

Je m'aperçus que je tremblais.

Preskett se mit à ricaner : jamais je n'avais entendu quelqu'un ricaner ainsi. Tout le froid de l'espace vous pénétrait sous les ongles quand il ricanait ainsi. Des pointes de feu blanc qui vous rongeaient la chair.

La voiture s'arrêta. Dans un cul-de-sac ténébreux retranché du monde. Dans une encoignure, je vis une porte, un épais vantail clouté de métal brillant. Une lumière indéfinissable baignait cette porte, comme si elle était le rideau qui ouvrait sur un théâtre énigmatique.

Je me souvins du paquet enveloppé de papier brun, qui contenait les restes pitoyables de l'astronaute qui avait rencontré Dieu, entre la Terre et Mars. Puis je sentis sur mon coude le contact des doigts de Preskett.

— Descendez ! ordonna Vassilissa Petrovna.

— Il n'en est pas question ! Vous allez me ramener chez moi et...

— Ta gueule !

La voix était basse, rugueuse, pleine de menaces inexprimées.

— Monsieur Preskett, m'écriai-je, dans une ultime tentative de rétablir l'équilibre, j'ai été engagé par un certain M. Travor, de la Société Astronautique Indépendante pour...

— Qui t'a donné 1000 florins pour fouiller dans la merde de cette putain d'affaire. Écoute, pauvre con, Erikson est mort. On lui a coupé

les couilles... Et pourquoi lui a-t-on fait toutes ces misères ?

Je me laissai pousser hors de la voiture, vers la lourde porte cloutée d'argent.

— Il y a des gens qui ont des visions ! Ils voient Dieu dans l'espace, comme je te vois ! Alors ces gens un peu faibles d'esprit se mettent à délirer. Ils pensent que le message vaut la peine d'être transmis... à d'autres faibles d'esprit...

Vassilissa frappa à la porte cloutée d'argent, et le vantail s'ouvrit immédiatement, comme si on nous avait attendus.

Plusieurs silhouettes se tenaient dans l'ombre.

J'avais l'impression de me trouver dans une sorte de chapelle, mais dans un coin de cette salle tendue de noir et de pourpre, je vis une vidéovitre grand modèle et je crus devoir réviser cette impression...

— Asseyez-vous, dit la jeune femme. Nous allons vous montrer quelque chose.

On me poussa dans un fauteuil, et Preskett se plaça derrière moi, les mains posées sur mes épaules, ses ongles fermés sur mes salières comme des griffes.

— Allez-y ! dit-il.

Les salauds ! Ils avaient filmé la mort hideuse du lieutenant-colonel Erikson. Avec complaisance et précision. J'avais conscience de la présence de Preskett derrière moi mais également de celle d'une foule murmurante et recueillie.

Les salauds ! Tout ce qu'ils avaient fait à Bertil Erikson, ils le lui avaient fait AVANT ! Avant de le faire basculer derrière les frontières de la vie.

Une main qui tenait une sorte de serpe s'affairait sur le corps nu, se livrant à cette hideuse chirurgie de mort dont j'étais bien forcé de suivre la lugubre ordonnance.

Mouvement hypnotique de la main, luisance de l'acier, pourpre des giclures sanglantes.

La main qui tourmentait ainsi le pauvre Bertil Erikson était baguée d'un croissant de lune argenté.

Un bijou bizarre qu'il était difficile de ne pas remarquer.

Puis ce fut terminé.

L'écran demeura vierge d'images atroces.

De mes vêtements montait une âcre odeur de vomi.

J'étais une loque entre les mains de Preskett, l'astronaute qui avait d'autres idées sur l'espace que feu le lieutenant-colonel Erikson.

La foule grise, derrière moi, psalmodiait.

La main de Preskett glissa un peu le long de mon épaule, soulageant ma nuque douloureuse. Dans la pénombre, tandis que les chants continuaient de monter vers les hauteurs tendues de noir et de

rouge, je vis luire un petit croissant de métal argenté.

Je suis assis dans un fauteuil, dans mon appartement. Toutes les fenêtres, toutes les portes closes. Le silence est comme une prison fermée par cent verrous.

Tout à l'heure, deux plis sont venus par le courrier ordinaire.

L'un, anonyme, contenant les feuillets arrachés au « livre de bord » du défunt Bertil Erikson, l'autre une lettre à en-tête de la SAI.

Cher Monsieur Schuyler (disait la lettre de la SAIJ).

Des faits nouveaux se sont produits qui éclairent l'affaire Erikson d'une lumière différente. Il a donc été décidé en haut lieu de reconsidérer ladite affaire et (...)

Veillez interrompre l'enquête en cours sans aucun délai.

Recevez-y Cher Monsieur Schuyler, mes meilleures salutations.

Cecil K. Travor

PS : les 1000 Fl. versés à titre d'acompte vous restent crédités pour dédommagement.

« Bravo, Monsieur Cecil K. Travor, les choses sont toutes simples, et qui plus est... elles sont rentrées dans Tordre. »

Je me versai, d'une main tremblante, un verre de cognac, puis je composai le numéro d'appel tridi de Marsha. Un domestique me dit qu'elle était absente pour plusieurs jours. Non, il ne savait pas où elle était allée, non, elle n'avait pas laissé d'adresse ni de message pour personne.

Troublé, je revins m'asseoir, guettant le moindre bruit, tous les sens aux aguets.

« 1000 florins contre une âme... Ça n'est pas cher payé finalement. »

Je bus le cognac d'un trait. Mais l'alcool ne me fit aucun bien.

CHAPITRE II

Je demeurai plusieurs jours sans même vouloir sortir de chez moi. Je tournais et retournais au fond de ma tête les événements vertigineux de ces deux journées de cauchemar.

J'eus des rêves effroyables où je fuyais à travers des paysages dantesques, des déserts de feu, des étendues de glace flamboyante, des corridors sans fin. Je ne savais pas devant QUOI je fuyais mais dès que je m'arrêtais un instant pour reprendre haleine, un halètement démentiel se faisait entendre et je me remettais à fuir, sachant que si je me retournais c'en serait fait de moi, comme jadis de la femme de Loth.

Pourquoi n'avais-je pas lu d'un trait les notes du défunt Bertil Erikson ? Pourquoi avais-je voulu jouer au plus fin avec des puissances qui semblaient dépasser l'humain ?

Pourquoi ?

Pourquoi m'étais-je ingénié à mettre les pieds dans le plat, chaque fois que l'occasion s'en était présentée ?

Pauvre imbécile !

Je me serais botté le cul, mais il était trop tard.

« Bah, me disais-je parfois, ce n'est rien. Rien qu'une secte de cinglés de plus ! Nous en avons eu de toutes les couleurs, de toutes les tendances et pour tous les goûts ! Des suppôts de Manson aux hallucinés suicidaires de Jim Jones. »

Bordel de merde !

Il y avait eu un précédent, même parmi les braves astronautes américains. Si sains et si battants.

Le colonel James B. Irwin, de la mission Apollo XV, avait déclaré, à son retour sur Terre, avoir eu, dans les hauteurs de l'espace, la conscience claire et nette de l'existence de Dieu. Faute d'avoir laissé son nom dans l'histoire de l'astronautique moderne (il avait été choisi sur le tard, alors qu'il n'y croyait plus vraiment ! Et son voyage lunaire faisait partie de la routine puisque maintenant les hommes parlaient de Mars, de Titan, d'Europa...), oui, faute d'être le meilleur dans l'espace, il préféra jouer un rôle éminent sur le plancher des vaches.

Il créa bientôt sa propre Église « The High Flight Foundation », qui obtint assez rapidement un vif succès. Dieu s'était toujours bien vendu chaque fois qu'il avait daigné descendre parmi Ses créatures et à condition qu'il ne fût ni nègre, ni rouge, ni bougnoule.

Pauvres cons ! [2].

En fait *Apollo XXV* avait été une mission aussi inutile que celle à laquelle avait participé le colonel Irwin. Quelque temps après l'expédition martienne, les responsables de la NASA et de la SAI avaient brusquement décidé que le jeu martien n'en valait pas la chandelle. Alors qu'ils avaient dépensé des milliards de florins, ils braquèrent subitement leurs télescopes sur Titan et sur Europa, les planètes en vogue. Mais laissons cela.

Je pris mon annuaire et cherchai dans les pages réservées aux professions et aux raisons sociales le mot CHURCHES. Il y en avait de pleines colonnes, à croire que notre bonne ville était la Mecque de tous les prêcheurs de la création.

Je voulais savoir, en fait, s'il existait quelque chose de comparable à la Fondation Irwin dans notre grande cité.

Je ne trouvai rien sous CHURCHES mais quand je fouillai d'un doigt déjà dubitatif les colonnes (*F*)oundation(s), eh ben ! je tombai sur un encadré de taille respectable :

The New High Flight
Foundation God-Watchers of the Infinite !

Dieu du ciel ! Alléluia !

Preskett tenait le monde entre ses mains, mais les fidèles de feu le colonel James B. Irwin montaient toujours la garde devant les Portes du Ciel. Tels des séraphins, des archanges, des chérubins, des...

Redoutables, en tout cas, le glaive de feu prêt à rejeter Lucifer dans ses ténèbres écarlates.

Je composai d'un doigt un peu tremblant le numéro de la NHFF et attendis patiemment que quelqu'un voulût bien me faire l'aumône d'un peu de conversation.

Quand le déclic se produisit, je crus d'abord avoir affaire à un répondeur automatique, tant la voix androgyne qui résonna à l'autre bout de la ville me sembla indifférente. Je fis « Allô, allô, allô... » et la voix soudain communia avec la mienne :

— Je vous écoute.

— Je me nomme Schuyler et je voudrais rencontrer un responsable de la Foundation...

Aussitôt l'écran s'éclaira et je constatai que la voix androgyne appartenait en fait à une femme austère d'une quarantaine d'années, strictement vêtue de gris et d'amarante. Si elle avait été coiffée avec un peu plus de soin et si elle avait jeté à la poubelle ses lunettes à grosse monture d'écaillé, elle aurait pu se laisser voir, mais telle quelle, cette « secrétaire efficace » semblait tout à fait asexuée.

— C'est regrettable mais il vous faudra patienter quelques jours. Le révérend Granados est absent pour le reste de la semaine et le

révérant Purdy ne rentrera que dans quarante-huit heures. Puis-je prendre note d'un message, monsieur Schiller ?

— Schuyler, dis-je ; mon nom est Schuyler. S,C,H,U,Y,L,E,R.

J'hésitai à me confier à cette créature androgyne mais j'avais l'intention d'en apprendre davantage sur les sombres intrigues qui avaient pu se tramer dans l'espace..., dans cette nuit noire où les règles de conduite humaines devenaient obsolètes. Je me souvins des notes de feu le lieutenant-colonel Erikson. Lui aussi avait songé à créer une Église, mais les autres ne l'avaient pas laissé faire. Sans doute représentait-il une menace trop précise.

Une menace ?

Et la Fondation High Flight? Est-ce qu'elle ne représentait pas une menace ? Même si le colonel Irwin ou l'un de ses successeurs n'étaient jamais entrés en contact avec Preskett et sa bande de voyous démoniaques.

J'avais mal à la tête à force de réfléchir à toutes ces sornettes diaboliques.

Nous vivions dans une époque moderne où les véritables démons se nommaient récession, inflation, chômage, subversion politique. Rien à voir avec le diable et son train.

Peut-être avais-je rêvé toutes mes mésaventures.

Ou bien alors n'avais-je affaire qu'à des pervers sexuels, des fous et des folles lubriques qui confondaient tout...

— Monsieur Schuyler, que vous arrive-t-il ?

Je sursautai ; j'avais fini par oublier mon interlocutrice.

— Oui, mademoiselle, je suis là... Je n'ai rien. Excusez-moi...

— Je suis sœur Almintha. Appelez-moi sœur Almintha...

— Oui, sœur Almintha. Pardonnez-moi, j'ai eu un moment d'absence.

— Méfiez-vous, monsieur Schiller... ce sont ces moments-là que le Démon choisit pour vous souffler d'étranges pensées. Des pensées dangereuses et...

— Ma sœur ! Il faut absolument que je rencontre quelqu'un de votre Eg... de votre fondation... C'est extrêmement important. J'oserais même dire que c'est une question de vie ou de mort !

Nous tombâmes elle et moi dans un silence farouche. Je me dis : « Elle va interrompre la communication », mais bientôt elle fut « de retour » dans notre monde de pécheurs. Sa voix était onctueuse comme une crème à la vanille :

— Nous avons un office dans trois jours. Ce sera une excellente occasion de vous entretenir avec le révérend Purdy. Le révérend Purdy est un homme de grand savoir, et sa compréhension de l'humaine nature est sans limites. Il pourra certainement vous aider...

Je me composai un visage abruti par un mélange de foi naïve et d'angoisse métaphysique et demandai quelques précisions horaires et topographiques à la bonne sœur Almintha avant de lui souhaiter une soirée paisible.

Quand la communication fut interrompue, je me sentis encore plus nu et plus seul. Je me demandai s'il ne serait pas plus prudent et plus raisonnable de me confier à mes « amis » de la police. Peut-être mon bon « ami », J. A. Glenn m'offrirait-il aide et assistance...

Je m'ébrouai comme un chien sortant de son bain et me servis quelques doigts d'alcool.

« Personne ne peut plus rien pour personne, dans ce monde stupide... »

Ah ! si seulement j'avais eu une femme pour me tenir compagnie, pour me tenir chaud au cœur et au... Mais je n'étais qu'un pauvre minable, dévoré par la peur et la vacuité de l'existence, un imbécile même pas heureux.

Je me demandai si la gentille Pru accepterait, si je l'en priais affectueusement, de me tenir le crachoir la nuit durant, en tout bien tout honneur.

Après tout je n'étais pas si pauvre que ça puisque les 1000 Fl. me demeuraient acquis ! Et avec mille florins on pouvait se payer quelques belles parties de jambes en l'air.

Je décidai de tenter ma chance et d'aller retrouver ma bonne amie à la cafétéria où elle gagnait sa vie à la sueur de son joli front.

Avant de sortir, je glissai dans ma poche un extra-plat 12.12. Une petite merveille pour laquelle je ne possédais d'ailleurs ni permis ni rien et qui pouvait me valoir, le cas échéant, de sérieux ennuis.

Dans la rue, je frissonnai.

J'avais encore dans la tête les terribles révélations du journal de bord du lieutenant-colonel Bertil Erikson, des révélations que je m'étais forcé à lire jusqu'au bout et qui...

Était-ce bien prudent de se risquer au-dehors, alors que le jour n'était plus jeune et que l'ombre pouvait survenir à chaque instant comme une vapeur hideuse et dévorante ?

Dans ma poche je caressai le 12.12 EP.

Une excellente arme.

Me dis-je.

Mais... existe-t-il une arme capable de trouer la poitrine d'un démon ?

Je marchai pendant quelques centaines de mètres, poursuivi par des ombres et des brumes, puis un flot soudain de passants m'emporta vers la bouche du métro.

Quelle expression parlante, picturale : la bouche du métro.

L'entrée du souterrain nous reçut, grappe trépidant, hagarde,

telle une gueule démoniaque.

Elle nous mastiqua consciencieusement, nous fit descendre le long de son œsophage déguisé en escalier roulant, nous déversa dans la poche blafarde de son estomac.

À un moment donné, je fus plaqué contre une femme épaisse et laide, qui hurla dans ma bouche, avec une haleine de cheval : « Ne me touchez pas ! » Même si j'avais voulu, je n'aurais pas pu la toucher, car mes bras étaient maintenus contre mon corps comme par des cordelettes invisibles. Dans le wagon, la lumière spectrale nous fit à tous, hommes et femmes, mutants et mutantes des bas-ventres de la ville, des masques de cauchemar.

Je trouvai une place assez peu encombrée ; me plaçai de manière à pouvoir surveiller mes compagnons de voyage.

Un de mes amis était mort dans le métro.

Comme un rat.

Il avait été pris d'un malaise cardiaque et la foule l'avait piétiné comme s'il s'était agi d'un paquet de vieux vêtements. Finalement une âme charitable l'avait traîné jusque sur un banc et l'avait laissé là. Elle devait penser, cette âme charitable qu'elle avait fait son devoir (sinon davantage !) en se portant au secours d'un pauvre con de soulaud ou de camé.

Tout cela s'était passé pendant que des gens très bien discutaient dans des endroits très propres sur le moyen de briser le mur de la lumière et de renvoyer Albert Einstein à la communale.

Je vis soudain une tête hideuse se profiler entre deux faces blafardes — une tête de voyageur du Transcadin. Une tête qui ressemblait à des milliers d'autres (haine/bêtise/agressivité/malheur : un fœtus vomi par le *limon de la ville*, fétide, hallucinant.)..., une tête dont les yeux étaient fixés sur moi.

Et sur personne d'autre.

Je fourrai ma main droite dans ma poche, refermai mes doigts sur le 12.12 EP.

À la dérobée, je cherchai la tête du monstre. J'étais gagné, comme les autres, par la grande peur citadine. Elle nous collait tous à la peau et elle éclatait parfois en crises paniques, en révoltes convulsives.

Galvanisés par les appels de petits Führer de quartier, des citoyens honnêtes et innocents se transformaient en loups et rossaient tout ce qui leur tombait sous la main. Puis, calmés, ces « moutons carnivores » regagnaient leurs appartements et se terraient, hagards, derrière le rideau de brume de leurs angoisses quotidiennes.

Ils ignoraient qu'ils contribuaient chaque jour à creuser la tombe de la civilisation en coupant dans les bobards des politiciens de quartier, en prêtant la main aux plus basses machinations.

Je savais tout cela, bien sûr, mais dans le ventre de la ville, je

n'étais rien de plus qu'une larve malade et apeurée. Mon seul réconfort se trouvait dans ma poche.

Le masque me contemplait sans la moindre gêne. Un masque de clown blanc. Effrayant d'inexpression.

Je me dis : « Il va tirer sa trompette de sa poche et va en jouer quelques notes. Et quelqu'un dans le noir ouvrira le livre fermé par les sept sceaux. »

Mais le spectre citoyen ne bougeait pas. Il se tenait parfaitement immobile et me regardait.

Encore quatre stations. Non, trois seulement. Le cauchemar prendrait bientôt fin et je pourrais me réfugier dans le giron de Pru ou à défaut tuer quelques heures à manger des choses fades et nourrissantes en attendant la fermeture.

Je vis la grosse femme de tout à l'heure collée contre un grand échelas en imperméable. Elle le poussait de ses gros seins, comme si elle avait voulu le phagocyter.

« Cette folle ! »

Le grand échelas ne pouvait échapper à la faim lugubre de cette stryge des profondeurs urbaines.

Je ricanai *in petto*. Plutôt lui que moi, hein !

Mais l'homme au visage pâle me regardait toujours, avec une insistance effrayante dans ses yeux morts.

« Tu te fais des idées, imbécile ! Ce type-là est seulement *stone*. Blindé à ne plus savoir son nom. »

La station suivante fut marquée par une série de flashes brutaux, quand les portes s'ouvrirent et que le flot des voyageurs descendant se heurta au flot des voyageurs montant. Un certain nombre d'hommes et de femmes restèrent sur le carreau.

Je faillis vomir quand un coup de genou m'atteignit au bas-ventre.

Un peu plus et je sortais mon arme en plein métro !

Mon agresseur était un jeune homme aux yeux clignés, aux pupilles étrécies par la drogue.

— Salaud, dit-il, espèce de salaud !

Mais je ne savais pas s'il s'adressait à moi ou au monde entier, un monde qui avait fait de lui une épave sur l'océan de pierre.

Un glissement de chair humaine se produisit qui faillit m'entraîner hors du wagon. Je me cramponnai tant bien que mal à tout ce qui me tombait sous la main.

— Salaud, espèce de salaud, répéta le jeune homme aux yeux clignés.

Mais déjà la marée humaine l'avait emporté. Et déjà le wagon se remettait en branle.

À deux pas de moi, le monstre au visage blanc me regardait.

Son œil mort s'était rivé au mien.

J'étouffais. Et la douleur, bien que moins vive, continuait d'irradier dans mes testicules et dans mon estomac.

Je fermai les yeux et tins bon, bousculé, malmené, jusqu'à la station où je devais descendre.

Je me tournai vers le masque blanc, conscient de devoir le rejeter dans les ténèbres, de l'exorciser d'une manière ou d'une autre, mais il n'était plus là. Il avait disparu comme un mirage, il s'était dissous dans l'atmosphère !

Je me jetai dans la mêlée, parvins à gagner le quai sans trop de mal. Dehors, dans la rue, des sirènes de police se mêlaient au vrombissement de la circulation. Il fallait être fou pour se mettre au volant à cette heure, quand la folie furieuse s'emparait des citadins, quand l'air pollué pénétrait dans leurs poumons, dans leur cerveau, dans les moindres recoins de leur organisme pourrissant.

Je me jetai dans le flot des passants, tel un nageur désespéré qui sait qu'il n'a pas le choix.

Je me retournai à maintes reprises, craignant de voir posé sur moi le regard torve du clown blanc, mais j'atteignis la cafétéria de Pru sans encombres.

Je commandai une bière et une salade de poulet.

— T'as pas l'air dans ton assiette, Jipé !

Cette bonne vieille Prudence me regardait avec des yeux remplis de commisération, des yeux qui illuminaient son visage tragique, fatigué.

— Pru, ne te fiche pas de moi. J'ai mon compte. Il faudrait que je te parle... C'est très important...

Dans le taxi, elle me prit la main.

Pru était vraiment une mère pour moi.

— Pru, dis-je, tu connais l'expression « avoir le diable aux trousses » ?

— Oui, dit-elle, avec un petit sourire que le néon transforma en rictus, je connais cette... impression.

— Ce n'est pas seulement une impression, Pru chérie, c'est la triste réalité. J'ai le diable aux trousses et je ne sais pas jusqu'où je vais devoir courir pour lui échapper...

Pru soupira et, sans doute pour me faire changer d'idée, me mit la main entre les cuisses.

— Jipé, me dit-elle, je crois que tu as besoin d'une thérapie d'urgence !

J'avais eu raison de faire confiance à Pru Lörrach.

D'abord elle m'avait fait boire quelques verres puis elle m'avait

massé dans toutes les règles de l'art et en fin de compte elle s'était ingéninée, cette sainte laïque, à me faire donner le meilleur de moi-même, et, pour le compte, elle tira réellement de moi tout ce que j'étais en mesure d'offrir à une gentille personne comme elle.

— Pru, dis-je, complètement exténué, divinement vidé de ma substance, tu devrais fonder une Église, toi aussi, une Église entièrement fondée sur...

Elle me ferma la bouche avec sa bouche et je m'endormis dans une explosion de musc et de feu grégeois.

Je marchais avec Pru dans une rue blanche.

Au-dessus de nos têtes le ciel était blanc.

Autour de nous les maisons étaient de neige carbonique. Un entassement de pâleur artificielle.

Nous étions l'un et l'autre vêtus d'une sorte de toge romaine et le vent qui soufflait sur la ville blanche chassait au-dessus de nos têtes des nuages crémeux.

Puis, à un moment donné, le décor fondait comme neige au feu, et une face de cauchemar s'interposait...

Je m'éveillai immédiatement, spontanément.

Une habitude que j'avais acquise pendant la *guerre de quatre jours* et tout au long des longs mois qui avaient suivi cette fausse manœuvre de l'Occident[3].

Pru était couchée dans le lit, à côté de moi. Elle dormait profondément, non sans ronfler de façon tout à fait détendue et complètement charmante.

Mais quelque chose troublait l'harmonie de cette scène désarmante... Je me levai dans les ténèbres et fouillai le vide de la chambre à la recherche de mes vêtements. Il me fallait trouver mon 12A2.EP avant l'irruption de l'ennemi.

Mes doigts tremblants se refermèrent sur la crosse du pistolet et mon cœur battit un tout petit peu moins fort.

Je me forçai au calme et je fis de mon mieux pour accommoder mon regard aux réalités de mon environnement nocturne : IL ÉTAIT LÀ. INCONTESTABLEMENT. ÉPINGLE COMME UN MAUDIT PAPILLON DE NUIT CONTRE L'ÉTINCELLEMENT DE LA BAIE VITRÉE. IL POSAIT SUR MOI LE REGARD DE SES YEUX MORTS, DANS SON FACIES DE CLOWN BLANC.

Il me voyait parfaitement ; il savait que j'étais là, nu et tremblant dans cet appartement étranger (ou presque), pion livide sur l'échiquier des ténèbres.

Il avança le bras, ouvrit la main, agita les doigts comme une étoile de mer blafarde.

Il tenait une arme brillante. Avec laquelle, subrepticement il réduisit une partie de la baie vitrée en cendres. Puis il fit jouer

l'espagnolette et pénétra dans la pièce comme le souffle même du vent de la nuit.

J'aurais pu le tuer DIX FOIS. VINGT FOIS.

Mais la fascination de cette scène était telle que je demeurai nu et perclus de froid, pareil à la souris qui voit s'approcher d'elle le regard hypnotique du reptile...

Ma peur était si ignoble que je fus pris de tremblements incoercibles et que soudain ma vessie déversa entre mes jambes une ondée brutale.

Cette défaite me réveilla d'entre les morts !

La chiennerie blanche de la nuit était déjà là, face à moi. Son arme braquée sur moi, sur ma nudité livide. Malsaine.

Je lui lâchai en pleine gueule le contenu du 12.12.EP.

Derrière moi, Pru remua dans son sommeil. Mais demeura plongée dans ses rêves.

Je laissai tomber le pistolet. M'avançai vers le clown blanc de la mort.

Il était couché sur le dos. On aurait dit une créature d'une autre planète. Une bête blanche et blette et morte.

CHAPITRE III

Le détective me regardait droit dans les yeux, comme s'il s'imaginait que le simple fait de me regarder ainsi ferait craquer mes nerfs.

— Laissez tomber vos salades, dit-il. Vous êtes dans la merde jusqu'au cou, Schuyler. Je ne sais pas pourquoi, mais je plains ce pauvre type, qui est couché là, baignant dans son sang. S'il avait réussi son coup, mon vieux, nous serions débarrassé d'un sacré poids. J'ai bien envie de vous boucler. Pour port d'arme prohibée. Un 12.12, non mais... Vous n'ignorez pas que...

— Sergent, dis-je aussi calmement que possible, ce qui était difficile car j'étais encore dans tous mes états ; sergent, ne croyez-vous pas que nous sommes tous deux des adultes et que nous devrions essayer de parler de tout cela... d'homme à homme !

Il haussa les épaules :

— Légitime défense... Ben oui, quoi, mais légitime défense avec une arme prohibée. Que feriez-vous à ma place ?

Pru se dressa soudain comme un naja qui se prépare à mordre.

— Vous êtes fou ou dégueulasse, sergent ? Nous manquons de nous faire assassiner pendant notre sommeil et voilà que vous nous jouez la grande scène du flic en proie à un drame de conscience...

Elle gesticulait, et le devant de sa robe de chambre avait tendance à bâiller dangereusement. Le sergent Cledwyn en profitait pour se rincer l'œil. Il la laissa parler et s'emporter un petit moment puis il dit, avec une froideur que démentait un peu l'éclat de ses prunelles :

— Bouclez-la, jeune fille ! Je ne retiens pas vos insultes. Disons que je ne les ai pas entendues ou alors qu'il faut les mettre au compte de votre... émoi. Mais je ne vous laisserai pas hurler ainsi toute la nuit. Nous allons prendre tous les renseignements qu'il nous plaira de prendre même si nous devons rester ici jusqu'au matin, et si vous êtes bien sages tous les deux, nous vous laisserons bien tranquilles... jusqu'à nouvel ordre.

Je baissai la tête et Pru s'avoua vaincue elle aussi.

— Pour le moment, dit le sergent, je vais confisquer votre licence et, bien sûr, votre arme de guerre. Nous ne sommes pas envahis par les Rouges, et vous vous contenterez des gadgets ordinaires pour vous défendre contre les malfrats. Où en étions-nous restés ?

« De tous les rats qui peuplent cette ville de rats, tu es le rat le plus immonde, me dis-je, en essayant de mettre dans mon regard des pointes de

feu, mais le sergent se moquait bien de mes états d'âme. Oui, tu es le roi des rats ! »

— Vous savez quoi, Schuyler ?... Je crois que vous ne vous en sortirez jamais.

Quand le sergent fut parti, Pru et moi nous remîmes au lit. Mais le cœur n'y était plus. Je la pris dans mes bras, avec une tendresse de jeune écolier dépassé par les événements, et lui dis :

— Raconte-moi encore comment ça se passait dans ta secte. Tu vas croire que je me fous de toi mais je suis vraiment dans un sale pétrin.

Pru me saisit aux oreilles et me planta un baiser maternel sur les lèvres :

— Tu m'as bien eue. Tu ne trouves pas que c'est moche de chauffer une fille des heures durant, rien que pour tirer d'elle des renseignements sur son passé ?

— Tu n'y es pas, chérie, je suis en train d'essayer de sauver ma peau. Le type que j'ai tué... ce masque... je crois qu'il fait partie d'une secte lui aussi. Mais d'une secte tout à fait spéciale. Tu te souviens de cet astronaute qui était revenu de la Lune avec des idées saugrenues ? Il avait rencontré Dieu dans l'espace. Dieu comme on se l' imagine : avec la barbe et la dégaine d'un président-directeur général vieilli sous le harnais. D'ailleurs l'astronaute en question était tellement sûr de son coup qu'il a tout de suite fondé son Église à lui. Il invitait les fidèles à venir planer avec lui dans les hauteurs où luisait, beau comme un sou neuf, l'œil bienveillant de Dieu.

Pru se mit à rire.

— Tu pourrais abréger un peu, tout de même, et me dire dans quelle mesure j'ai quelque chose à voir avec tout ça...

— Je n'en sais trop rien... Écoute : j'ai été mis sur une affaire complètement faisandée... L'assassinat d'un autre héros des espaces interplanétaires, le lieutenant-colonel Bertil Erikson, du vol martien *Apollo XXV*. Ce type-là, comme son prédécesseur, avait rencontré Dieu entre la Terre et la planète rouge...

— Je sais, je sais, dit Pru en me caressant doucement le visage, tu m'as déjà raconté tout ça et j'ai déjà répondu à tes questions. Les gens de ma secte, ceux de *La Porte du Miroir Flamboyant*, étaient plutôt des pacifistes. Sans doute des écolos, ou quelque chose dans ces prix-là. Ils disaient que nous serions punis, très bientôt, d'avoir transformé la création en cloaque. C'étaient des types et des bonnes femmes plutôt bien dans l'ensemble, même si certains avaient sérieusement besoin d'une séance chez l'analyste. Moi, je leur dois la vie. Je faisais des passes à quelques florins pour me gagner de quoi m'envoyer au septième ciel. Tu vois que...

— Je n'aime pas que tu me rappelles ta vie d'antan, Pru. Tu sais que j'en pince pour toi et que ça me reste accroché en travers de la gorge. Je voulais simplement quelques précisions sur ta secte...

Prudence se souleva sur un coude et me surplomba, les yeux dans les yeux. Au bord de mon champ visuel, sa poitrine pendait gracieusement comme une paire de fruits exotiques.

Les yeux de ma chérie luisirent d'une flamme ironique.

— Jean-Pierre Schuyler, tu dis en pincer pour moi ! Tu me prends pour une fieffée connasse ! Tu viens tourner autour de moi chaque fois que tu as besoin d'un renseignement ou d'un peu de sexe pas cher ! Tu es un sale menteur quand tu dis que tu en pincas pour moi ! La seule personne pour qui tu aies des pensées sincères et affectueuses, c'est toi-même, mon saligaud ! Si quelqu'un en pince pour quelqu'un, c'est moi pour toi ! Que veux-tu de moi *réellement* ? Je ne suis pas un manuel parlant de la vie quotidienne des sectes, Églises et fondations religieuses des *Etats-Réunis*. Je m'appelle Prudence Lörrach. Je suis serveuse dans une cafétéria après avoir fait quelques études, un tas de conneries et un peu le tapin. Hélas, je dois correspondre à ce que certains s'imaginent sous l'appellation contrôlée : femme libre. Mon cher, l'alouette va bientôt chanter son dernier coup de semonce et il faudra que je me prépare à affronter une nouvelle journée. Quoi ! Si tu veux encore tirer un dernier coup, vite fait, tu ferais mieux de lever le doigt !

La tirade de Pru m'avait fait bouillir les sangs mais je savais qu'elle avait raison : on n'a pas le droit, même si on exerce une profession aussi dégueulasse que la mienne, de prendre les gens pour des paillassons.

— Tu as raison. Tu es la meilleure fille de la Terre et si un jour, j'abandonne mon vœu de célibat, je te jure que je penserai à toi !

— Tu peux, mais le jour en question, je te foutrai dehors et tu pourras te chercher une autre poire, mon amour. Je n'aime rien autant que mon indépendance.

— Bravo ! Voilà qui s'appelle parler... J'aimerais que tu lises quelque chose. La photocopie d'un certain nombre de passages du journal de feu le lieutenant-colonel Bertil Erikson. Tu verras, il s'agit d'une lecture hautement excitante, et les rebondissements et coups de théâtre n'y manquent pas. Puis-je te demander ce service ?

— Tu peux, dit-elle. Mais je ne comprends pas très bien ce que tu attends de moi.

— J'aimerais simplement que quelqu'un me dise si je rêve ou si tout ce qui m'arrive est la suite d'un certain enchaînement... logique.

Elle se pencha davantage, et ses seins vinrent frôler ma poitrine. Je soupirai profondément, comme quelqu'un qui va devoir affronter une épreuve difficile. Pru me manipula gentiment mais fermement et

je glissai ma main entre ses cuisses pour me rendre compte que, pour le coup, je ne m'en tirerais pas avec de bonnes paroles.

* *

*

Les dix feuillets manquants (des Impressions de Voyage du lieutenant-colonel B. E.)

Ce matin en cherchant ma bible, je me suis rendu compte qu'elle ne se trouvait pas à sa place. Pourtant j'avais l'intention d'y lire et de méditer ce que j'y aurais lu alors que nous approchions du but de notre long voyage. La planète rouge en effet occupait une portion importante de l'espace que nous découvrions sur nos écrans de contrôle.

Contrarié, je cherchai partout le saint livre. Je finis par le découvrir dans un placard, sali et déchiré, comme si une main blasphématoire s'était acharnée sur lui. Lorsque je voulus vérifier l'état des pages, j'eus un frisson d'horreur : les feuillets étaient lacérés, souillés d'excréments.

Une puanteur répugnante se dégageait d'entre les pages des Évangiles.

Je me dis : « Celui qui a fait ça est un monstre, un monstre possédé du Démon. »

Rempli d'une juste colère, je me rendis dans le poste de pilotage et m'en pris immédiatement à Preskett. Il était à son poste, et à ses côtés, souriant ironiquement dans ma direction, se trouvait cette prostituée, cette Vassilissa !

— Pouvez-vous m'expliquer ce que CELA signifie, Preskett ?

Je me ruai sur lui et lui fourrai la bible puante sous le nez. Il se recula en pinçant les narines et en plissant le front.

— Monsieur, s'écria-t-il, de grâce, vous ne savez plus ce que vous dites... ni ce que vous faites !

Ses yeux, tandis qu'il prononçait ces paroles, demeurèrent fixés sur moi, flamboyant comme des pierres rouges, comme les braises plantées dans les orbites des loups, et je fus à deux doigts de lui demander de m'excuser de mon éclat de colère. J'avais à nouveau l'impression ignoble de me trouver pris dans un piège épouvantable dont les dents se fermaient sur moi tels les crocs d'un fauve infernal.

— Je n 'aurais jamais cru que vous puissiez en arriver là, mon colonel, vous un homme si mesuré, si respectueux de l'ordre sacré des choses. Voulez-vous, s'il vous plaît, jeter cet objet répugnant dans l'incinérateur !

— Dans... dans... mais c'est une BIBLE, Preskett !

— C'EN ÉTAIT UNE, monsieur !

— Superstitions rétrogrades, s'écria Vassilissa. Jetez cette cochonnerie puante dans l'incinérateur ! Vous empestez l'atmosphère !

Je me tournai vers elle et la fustigeai du regard :

— Vous oubliez sans doute que je suis le responsable de cette expédition et que j'ai tout à fait le droit de poser toutes les questions que j'ai envie de...

— Pas du tout ! Vos suppositions et supputations sont parfaitement insultantes, et un vaisseau de l'espace n'est pas un bateau de négrier, monsieur ! Primus inter pares ! C'est tout ce que vous êtes à bord de ce navire, colonel Erikson ! Jetez cette saloperie dans l'incinérateur, sinon je ferai un rapport dès notre retour sur Terre !

Ce fut au tour de Preskett de ricaner : l'intervention de la Soviétique lui faisait la partie belle :

— Allons, allons, n'avons-nous pas autre chose à faire que de nous disputer autour d'une édition à bon marché des Écritures ? Nous approchons de Mars, et les manœuvres demandent toute notre attention...

Je me rendis compte alors que, dans ma colère sans nuances, j'avais joué le jeu de ces deux démons ! Je fis ce que l'on me priait de faire : je jetai la bible dans l'incinérateur. Ensuite j'allai me laver les mains et m'asperger le visage d'eau de Cologne...

Tandis que je méditais sur les derniers événements, une idée brûlante me traversa l'esprit, traçant sur son passage une ligne indélébile : je n'avais plus rien à dire à bord du vol Apollo XXV. À présent, le destin de cette expédition, dont tant de choses pouvaient dépendre : la prospérité du monde, le retour à davantage de stabilité, la signature d'un traité de paix durable entre la Nouvelle Union des Républiques Soviétiques et Progressistes et les États réunis était scellé... Oui, je n'étais plus rien, qu'une herbe jetée dans le vent, une herbe sèche et fragile que le feu glacé des comètes réduirait en cendres infinitésimales. Je me torturai l'esprit mais sans rien obtenir qu'une violente céphalée. Finalement, vaincu et nauséux, je retournai dans la « chambre des cartes ».

Ils étaient tous là et me contemplaient gravement.

Toute ironie, la moindre trace de moquerie avaient déserté leur visage, et ils semblaient me dire : « Alors, lieutenant-colonel Erikson, que décidez-vous ? Êtes-vous AVEC NOUS ou CONTRE NOUS ? Pas de faux-fuyants, s'il vous plaît ! »

Je me fis aussi doux que l'agneau et déclarai :

— J'ai perdu les nerfs. Veuillez me pardonner cette... crise, monsieur Preskett. Le mal de l'espace n'épargne personne...

— Mon colonel, déclama Preskett, je ne puis vous tenir rigueur de quoi que ce soit. Vous êtes le responsable de cette expédition et je propose que nous oubliions nos différends quels qu'ils puissent être pour nous consacrer uniquement à la réussite de notre mission. Voyez ! Voyez l'étoile rouge ! Une nouvelle ère s'ouvre devant nous, devant tous les hommes et les femmes de la Terre !

Nous nous sommes posés sur la planète rouge sans le moindre incident technique ou autre. Nous semblions portés par le vent solaire, avec la

légèreté d'une plume.

Pendant quelques heures, tandis que le navire se mettait en orbite haute autour de Mars, j'oubliai les moments terribles que j'avais vécus et tentai de me voiler la face : il était évident que je m'étais trompé et que le stress de toutes ces journées de voyages dans l'espace avait considérablement compromis mon équilibre nerveux. Je fus presque heureux, comme quelqu'un qui a bien fait son travail, qui vient de remplir une partie de son contrat et qui se dit : « Maintenant, le plus dur est fait : pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des hommes se poseront sur une autre planète. En effet, il n'est pas possible de considérer l'étape lunaire comme la conquête d'un autre monde. Il s'agissait d'un prologue, rien de plus. Évidemment il aura fallu aux premiers astronautes autant de courage, sinon davantage qu'à nous, mais tout bien considéré nous sommes les premiers. »

Dans la nacelle d'exploration nous abordâmes sans problème la rive martienne.

Là-haut, dans l'espace obscur, notre vaisseau tournait autour de Mars, devenue une colonie terrienne. Il veillait sur nous et nous tenait au courant des dangers qui auraient pu survenir.

Bien sûr, nous étions parfaitement renseignés sur la nature du sol martien, sur la composition de l'atmosphère, sur la vitesse des vents et sur les variations climatiques et météorologiques. Malgré cela, paternel, l'œil du vaisseau contrôlait chacun de nos mouvements.

Dans la nacelle, Preskett se mit soudain à rire, tranchant net le fil ténu sur lequel je marchais. Je tombai tout droit dans la gueule fumante d'un grand volcan.

Ce rire était la négation de toutes mes convictions. Il signifiait que tout venait d'être remis en question ; que j'étais captif des mailles d'un gigantesque filet.

— La planète rouge ! dit Vassilissa. La planète rouge ! Moi, je trouve ça plutôt comique. Et vous, commandant ?

Je haussai les épaules. Je sentais bien que cette femme me haïssait au-delà de toute expression. Je me tournai lentement vers elle, feignant un calme et une tranquillité d'esprit que j'étais bien éloigné de ressentir !

Mon âme était au contraire remplie d'angoisse.

Je vis alors que le visage de la jeune femme était déformé par un rictus indescriptible, semblable à ce que l'on nomme en termes de médecine le risus sardonicus.

Ses lèvres étaient tirées vers ses oreilles d'une manière tout à fait obscène, et ses dents saillaient comme si elles allaient s'arracher des gencives pour venir se planter brutalement dans ma chair. Jamais, nulle part, je ne m'étais senti aussi seul, aussi désespéré, autant laissé-pour-compte.

Je me dis : « Tu es aussi mal loti qu'un scorpion que des enfants ont

enfermé dans un cercle de feu. Il ne reste pas d'autre alternative ; ou tu fais le mort en espérant qu'on se désintéressera de toi, ou alors tu te fais passer de vie à trépas. »

Une main se posa doucement sur mon épaule et je me tournai lentement vers cette chaleur soudaine qui rayonnait vers moi : c'était le jeune ingénieur Samuelson qui essayait de m'apaiser :

— Mon colonel ! Nous allons nous poser sur Mars ! Un vieux rêve de l'humanité conquérante va se matérialiser devant nos yeux... Apollo XXV sera un cairn élevé sur la piste du ciel...

Ses yeux flambaient dans l'habitacle, et je crus un instant que nous allions retrouver la paix... planer dans ces étendues vierges où Dieu seul fait entendre sa voix... Je posai mes mains sur ses épaules et je lui dis, retenant mon émotion :

— Vous avez raison, ingénieur Samuelson, vous avez tellement raison. La vie est trop courte pour que nous la mettions dans la balance de l'absurdité. Buvons une bouteille de Champagne pour marquer ce jour d'une pierre blanche.

— Bravo, mon colonel, s'écria Preskett, vous voilà redevenu un être humain, un homme de chair et de sang ! Oui, buvons à la gloire de CELUI QUI NOUS CONDUIT À TRAVERS LES TÉNÉBRES... BUVONS À L'ANGE DE LUMIÈRE !

Tous mes compagnons de voyage avaient retrouvé leur visage affable. Je les revoyais maintenant, tels que je les avais connus naguère. Des frères et des soeurs parfaitement calmes et pondérés, des savants et des techniciens, la fine fleur de l'astronautique terrienne... »

(Suivent des considérations inintéressantes qui n'apportent rien à la clarté du récit.)

MARS !

Notre navette-nacelle était posée dans le mélange de sable et de rocailles oxydées qui constituait le sol martien.

Nous savions en venant ICI que nous ne trouverions que désert et désolation, mais ce désert et cette désolation n'en demeuraient pas moins terriblement fascinants.

MARS !

Des générations avaient rêvé de ce monde sclérosé, avaient projeté leurs fantasmes vers cette planète aux horizons abrupts, gommés. **MARS !**

J'aurais dû frémir de plaisir, trembler de fierté, me rengorger tel un coq, au moment de toucher du doigt le drapeau de la victoire. Oui, j'aurais dû me sentir pénétré par la grâce de Dieu, ne plus avoir conscience de la pesanteur de ma chair !

Au lieu de cela, des pressentiments m'assaillaient de toutes parts, comme autant de légions infernales. **MARS !**

Tous ces écrivains et ces écrivillons, ces grands rêveurs et ces

tâcherons de la plume qui avaient trempé leur inspiration dans les mythiques canaux de la planète rouge, qu'auraient-ils trouvé à dire devant cette étendue caillouteuse, tellement désolée, qui venait de nous accueillir en douceur ?

« Prenez garde aux vents de Mars ! »

« Prenez garde aux sautes d'humeur de la météo martienne. »

« Prenez garde aux glissements de terrain, aux avalanches de sable. »

Tous ces préceptes nous avaient accompagnés pendant que la navette-nacelle descendait gracieusement vers le sol de la planète rouge.

Nous avions pris toutes les précautions nécessaires mais en vain, car Mars semblait vouloir se montrer sous son visage le plus paisible, le plus détendu.

Fascinés, nous avons contemplé l'approche de cette belle planète aux lignes extravagantes, dont les bizarreries coloristiques avaient tant impressionné nos ancêtres.

Il régnait un grand calme sur cette partie de Mars. Un grand calme un peu sinistre, plutôt lugubre. Un grand calme, qui était celui de la mort ou de l'absence de toute vie ! MARS !

Nous descendîmes l'échelle, l'un après l'autre. Avec une lenteur qui n'était pas seulement due aux consignes de sécurité mais à une sorte de paralysie de nos membres.

Dans nos scaphandres spatiaux nous devons ressembler à des animaux bien étranges... —

(Suivent à nouveau des digressions et des platitudes qui alourdissent le récit.)

Nous fîmes ce que l'on fait toujours, dans ces circonstances : nous plantâmes sur le sommet d'une éminence rouge et noire trois drapeaux : celui de la SAI, celui des Etats-Réunis et celui de la Nouvelle Union des Républiques Soviétiques et Progressistes.

Et je fus tenu, comme c'est également la coutume, d'improviser un petit discours.

— Au nom de toute l'humanité, au nom de toutes les nations qui la composent, je prends possession de cette planète, la planète Mars. Puisse-t-elle faire mentir son nom et devenir pour toute l'humanité et pour toutes les nations un symbole de paix et de concorde...

Je prononçais ces paroles dans le communicateur et je savais qu'elles parvenaient à tous mes compagnons. Je les voyais, silhouettes blanches, rangées en cercle au sommet de la butte, bizarrement immobiles, comme des mannequins soudain abandonnés par leur maître, des marionnettes peut-être, que le montreur avait oubliées dans une vitrine.

Ce spectacle me sembla soudain tellement angoissant que j'en chevrotai dans le microphone du communicateur, transformant mon début d'allocation en un misérable bredouillis.

Je tendis la main pour toucher l'un après l'autre les trois étendards :

— Maintenant, déclarai-je, que ce monde étranger, auquel nous avons si longtemps attaché nos rêves...

Je fus interrompu par une brusque bourrasque, une violente rafale qui me jeta presque immédiatement sur les genoux, comme si j'allais devoir faire amende honorable.

Un ricanement moqueur éclata dans mes oreilles, mais je savais qu'il ne pouvait pas me parvenir du dehors, l'atmosphère congrue de la planète rouge n'étant pas à même de véhiculer un tel son. Il éclatait ce ricanement dans ma tête même, brutalement.

Je demeurai agenouillé dans la poussière de Mars, impitoyablement secoué par le vent, tandis que mes compagnons se mettaient lentement en branle et, ployés sous les assauts de la tempête, disparaissaient derrière la haute dune rocailleuse.

Les trois drapeaux, témoignage de l'orgueil des hommes, furent arrachés du sol martien et s'envolèrent dans le vent.

Un trille insoutenable vrillait mes oreilles, tel le chant d'un oiseau maudit. Je criai dans le microphone :

— Preskett ! Vassilissa Petrovna !

Je ne pouvais me relever, car j'étais maintenant pareil à un gros coléoptère que des enfants cruels s'amusent à retourner sur le dos chaque fois qu'il a réussi à retomber plus ou moins sur ses pattes.

J'implorai Dieu, le suppliant de me venir en aide.

— Seigneur, dis-je à haute et intelligible voix, Seigneur, délivre-moi du Malin ! Car c'est à Toi qu'appartiennent, dans tous les siècles, le règne, la puissance et la gloire...

Chaque mot de ma prière ardente fut souligné par un nouveau ricanement, un ricanement que n'avaient pu apporter ni le vent ni le communicateur. J'avais conscience que dans l'atmosphère lugubre de Mars, une présence s'était manifestée qui... (j'ose à peine l'écrire !) blasphémait Dieu. Qui blasphémait le nom du Seigneur et qui s'emportait contre l'intrusion des étrangers que nous étions.

Les drapeaux, symboles de conquête, avaient disparu au loin.

Une voix s'éleva que je reconnus immédiatement pour celle de Preskett, bien qu'elle fût déformée par une haine odieuse :

— Commandant de mes fesses ! Sale petit connard de colon taré ! Tu crèves de trouille, hein, tu te compisses de trouille ! Ça te sert à quoi, pauvre pédé, de planter des drapeaux sur des mondes étrangers ! Des mondes qui ne t'appartiennent pas ! Qui n'appartiendront jamais ni à toi ni à tes petites lopettes malades ! Aplatis-toi dans la poussière de ce monde, fais-toi aussi petit que possible ! Tâche de t'amalgamer au sable et à la rocaille ! Crève !

J'essayai de prier encore, mais le poids infernal qui était venu avec le vent continuait de m'oppresser, de broyer ma poitrine comme un étau. Je tentai de ramper dans le sable et la rocaille, maladroit scarabée écrasé par

une main gigantesque, alors que la pesanteur diminuée, alliée à la force du vent, aurait dû m'emporter comme une plume !

Je luttai, les yeux obscurcis par les larmes, contre cette souffrance inexplicable qui me défonçait la poitrine. Lentement, comme un insecte pitoyable, je me traînai vers la pente de la collinette, afin de mettre entre le vent martien et moi cette barricade naturelle de sable et de rochers.

Pendant tout le temps que je rampai ainsi, dénué de toute noblesse, privé de toute dignité, la voix de Preskett, à laquelle se mêlait parfois celle de Vassilissa Petrovna, me couvrit d'ordures et de sarcasmes.

Ensuite, je basculai dans une brève avalanche de sable et de pierraille et glissai vers les autres qui se tenaient au bas de la pente, silhouettes blanches, hostiles, étrangères.

J'ai eu l'impression qu'ils se mettaient à tourner lentement sur eux-mêmes, tous autant qu'ils étaient, hommes ou femmes, comme s'ils commençaient à DANSER ! DANSER ?

Quand la tempête faisait rage ! En plein désert martien.

ILS DEVAIENT AVOIR PERDU LA RAISON !

Puis, un peu plus tard, il y eut cette fulguration verdâtre, cadavéreuse. Comme si un minuscule soleil vert était sorti d'entre les dunes et les cairns et avait illuminé la danse impossible de mes compagnons.

J'eus l'impression aussi que, des profondeurs de la terre, provenait un rythme sourd, lancinant : le battement de paumes inhumaines sur de vastes tam-tams de cuir.

Je perdis connaissance lorsque mes compagnons commencèrent de gesticuler et de bondir telles des puces au gré du vent, fantastiquement profilés dans l'insoutenable mouvance verdâtre.

De cet étrange évanouissement dans le désert martien, je ne conserve que des souvenirs estompés, de vagues impressions : il me semblait que dans l'immensité de cette planète inconnue, dans l'absurdité de cette tempête qui ne cessait pas de faire tourner des toupies de poussière, une voix gigantesque parlait, chantait, poussait des hurlements insoutenables.

Nous nous trouvions à présent, mes compagnons et moi, sous une sorte de grande cloche translucide, autour de laquelle l'ouragan continuait de susciter des images étranges et des musiques inaudibles...

Et sous cette cloche qui les isolait de la température effroyable du dehors en même temps que de l'atmosphère irrespirable de Mars, mes compagnons quittèrent leurs vêtements et se livrèrent à des « mômeries » grotesques, des simulacres répugnants.

Puis, tandis qu'ils se donnaient la main pour commencer une ronde, je vis leurs traits odieusement déformés, leurs yeux remplis de haine, les contorsions de leurs membres... et je me dis que j'assistais à ce que jadis, bien avant que l'homme n'entrât dans l'âge de raison, l'on nommait un sabbat !

UN SABBAT SUR LE SOL DE LA PLANÈTE MARS... ET AUQUEL

PRENAIT PART LA FINE FLEUR DE L'ASTRONAUTIQUE INTERNATIONALE... JE DEVENAIS FOU... MON DIEU... JE DEVENAIS FOU !

(Suit un charabia infâme qu'il serait vain de vouloir reproduire ici.)

Quand je revins à moi, les autres me dirent que j'avais été sujet au plus singulier des malaises et me demandèrent de garder mon calme. Je me défendis à peine lorsqu'il me fut annoncé que j'étais provisoirement relevé de mon commandement et qu'il valait mieux que je me tinsse tranquille. L'état extrême d'abattement dans lequel je me trouvais était en effet incompatible avec les devoirs qui incombaient au responsable d'une expédition interplanétaire.

Plus tard, et je passe sur les angoisses qui furent les miennes pendant toutes ces journées d'incertitude et d'humiliation, je pus m'entretenir avec mes compagnons, leur expliquer que je comprenais leur attitude, qu'un commandant d'astronef pouvait très bien, en dépit des rigueurs de son entraînement, perdre le contrôle de ses nerfs et « rêver des choses qui n'existaient pas ».

Mes compagnons hochèrent la tête et me donnèrent de petites claques affectueuses sur les épaules : « Nous te comprenons, ne t'en fais pas... ne sommes-nous pas des camarades, des frères ? » Mais les éclairs qui luisaient dans leurs yeux démentaient leurs gestes rassurants, leurs paroles doucereuses...

(Encore un hiatus dans le texte du commandant puis :)

Quand on me jugea « sain d'esprit », on me rendit tout spontanément (et avec un cynisme enjoué) à mes devoirs et fonctions. Nous fîmes tous les relevés que nous étions venus faire, ainsi que les analyses, prélèvements et calculs qui étaient les raisons d'être de notre vol interminable et épuisant.

Des mois et des années de préparation, tout ce temps ! Des heures, des milliers d'heures d'instruction, de dressage, devrais-je dire... Pour quoi ? Pour ça ! Pour marcher dans le désert de sable, de poussière et de rocaille et ramasser des échantillons de...

(Le commandant continue de s'épancher, ses propos deviennent de plus en plus confus. Puis il se répand en imprécations dont certaines, à la lumière des événements qui viennent d'être contés, acquièrent un relief impressionnant !)

Chiens, maudits chiens !

Vous avez trompé les Croyants sur votre compte !

Vous vous êtes servi de votre science, de votre connaissance pour blasphémer le Nom du Seigneur !

Chiens !

Quand viendra le temps de la sécheresse et de la repentance, vous boirez votre urine sur les marches du temple de Jérusalem !

Quels sont les mots que le prophète Nathan a jetés au visage des menteurs et des hypocrites ?

Descends ! Descends, YAHWEH !

Déchaîne-TOI, Dieu d'Israël !

TOI, L'ÉTERNEL, LE DIEU DES ARMÉES !

Frappe-les, tous, les impurs, les idolâtres ! Ceux qui offensent la lumière de Ta Face ! Frappe-les jusqu'à la troisième génération ! ! ! ! ! !

(Quelques passages de la même eau puis, soudain, le calme :)

... J'ai dormi un nombre incroyable d'heures. Je remets mes pensées en place et relis mes notes. Ma consternation est grande. Je crois que je viens d'écrire un certain nombre de passages de mon journal sous le coup de ce que les « anciens » nommaient une intense émotion.

Mes compagnons, pendant que le navire entamait le chemin du retour, s'employèrent à me faire oublier ce qu'ils nomment mes « passages à vide ». Nous parlions beaucoup, nous échangeions des idées sereines, quand notre emploi du temps nous le permettait.

La jeune Russe se montra particulièrement tendre et douce. Toute remplie de sollicitude et de compréhension. J'en vins à me demander si je n'avais pas, à un moment donné de notre vol martien, perdu la raison.

Je lus et relus mes notes, m'efforçant de trier le bon grain et l'ivraie, ce qui appartenait à la raison et ce qui était le propos de ma brève folie. Mais je ne pus me prononcer... Je demandai à Preskett ce que j'avais RÉELLEMENT fait de ma bible, et il hocha lentement la tête comme quelqu'un qui parle à un grand malade qui vient d'échapper de peu à un destin lamentable.

— Monsieur, je sais que vous êtes un homme très croyant et il m'est désagréable de vous imposer un récit scandaleux...

— Je vous en prie, ne craignez pas de me blesser... Parlez...

Et Preskett m'expliqua, non sans ménagements, que dans un accès de colère blasphématoire, j'avais odieusement souillé le saint livre...

MON DIEU, C'EST UNE CHOSE QUE JE NE PUIS CROIRE... QUE J'AIE PERDU À CE POINT L'ESPRIT !

Toutes ces grimaces, toutes ces bontés, toutes ces bonnes paroles ne doivent servir qu'à m'égarer.

(.....)

L'ÉTERNEL S'EST MANIFESTE ! IL N'A PAS PERMIS QUE BABYLONE TRIOMPHE ! QUE LES BLASPHEMATEURS FOULENT AU PIED LE VISAGE DU JUSTE !

La dernière nuit (j'écris nuit, car nous continuions à bord de nous référer au calendrier terrestre !), j'eus un rêve dont je ne doutais pas un instant qu'il ne me fût envoyé par le Seigneur.

Une créature flamboyante se tenait au bout de ma couchette et me contemplait gravement. Cet être avait des contours humanoïdes et des formes assez indistinctes. Dans l'ovale gris de son visage, ses yeux luisaient

telles deux terribles escarboucles.

Cette créature me parla doucement mais fermement.

Et me révéla qu'elle était un Martien, ou plutôt le spectre d'un Martien. Elle me prévenait, cette apparition étrange, que des forces redoutables avaient pris possession de mes compagnons et que...

* *

*

Pru m'appela pour me dire que mon lieutenant-colonel était un vieux con, cinglé comme pas un, et que je ferais mieux de ne plus me mêler de ces mômeries.

Je lui expliquai que j'avais vraiment très envie de laisser tomber, mais que les choses étant ce qu'elles étaient, je n'avais plus tellement le choix.

* *

*

Certains rêvent, quand ils sont petits, de devenir président. En cette froide journée de 1930, la présidence aurait semblé un projet plus ou moins ambitieux pour ce petit garçon qui venait de naître. Mais qui aurait jamais pu rêver que James B. Irwin laisserait l'empreinte de ses pas dans les sables de l'histoire ? Le ciel serait sa patrie ; la Lune porterait sa marque.

* *

*

Oui... Quelque chose se produisit. Dans l'ombre des montagnes lunaires, le cours de son existence se trouva soudain changé.

* *

*

« Je crois que Jésus-Christ marchant sur la Terre est plus important que l'homme marchant sur la Lune... »

Matériel publicitaire pour la
HIGH FLIGHT FOUNDATION
Colonel James B. IRWIN

« Non, je ne crois pas à l'existence d'autres civilisations, de formes de vie extraterrestres intelligentes. Je pense que ceux qui recherchent

ailleurs des intelligences semblables à celles dont Dieu a peuplé la Terre ne redoutent que leur propre solitude. »

Déclaration de J. B. Irwin à l'auteur de ce livre.

CHAPITRE IV

THE NEW HIGH FLIGHT FOUNDATION GOD-WATCHERS OF THE INFINITE

Et au-dessous, dans un autre rectangle, plus petit :

TO-DAY'S PREACHER :
REVEREND WALTON D. PURDY

Je soupirai d'aise : tout cela était bien rassurant. Il s'agissait d'une bonne vieille secte (pardon : *une église* !), qui payait patente comme des centaines d'autres à travers le territoire des E.-R. et qui, moyennant cette patente, pouvait vendre aux fidèles leur lot de drogues spirituelles et leur content de consolations immédiates. En attendant la suprême extase : la fusion avec le Christ, le Grand Manitou des Étoiles !

J'entrai dans le *saint des saints*.

Comme j'étais un nouveau, une sœur se précipita immédiatement à ma rencontre, pour m'accueillir dans le *tabernacle*.

— Bonjour, mon frère ! C'est la première fois que vous venez à une de nos réunions. Laissez-moi vous conduire, vous guider !

Je m'inclinai légèrement.

Cette sœur aurait pu être jolie. Tout comme sœur Almintha. Mais elle semblait acharnée à s'enlaidir.

Qui trop plaît aux hommes risque de déplaire à Dieu. Telle devait être sa devise !

Je me laissai emporter par elle, bras dessus, bras dessous.

Les orgues se mirent à jouer.

Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et le meilleur des mondes s'appelait toujours et encore les Etats-Réunis.

N'en déplaie aux méchants !

— Installez-vous là, frère, et priez.

Je hochai la tête.

Les orgues jouaient toujours.

La sœur s'éloigna, légère, portée par les mains du Créateur vers l'urgence de nouvelles tâches.

Je regardai autour de moi, un peu à la dérobee.

Décor d'église, absolument conventionnel. Avec des boiseries et

des fleurs et, en face des rangées de bancs, l'estrade avec la chaire du *prédicateur du jour*...

Un peu de soleil pénétrait par les vitraux qui représentaient des scènes naïves dans le style impeccable et châtré du réalisme classique américain.

Les gens se tenaient tranquilles, dans l'attente de la vérité. Certains, de temps à autre, jetaient autour d'eux des regards vaguement inquiets. Je me dis alors qu'il s'agissait sûrement de « nouveaux » tels que moi.

Toutes vibrantes, les orgues explosèrent.

Dans le fond de la salle d'église — personne n'aurait honnêtement pensé à appeler cela une *nef* ! —, un rideau rouge fut tiré, dévoilant un tableau pompeux qui représentait un astronef à visage humain volant vers les étoiles et vers une sorte de face archangélique qui était, peut-être, Celle du Sauveur.

La musique des orgues se fit plus solennelle, et des jeunes gens et des jeunes filles vinrent se ranger sur l'estrade. Tous étaient vêtus d'une tunique vert pomme, et leur chevelure avait la précision géométrique des grands espoirs capitalistes. Ils se tinrent immobiles, les yeux levés vers les hauteurs du temple.

— Alléluia ! (dit le chœur)

— ALLÉLUIA ! (répondirent les fidèles)

Je me penchai pour essayer de repérer la-petite-sœur-de-sœur-Almintha. Je la découvris dans le coin le plus reculé de l'église, qui contemplait les fidèles assemblés d'un œil satisfait, repue de bénédictions.

— Béni soit Celui qui vient au Nom du Seigneur !

— OUI-OUI-OUI !

— BENI SOIT CELUI QUI VIENT AU NOM DU SEIGNEUR !

— Béni soit celui qui nous dit de voler librement dans les cieux, de nous changer en oiseau, en flamme divine !

— OUI-OUI-OUI ! BENI SOIT...

Je me dis, les yeux baissés, peu soucieux de donner l'éveil :

« Pauvres cons... Toujours la même chose... Dieu est dans le ciel et nous, tristes rebuts, nous sommes sur la terre... »

Le chœur ondoyait à présent comme une petite forêt d'algues. Le courant qui passait sur lui et qui était l'expression de la puissance divine lui arrachait des cris d'extase. Par la magie de l'électricité, le tableau révélé par le rideau rouge flamboyait ; la fusée semblait amorcer un mouvement parabolique... Nous nous trouvions d'ores et déjà en route vers une dimension transcendée, vers une autre réalité.

Quand nous commençâmes à céder à l'hypnotisme de la musique et des chants, le prédicateur fit son apparition.

— ALLÉLUIA !

Le révérend Walton D. Purdy était fort simplement vêtu de gris.

Élégant costume gris peigné, chemise gris perle, cravate anthracite.

Ses cheveux également étaient gris, de même que ses yeux. Des yeux que les écrivains en mal de comparaisons faciles auraient qualifiés immédiatement de métalliques.

ALLÉLUIA...

Tout se passait ainsi que dans n'importe quelle secte (pardon Église !) des Etats-Réunis. Comme très souvent, une grande partie de l'assemblée était composée d'hommes, de femmes et d'enfants de couleur. Et comme presque toujours dans ce cas-là, c'étaient leurs chants les plus vibrants, les plus pétris de conviction.

Immédiatement je me dis que ce révérend Walton D. Purdy était un de ces malins qui avaient réussi à faire du Dieu des Évangiles et de l'Ancien Testament le plus grand sponsor de l'histoire de l'économie « occidentale ». Il respirait le fric et l'assurance, et ses mains, quand elles se levèrent lentement vers le ciel, lancèrent quelques brefs éclairs précieux. La respectabilité de son vêtement était trahie par l'opulence des bagues qu'il portait aux doigts de la main droite et de la main gauche : un self-made-man reste un self-made-man même quand il essaie de se déguiser en descendant des premiers pionniers hollandais ou anglais. Walton D. Purdy, comme tous ceux qui travaillaient dans le divin business, était un truqueur et un escroc.

Les chants s'interrompirent quand le prédicateur fit un geste explicite. Seuls deux hommes et deux femmes (tous et toutes vêtus de blanc) chantonèrent encore pour la couleur locale.

Purdy se mit à débiter le discours d'usage. Dieu était partout. Dieu voyait toute chose. Dieu protégeait les justes et punissait les méchants. Ceux qui étaient allés conquérir les espaces extérieurs avaient vu la face de Dieu. Et Dieu leur avait parlé.

Ce Dieu qui nidifiait dans les hauteurs constellées.

Ceux qui répondaient à l'appel des serviteurs de Dieu seraient sauvés. Les autres...

Inexplicablement, alors que tout se déroulait de façon prévisible, je me sentis gagné par un malaise lancinant.

Lentement la réalité de cette cérémonie se dilua dans une sorte de brume lactescente qui semblait monter de l'estrade même : comme si le prédicateur allait être enlevé par une nuée surnaturelle.

— Emportés par notre foi, par la réalité de la présence du Seigneur, nous nous élevons, nous planons, nous montons toujours plus haut. Rien ne peut nous retenir. Nos ailes sont comme celles de l'aigle, et tel celui de l'aigle, notre cœur est rempli de courage et de majesté.

Je fermai les yeux et vis le révérend Walton D. Purdy se

métamorphoser en grand rapace et foncer tout droit vers le zénith. *Tnarr ! Tnarr !* disait-il avec sa voix d'oiseau de proie. Et je crus comprendre qu'il me criait à moi, à moi tout seul, Jipé Schuyler : *Traquenard ! Traquenard !*

Hélas !

Il en advint de W. D. P. comme de ce pauvre vieux pionnier du ciel d'Icare ! Il monta si vite et si haut que ses ailes se détachèrent de son corps et qu'il retomba, la tête la première, à une allure vertigineuse.

Pendant qu'il chutait ainsi, droit vers la terre de ses aïeux, il ne cessait de crier : *Eli, Eli, lamma sabacthani! Eli, Eli, lamma sabacthani! Eli, Eli, lamma sabacthani !*

Quand il s'écrasa sur un gros rocher émergeant de l'océan, et quand sa cervelle se répandit comme un vilain jaune d'œuf, je me réveillai en sursaut.

Je faillis crier, mais je me rendis compte, juste à temps, que je m'étais endormi et que j'avais rêvé. Mon cri s'étrangla dans ma gorge.

Un jeune garçon, très pâle, avec des cils interminables et des lèvres de fille, était assis à côté de moi. Il me souriait comme s'il me connaissait depuis longtemps et me pardonnait, par avance, et de toute façon, toutes mes possibles fredaines.

Géné, je me détournai.

Le prédicateur était toujours vivant.

Génie gris dans le temple épanoui. Entre-temps (c'est-à-dire pendant que je m'étais assoupi !) des mains pieuses étaient venues fleurir l'estrade, et le révérend W. D. Purdy était littéralement enfoncé dans un tapis mousseux de fleurs blanches. Les mains levées vers le ciel, il chantait la gloire du Seigneur, et le chœur, illuminé par la grâce, l'inondait de pétales de roses neigeuses.

NOUS VOLONS NOUS VOLONS

SEIGNEUR NOUS VOLONS NOUS PLANONS

SEIGNEUR NOUS DÉRIVONS DANS LE VENT DU SOLEIL

SEIGNEUR TU NOUS DONNES LES AILES DE L'OISEAU

ÉTERNEL DIEU TU NOUS DONNES LES AILES DE L'ÉTERNELLE
JEUNESSE.

SEIGNEUR !

O SEIGNEUR !

NOUS VOLONS NOUS VOLONS NOUS VOLONS NOUS VOLONS
NOUS VOLONS

ET NOTRE ÂME VIENT SE POSER AU CREUX DE TA MAIN O
SEIGNEUR DIEU ! ! ! !

Nom de... ils volaient ! Je n'étais pas fou : je les voyais qui s'élevaient, qui se détachaient lentement du sol, comme des astronautes en état d'apesanteur.

Pas tous, évidemment : il n'y avait que les ÉLUS ! Ceux qui chantaient sur l'estrade, autour du prédicateur, et quelques extasiés de la grâce. Mais cela n'ôtait rien à l'énormité de la CHOSE : ILS S'ELEVAIENT au rythme des chants et des mélopées. Les cantiques semblaient les tirer par les cheveux vers les hauteurs de la nef. (Oui, entre-temps l'église semblait avoir pris des proportions de cathédrale gothique !)

Un jeune Noir, d'une beauté quasi sculpturale, nu à l'exception d'un pagne, et enduit d'un film huileux qui faisait resplendir sa chair, entonna un nouveau chant, un hymne à la fois rauque et désincarné, sensuel et virginal :

— PLUS Hô ! Toujours PLUS Hô ! (disait cette voix chantante : disait ce corps qui n'était que chant !)

— SEIGNEEEEEEEEEUUUUUUURRRRR !

Et cet Icare androgyne se détendit comme un puma pour venir exploser dans les hauteurs de l'église.

Je n'en pouvais plus ! ILS ALLAIENT ME RENDRE FOU !

Je me levai, le cœur au bord des lèvres, la main tendue vers cette défroque grise : W. D. Purdy...

Mais une main fraternelle, douce-ô-tellement-douce se posa sur ma cuisse et je fus forcé de m'asseoir et de retrouver mon calme !

— Mon frère..., dit le jeune homme assis à mon côté, vous désiriez vous entretenir avec le révérend Purdy. C'est bien. Il vous recevra dès après le service religieux, dans son bureau.

— Je vous remercie, fis-je en me rasseyant, très conscient d'avoir été ridicule.

La main du jeune homme était toujours posée sur moi : elle rampait, ophidienne, le long de ma cuisse. Et je me dis : « Ah ! tout ce qui brille n'est pas or... »

— Le Seigneur soit avec vous, dit le jeune homme à la main baladeuse.

Et dans la seconde suivante, il disparut.

Alléluiah !

Quand le service religieux s'étiola pompeusement dans les soupirs et les offrandes, une jeune sœur vint me dire que le révérend me priait de « patienter une petite minute » et me conduisit jusqu'à un bout de corridor.

— Le temps, dit-elle, que M. Purdy aille saluer les fidèles au sortir de l'église et il vous recevra dans son bureau. Son bureau est au bout de ce couloir. Quand le voyant rouge s'allumera, allez-y...

La « jeune sœur » (qui était passablement laide, cette fois-ci !) me désigna une pastille rouge sombre sertie dans la tapisserie du corridor. Puis elle s'en fut vaquer à ses pieuses occupations.

« Belle mise en scène, me dis-je. Il y a deux issues au bureau de notre estimé révérend. Il va s'installer dans son grand fauteuil apostolique, derrière son bureau en fer à cheval, et il me recevra dans le saint des saints avec une bonté un peu paternelle. Un rien de condescendance tranquille. Quand on a volé dans l'azur, à la droite du Seigneur, les petites histoires du monde vous semblent un rien fallacieuses, des bulles de torpeur dans le Grand Tout. »

Je m'installai dans une petite salle d'attente qui jouxtait le bureau des prédicateurs. Le voyant rouge n'était pas allumé mais il me sembla que le bureau n'était pas désert. Il y avait comme une « odeur de présence » (!) qui flottait aux alentours du tabernacle. Je haussai les épaules et pris place dans un fauteuil du style safari. Me penchant vers une table basse, j'y découvris une pile d'illustrés édifiants. Et quelques brochures qui détenaient *la clé de la réalité divine*.

Je pris un des magazines et le feuilletai distraitement.

On y voyait des astronautes, des photographies prises par nos sondes et nos voyageurs interplanétaires. Des tableaux qui étaient dus à de grands artistes comme Chesley Bonestell, David Hardy ou Rick Sternbach en paraient les couvertures. « Fameux, me dis-je, fameux ! »

J'aurais aimé chaparder l'une ou l'autre de ces revues. Non pas pour les conneries bondieuses qu'elles racontaient avec un grand luxe de détails mais pour la formidable puissance de rêve que contenaient les œuvres de ces merveilleux artistes.

Merde ! Le XXe siècle ! Tout pourri qu'il était, il avait produit des génies dans tous les azimuts, dans presque tous les domaines ! En ce temps-là on bouffait encore des choses relativement propres, on lisait des bouquins qui ne contenaient pas seulement des scènes de violence ou de sexe, on écoutait de la musique, on faisait l'amour pour le plaisir, non pour la galerie...

Le xxe siècle, par contre, était marqué par la vérole de l'ennui et de la peur...

Plus de musique (vous n'allez pas appeler musique des beuglements grotesques en sonorama !), plus de littérature, plus de...

Il me sembla entendre comme un remue-ménage de l'autre côté de la porte du révérend. Comme une sorte de rire, qui fut suivi de gargouillis bizarres. Je tentai de me lever, en proie à d'étranges pressentiments, mais une force invisible pesa sur mes épaules, me forçant à me rasseoir dans le fauteuil safari.

Mon cœur se mit à battre, mes yeux se voilèrent, mes dents s'entrechoquèrent.

Le couloir au bout duquel je me trouvais prit des proportions gigantesques. Soudain tout se troubla devant moi. Je perdais pied...

Je me sentais soudain perdu. Comme un homme qui aurait été privé de la vue et de l'ouïe et que l'on aurait plongé dans une piscine

sans crier gare. J'avais l'impression de nager dans un corridor liquide, corridor fantastique sans début ni fin.

J'éruclai bruyamment, en proie à un retour de nausée. Je tendis les mains en avant, comme si réellement j'avais voulu nager la brasse dans ce vide hallucinant. Des ondées lumineuses fondaient sur moi, violaient mes paupières closes.

Au loin, des créatures invisibles psalmodiaient, tels des moines dans un monastère mystérieux enfoui dans les profondeurs de la terre.

Je me dis que le moment était venu de me préparer à combattre.

Qui ?

Mais le réseau monstrueux qui étendait ses ramifications à travers le monde !

Fou ! J'étais fou de croire que j'avais la moindre chance contre ces tueurs patentés aux réflexes imparables. J'étais un petit garçon égaré dans le noir, un pauvre imbécile de « privé » qu'ils liquideraient à la première occasion.

Faux ! Ils avaient essayé de m'avoir. Et ils m'avaient raté. Ils n'étaient pas infaillibles. On pouvait leur échapper !

Crétin ! Tout ça n'est qu'un rêve ! Ôter un pion de l'échiquier ne signifie pas que la partie est terminée. Que les joueurs vont rentrer à la maison, boire un coup, penser à autre chose, dormir.

Je rouvris les yeux.

J'étais bien dans un corridor. Mais les lieux dans lesquels je me trouvais n'avaient rien de bien effrayant. Je savais que j'étais dans le couloir qui menait au bureau des révérends.

Dans quelques instants, je serais installé en face de l'homme gris et je lui poserais quelques questions.

« J'ai des problèmes, révérend. Une bande de sectateurs du Démon est à mes trousses. Sortez-moi de la merde, révérend. Donnez-moi quelques tuyaux, si vous savez tant soit peu sur ce qui se trame... »

Le bureau du révérend Purdy était fermé par une porte en partie faite de verre dépoli, exactement comme le bureau de n'importe quel agent d'affaires. Je levai une main légèrement tremblante pour frapper, mais à la première poussée, le battant pivota sans bruit.

Le révérend était assis derrière sa table de travail. Il y avait deux téléphones : un vert et un jaune, et le brave prédicateur en gris était assis très exactement à mi-chemin de l'un et de l'autre.

Ses yeux métalliques étaient fixés sur moi et je crus un instant qu'il allait parler, me souhaiter la bienvenue ou bien alors m'envoyer promener...

Mais je me trompais. Cet homme-là n'avait plus rien à dire à personne. Son âme s'était envolée vers des horizons plus vastes, vers des nuages immaculés où reluisait la gloire de Dieu.

Quand je ne fus plus éloigné du bureau de Purdy que d'un mètre environ, je vis que sa gorge avait été tranchée par une lame très fine, sans doute un rasoir. Son costume n'était plus gris, ni sa cravate ni le devant de sa liquette. Tout cela baignait dans une sauce étrange, écœurante.

Pas besoin du rapport d'un médecin légiste : ce type-là était aussi mort qu'on pouvait l'être.

On lui avait fait son affaire « en douceur ». Peut-être même qu'il n'avait pas eu le temps de voir venir la Camarde. *Tchlac !* Un petit coup de rasoir. Ça vous change un homme en moins de temps qu'il ne faut pour pousser le dernier soupir.

Je me dis que le révérend était moins emmerdé que moi : il avait son viatique pour les territoires de chasse du Grand Manitou, tandis que moi, dans cette vallée des larmes, j'étais seul et misérable comme le vieux Job sur son tas de fumier, quand il grattait ses ulcères avec des tessons de poterie.

Je perdis quelques précieuses minutes (mais après tout ne s'agissait-il pas de secondes ?) à contempler ce gâchis. Il n'y avait rien à voir dans les yeux gris de Walton Purdy, rien que le grand vide gris de la mort.

Je sortis mon pistolet de ma poche et fis lentement le tour de la pièce. Je ne savais pas ce que je cherchais. J'agissais mû par l'instinct ou par la force de l'habitude. Mon arme ne valait pas celle que ces salauds de flics m'avait confisquée, mais de la tenir à la main me rassurait. Je me sentais moins seul dans cet antre de mort qui sentait vaguement l'encens et... autre chose.

Je reniflais : je m'étais trompé. Le brave prédicateur avait senti venir la mort, car avant de s'envoler vers les pâturages paradisiaques, il avait vidé ses tripes dans son pantalon.

« Sa foi, me dis-je, ne tenait qu'à un fil. »

Le pistolet à la main, j'investiguai les tiroirs et les classeurs, mais comme je ne savais pas très bien ce que j'étais venu dénicher dans cette turne, je me décourageai rapidement. Fourrant quelques paperasse dans mes poches, je me dirigeai vers le couloir.

Juste à ce moment-là, je vis que je n'étais plus seul. La bonne Almintha était là, les yeux écarquillés. Une main posée sur la poitrine, sans doute pour rattraper au vol les battements de son cœur.

« Elle va se mettre à hurler, me dis-je, et tous les autres cinglés vont rappliquer à bride abattue. »

Elle était entrée par l'autre porte, celle que le révérend avait utilisée pour se rendre dans son bureau, celle, peut-être, par laquelle le tueur avait pénétré dans la pièce. Dire que le prédicateur avait été purement et simplement égorgé pendant que je somnolais à deux pas de là !

Tandis que je me tenais là, tout embarrassé, essayant de trouver quelque chose à dire à sœur Almintha, les pensées les plus saugrenues galopèrent à travers ma tête.

Comment le tueur avait-il fait pour sortir du bureau de ce malheureux révérend sans tomber sur sœur Almintha ou sur moi ? Il avait dû se cacher dans le bureau pendant l'office religieux, attendre sa victime avec la patience du chasseur posté puis...

Mais au retour, fatalement, il aurait dû tomber sur quelqu'un et donner l'alarme. Fatalement...

Sauf s'il existait une troisième sortie. La grande fenêtre ogivale ? Non, elle était fermée par des barreaux, et d'ailleurs elle n'avait même pas été ouverte. Jusqu'ici tout clochait !

Juste au moment où je commençais à entrevoir une autre possibilité, la brave sœur Almintha se mit à hurler ! Plus question de retenue : elle braillait comme mille diablesses. Portant les mains à son cou, elle fit mine de s'enfuir. Je fis un pas en avant, oubliant complètement que je tenais toujours mon pistolet à la main, et dis :

— Sœur Almintha, voyons, je n'y suis pour rien...

Je me rendis immédiatement compte que je venais de me comporter comme le dernier des imbéciles, car la jeune femme me tourna le dos et s'enfuit en hurlant à l'assassin.

Je perdis quelques précieuses secondes à « méditer sur mon infortune », puis je décidai que je n'avais rien à gagner à traîner dans ces parages. Les frères-et-sœurs devaient d'ores et déjà être pendus au téléphone pour appeler la police. S'ils me prenaient dans ce bureau, j'étais bon pour un séjour illimité à l'ombre. Personne ne lèverait le petit doigt pour moi : j'avais déjà emmerdé trop de monde,

Ce fut à ce moment-là, tout juste comme je me préparais à repartir par où j'étais venu, que la porte de l'armoire s'ouvrit en grinçant un peu, me révélant la présence de l'assassin. Une forme sombre fit son apparition, menaçante et privée de visage. J'étais fasciné : comme un enfant qui vient de se réveiller dans sa chambre et qui découvre qu'on l'a laissé seul dans la maison, croyant qu'il dormirait jusqu'au matin, sans histoires.

La silhouette tenait un rasoir à la main.

Comme beaucoup d'êtres humains, j'ai toujours eu une peur viscérale des rasoirs droits, maniés comme des couteaux. Un couteau est une arme franche, « honnête » à la rigueur ; un rasoir est une arme des ténèbres, une langue de dragon. Quelque chose qui taille jusqu'à l'os, qui laisse les blessures se refermer, parfois sans que coule la moindre goutte de sang. Cela fait un bruit ignoble de rideau déchiré. *Sssrrriiich*. La souffrance ne vient que plus tard : quand on se rend compte que la lame a blessé l'os.

La créature morbide, que je crus un instant enfantée par ma

propre angoisse, se déplaça vers moi sans le moindre bruit. Elle allait me toucher de sa lame vicieuse, vider ma chair, la découper en lanières pantelantes ! Je mourrais sans un cri, car elle aurait eu le soin de me trancher la gorge juste au moment où j'aurais pu rassembler assez de force pour hurler ma peur abjecte de crever.

Tchlac !

La lame du rasoir tomba droit sur moi. Sans m'en rendre compte, j'avais tendu la main qui tenait l'arme. L'acier trempé fendit la manche de mon imperméable, le tissu de ma veste... Seigneur, il va me trancher le bras, me dis-je. Ma main va tomber à terre et je vais être saigné à blanc ! Quelle horreur !

Mais le coup avait été faussé, je ne savais comment, et la lame du rasoir ne blessa qu'un peu de peau, qu'un rien de chair.

Je me cramponnai à mon pistolet comme à un gri-gri et pressai la détente. Une fois, deux fois, trois f...

La silhouette fantomatique fut rejetée en arrière, tel un boxeur qui vient d'encaisser un bon direct bien placé, mais elle ne tomba pas. Sans un cri, mais en grondant comme un animal, le tueur mystérieux me bouscula et disparut dans le couloir.

Abasourdi, les bras ballants, je le suivis des yeux.

Pauvre con que j'étais !

Sans réfléchir, je sortis par l'autre porte et tombai en plein délire : dans la chapelle, quelques frères armés de gourdins m'attendaient. Quand ils me virent déboucher sur l'estrade jonchée de fleurs, ils poussèrent des cris et des hurlements. Je compris bientôt qu'ils me considéraient comme un démon, une créature maléfique venue semer le trouble et la zizanie au sein d'une communauté paisible et bienveillante.

Je brandis le pistolet et ils reculèrent.

Je pataugeai dans les pétales de rose et de lys, fauve lâché dans la bergerie. Je dérapai, glissai tel un skieur dans cette neige végétale, retrouvai juste à temps mon équilibre pour ne pas être agrippé par la meute des sectaires :

— Ne le laissez pas échapper, flûtait une voix haut perchée, celle de la bonne sœur Almintha, sans doute. Il a tué le révérend !

Pauvre conne, va !

Je fus extrêmement imprudent : je pris un taxi dès que je fus hors de portée des membres de la fondation et indiquai ma propre adresse ! Sans doute étais-je trop remué par tout ce qui venait de m'arriver dans les dernières quarante-huit heures pour réfléchir logiquement. Le chauffeur me lança des regards inquisiteurs dans son rétroviseur. Celui-là m'avait photographié. S'il lisait les journaux ou s'il se vautrait devant la télé pendant ses heures de bière et de loisirs, j'étais bon : il

préviendrait les flics dans l'espoir de se faire une prime.

Cette putain de ville pullulait de chasseurs de têtes, de chasseurs de primes, de chasseurs d'hommes et de chasseurs-tout-court. La chasse-à-son-prochain était devenue un sport de masse, grâce à certaines émissions à succès, durant lesquelles la délation pouvait se donner libre cours. Des sponsors avaient versé des sommes fabuleuses à certaines stations privées, et ces dernières ne se privaient pas pour encourager les fauves de la grande ville : tous les charognards se terraient le soir devant leur écran pour voir et entendre le bel Eddy Zimmersheim, le bien peigné, le bien léché, le justicier aux yeux tristes.

Cette émission, à défaut de faire pincer les vrais criminels, ceux qui tiraient les ficelles des marionnettes humaines que nous étions devenus, jetait des milliers de misérables dans un désespoir plus noir encore. Grâce à Ed Zimmersheim, la peur et l'angoisse existentielle étaient devenues des réalités tangibles, des monstres gigantesques, couleur de suie et de sang, qui agitaient dans le ciel pollué leurs lourdes ailes membraneuses. Chacun en ouvrant les yeux, au sortir du sommeil hanté qui l'avait cloué pour quelques heures moites dans son lit de quotidienne agonie, les voyait, était sûr de les voir : les monstres qui passaient et repassaient à la verticale de la grande cité.

Je fermai les yeux.

Je faillis m'endormir.

Me réveillai en sursaut : le chauffeur de taxi avait changé d'itinéraire. Hasard ou préméditation ?

— Vous devriez potasser votre plan de la ville. Ce n'est pas le bon chemin, que je sache !

Il prit un air outragé, celui de l'honnête travailleur tanné par un jean-foutre.

— Vous gênez pas, éructa-t-il, je peux vous passer le volant. J'en profiterai pour piquer un roupillon...

Je hochai la tête. Peut-être voyais-je des ennemis partout.

— Bon, bon, je ne voulais pas vous vexer, mais je suis plutôt à la bourre, et...

— Je n'ai jamais vu personne monter dans ma chiotte qui ne soit pas à la bourre... Vivement la retraite, hein !

Contrairement à mes craintes, personne ne me tendait de traquenard dans mon appartement. J'appelai Pru et lui dis que j'étais dans de beaux draps et que j'allais me faire la malle. Je me moquais bien que l'on pût surveiller mes communications. J'étais épuisé, tremblant de nervosité, d'angoisse. Je dis à ma petite amie que je m'arrangerais pour lui donner signe de vie. Dès que je serais « hors de portée des canons de l'ennemi ».

Oui, je me souviens, j'employai cette expression stupide.

— Ne fais pas le con, dit Prudence. Ne fais pas l'enfant. Tu ferais mieux de laisser les flics s'occuper de ça 1

— Les flics ! Tu rêves ! Tu les as vus à l'œuvre, l'autre nuit. Tout ce qui les intéresse c'est de trouver un suspect dont ils pourraient faire un coupable, un lampiste acceptable. Et hop ! au trou, procès et tout le boxon... Non, chérie, essaie de comprendre MON point de vue... Je te ferai signe, c'est juré... Il faut que j'abrège. Il y a au moins une demi-douzaine de chasseurs de scalps accrochés à mes basques, et plus que tout, je tiens à conserver mon élégante crinière...

Pru trouva la force de sourire à ma stupide boutade.

J'inspectai mon appartement, à la recherche de micros qui auraient pu y être placés pendant mon absence, mais fis chou blanc. Haussant les épaules, je me rendis dans ma salle de bains. Douché, rasé, parfumé, je m'habillai soigneusement, mis quelques effets dans une petite valise, me munis de mes cartes de crédit, de mon chéquier et de tout l'argent liquide que j'avais planqué en petits paquets dans cinq ou six cachettes géniales dispersées dans les quatre pièces, puis je sortis de chez moi non sans boucler soigneusement la porte. Dans ce comportement méthodique, presque maniaque, je puisai une énergie nouvelle, un calme relatif. Le pistolet bien dissimulé sous mon aisselle gauche et les munitions dont je m'étais muni en suffisance contribuaient pour beaucoup à ma détermination.

Un peu plus tard, dans le taxi qui me conduisait à la gare routière, je perdis un peu de ma confiance en moi, mais lorsque je vis le long bâtiment de métal, de béton et de verre, avec les grandes bêtes de tôle prêtes à s'élancer vers les quatre horizons du pays, je sus que je n'étais pas fou ; qu'il me restait une chance de m'en sortir, de...

— On y est, dit le chauffeur. Ça fait dix florins.

Ce que la vie pouvait être chère !

Heureusement qu'avec les émoluments que m'avaient versés mes mystérieux employeurs j'étais paré pour quelque temps.

CHAPITRE V

Il n'y avait pas beaucoup de voyageurs dans le bus. Deux couples qui avaient vu des jours meilleurs, un grand échalas vêtu d'un costume voyant, une très grosse femme mal coiffée, un Noir qui ressemblait à un chanteur à la mode, bref un échantillonnage des plus banals...

Je les regardai tous, à la dérobée, l'un après l'autre.

De temps en temps, je consultais nerveusement ma montre. « Que ferais-je, me demandais-je inmanquablement, si les flics survenaient et se mettaient à contrôler l'identité des voyageurs ? Tu es fou, pauvre clown, ils n'ont pas encore eu le temps de mettre tout le dispositif en place. C'est plus tard que les choses vont se gâter... Pour l'instant, eh, connard, relaxe-toi ! »

Enfin, le chauffeur déclara :

— C'est l'heure ! Si tout le monde est là, on peut y aller.

La nuit commençait à tomber sur la ville et je me rendis soudain compte que j'étais affamé. Que j'avais erré dans les rues, perdu mon temps à fouiller mon appartement, à tergiverser... On devait être sur ma piste, à présent, on allait me ferrer comme un pauvre petit poisson perdu dans une trop grande rivière, un petit poisson qui avait déjà franchi l'opercule de la nasse sans même le savoir, aveuglé qu'il était par l'urgence de sa fuite en avant.

Juste au moment où les portes allaient se fermer, une jeune femme échevelée fit de grands signes au conducteur :

— Holà, holà, emmenez-moi !

Les portes soufflèrent comme des poumons en caoutchouc synthétique, et les accordéons de métal se replièrent sur eux-mêmes, dans une sorte de borborygme : « Merci, chef, dit la jeune femme, juste à temps ! Merci, merci... » Son souffle était rugueux, sa voix contrastait étrangement avec la fraîcheur juvénile de son visage. C'était une voix de rogomme, qui semblait sortir de la bouche d'un ivrogne de la basse ville.

Le chauffeur haussa les épaules et démarra dès qu'il eut vérifié le billet de la nouvelle venue.

Quand le bus quitta la gare, je me dis que j'allais bénéficier d'un sursis, que le temps était venu de me détendre, de fermer les yeux et d'essayer de dormir. Plus tard, il me serait toujours loisible de dresser des plans pour contrecarrer l'ennemi.

À ma grande surprise, la jeune femme se laissa tomber à côté de moi, son sac de voyage sur les genoux. Je fis semblant de m'intéresser

au paysage citadin mais j'étais troublé. Bizarrement troublé. Comme si cette fille avait irradié des flots de phéromones, me transportant d'entrée dans un monde illusoire et truqué.

Le bus mit un temps fou à sortir des labyrinthes du centre-ville.

Je tentai de dormir un peu, pour oublier la présence de cette fille. Mais les rues de la ville m'ennuyaient, le sommeil me fuyait obstinément, et je me dis que l'occasion n'était pas mauvaise, que le moment était venu de constater si mon charme était rouillé ou bien s'il en restait un peu quelque chose d'utilisable.

Je guignai donc la fillette du coin de l'œil.

Et me dis qu'elle était sacrément belle. Jeune et formidablement comestible. Joliment tournée, bâtie comme il fallait. Même ses vêtements, qui sur toute autre auraient paru ridicules, ne parvenaient pas à l'enlaidir, ne pouvaient dissimuler ses avantages.

Mais il y avait autre chose que sa beauté, son attirance sexuelle, l'éclat de ses yeux et le flamboiement cuivré de sa chevelure. Il y avait cette puissance quasi animale qui émanait d'elle, les parfums inodores qui se dégageaient du moindre de ses mouvements... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre... Il provenait de cette fille des effluves, des nuages, des vagues, des marées...

Quand elle se pencha pour tirer de son sac un livre de poche écorné, son odeur percuta mes narines. Elle se tourna ensuite vers moi, son livre à la main :

— La lumière ne vous dérangera pas ? Je ne peux pas dormir en bus. Il faut que je lise. (Elle désignait la lampe individuelle, placée au-dessus de sa tête.) J'espère...

— Ne vous en faites pas pour moi...

Je me dis que le moment était venu de lui montrer que je m'intéressais à elle :

— Que lisez-vous ?

— Un livre du tonnerre. Dur !

— Comment, dur ?

— Pardon ? Je veux dire : dur... Un livre dur..., quoi !

— Ah ! bon...

— Le livre s'intitule *The Occult*, et il est de Colin Wilson...

Je souris largement dans la pénombre : cette souris avait de la classe. Elle lisait un bouquin réellement extraordinaire, un de ces bréviaires de la nuit qui vous font quelque chose.

Je toussai nerveusement :

— Colin Wilson, je connais. C'est vraiment formidable. Il est allé très loin, chaque fois qu'il est allé quelque part.

— Ouais, dit-elle. Ouais, peut-être.

Elle ne semblait plus convaincue du tout. Comme si mon approbation la gênait soudain.

Je la regardai encore, toujours à la dérobee : elle était juteuse comme le fruit défendu en personne.

Avec tout ce qu'il fallait pour faire succomber à la tentation un ermite des sables du désert.

Elle venait de se plonger dans la lecture et m'ignorait.

Ostensiblement.

Peut-être, après tout, n'étais-je pas du genre à séduire une nymphe des cités verticales. Je commençais tout doucement à me faire vieux. Une maison dans la verdure de la périphérie (ou dans ce qu'il restait de verdure dans ladite périphérie), une femme, des mômes... Après tout, le bonheur aurait été possible avec les florins du Démon... et dans d'autres conditions. Paradoxe des paradoxes, tout n'est que paradoxe.

Finalement je m'endormis, épuisé par mes aventures dans l'antre des illuminés du vol divin, bercé par le ronron du bus qui venait de s'engager dans des rues plus calmes. Plus calmes mais pas moins dangereuses. Dans ces quartiers-là des hordes de petits trous du cul faisaient régner une terreur sporadique mais efficace. Ils parcouraient les rues en petites bandes et se livraient à toutes sortes de dégradations et de menus larcins. Certains ne se contentaient pas de vols et d'actes de vandalisme ; ils se payaient des viols gratinés et de temps à autre, quand ils étaient à cran, un meurtre bestial.

Ils étaient nés de la ville, comme des verrues, des chancres, des larves. Ils n'y pouvaient rien. En d'autres circonstances, peut-être, ils n'auraient pas été pires que leurs frères... Ils auraient travaillé, baisé dans les règles, conçu et élevé des chiards et...

Avant de piquer dans les cotons du demi-sommeil, j'entendis un des occupants du bus déclarer :

— *Madré de Dios !* S'ils font les cons, je leur troue la peau. Je suis armé, moi ; je sais me défendre, moi ! Je n'ai pas peur de ces petits pédés de merde !

Puis je m'enfonçai profondément dans les marécages chaleureux : ciao ! la compagnie ! Je fis des rêves stupides : j'ouvrais une poubelle et la malheureuse sœur Almintha était dedans, nue comme un ver. On lui avait tranché la tête et on la lui avait fourrée entre les cuisses. Je sortais mon pistolet et je tirais sur un prédicateur sans visage. Celui-ci se transformait immédiatement en démon furibard et grimaçant qui me menaçait d'une serpette : « Je vais te les couper, comme au lieutenant-colonel Erikson ! »

Je m'éveillai en sursaut.

— Où sommes-nous ? m'écriai-je.

La mignonne sortit le nez du livre de Colin Wilson et demanda :

— Qu'est-ce qui vous arrive, papa ?

Je m'excusai de mon mieux. Parlai de stress et d'autres conneries

qui la laissèrent de marbre.

Quelqu'un dit : « Nous sommes dans Cantrell Canyon », comme il aurait dit : « Nous sommes en enfer. »

Cantrell Canyon avait mauvaise réputation. C'était dans cette artère que le Jesse James du siècle commençant, un certain Jordan G. Fenris avait établi son quartier général. Il braquait les bus comme d'autres, jadis, attaquaient les diligences ou dévalisaient les trains postaux. Un de ces paumés devenus chefs d'escadron de la mort. Pas réellement méchant, mais taré jusque par-dessus les deux oreilles.

Je me dis que Jordan G. Fenris ne me ferait certainement pas plaisir en s'attaquant justement au bus dans lequel je venais de prendre place. J'étais déjà assez perclus d'ennuis avec ces emmanchés de flics, les suppôts de Satan et les...

— Excusez-moi, papa, dit la fille qui s'était si crânement installée à côté de moi, si on se fait attaquer, on reste ensemble ?

— Oui, dis-je. Vous êtes armée ?

— Bien sûr. (Connerie de question. Tout le monde transportait une arme. Il n'y avait que les privés que la police régulière emmerdait, en se fondant aveuglément sur les textes de loi !) J'ai ça...

De son sac, elle eut vite fait d'extraire une bombe à gaz lacrymo. Une saleté qui valait bien un fusil à canon scié ou un lance-dards. Avec un bombardeur de ce style, elle pouvait aveugler momentanément toute une compagnie de violeurs professionnels.

— Bravo... Moi aussi, Je suis armé. Bien armé même !

J'étais en train de me faire mousser. Ou bien d'essayer de...

— Faites voir, papa !

— Quoi ?

— Votre arme, pardi !

— C'est un VRAI pistolet ! Je ne sais pas si...

— Merde ! Montrez-moi VOTRE ARME ! Je suis une pauvre conne de nana et je cherche le réconfort ! L'IMAGO PATERNALIS !

L'IMAGO PATERNALIS ! Comme elle y allait, la cocotte ! Pas avec le dos de la cuillère en tout cas...

Je tirai le pétard de ma poche et elle poussa un cri/sifflement d'admiration.

— Merde, mais c'est une arme de flic ! T'es flic, papa ?

Je me rengorgeai comme un paon. Je n'en pouvais plus de virilité :

— Pas vraiment. Mais je travaille dans une branche annexe... Comment vous dire... Je suis un flic... en moins con...

— Je ne te le fais pas dire, papa...

Nous traversâmes la ville, la périphérie, les « Greens » (on appelait ainsi les maigres pelades forestières qui subsistaient tant bien que mal dans les zones protégées suburbaines...) sans rencontrer le

moindre petit coupeur de route. Mais pour moi, le plus dur était encore à venir : d'éventuels barrages de police.

Même le flic le plus con ne pouvait pas vraiment croire à ma culpabilité, mais voilà, cela les arrangeait de me retirer de la circulation et de me coller toutes sortes de choses écœurantes dans les gencives. Il était clair qu'ils pataugeaient dans la merde et qu'ils avaient reçu des ordres précis, des ordres sans appel...

Les privés, depuis des générations, depuis Dashiell Hammett, depuis Raymond Chandler, depuis Richard S. Prather, ramassaient toute la poussière de la gloire...

Mais passons...

On ne refait pas le monde...

— Où allez-vous comme ça ? demandai-je, sans doute pour me donner une contenance.

— Je vais à Boulder, Colorado.

Elle se foutait de moi. Je me rendais compte qu'elle se foutait de moi.

— Pourquoi pas à Jicka Springs ?

— Pourquoi pas, en effet, dit-elle, même jeu. En fait, papa, je ne vais nulle part !

— J'avais compris. J'ai failli donner dans le panneau...

— Dans quel panneau, papa ?

— Écoutez..., vous avez raison... Je n'aurais pas dû me montrer indiscret... Après tout ça ne me regarde pas... Vous allez où vous voulez, bien sûr...

— Bien sûr.

Nous avons mangé énormément de route. J'en avais assez de cet autobus, de cette odyssée au rabais à travers les pays de l'ombre. D'ailleurs les toilettes commençaient à sentir franchement mauvais et je n'en pouvais plus de me contorsionner sur mon fauteuil.

— Quel est le prochain arrêt ?

Ma voisine qui, entre-temps, s'était jetée dans la lecture de Humboldt's Gift de Saül Bellow, me regarda de travers :

— Ma foi, j'en sais trop rien, mais ça doit être un machin du style Blackmill Grove, si vous voyez ce que je veux dire, papa !

— Vous savez que je vais finir par vous en vouloir si vous continuez de me rappeler mon âge, tout le temps.

C'était vrai qu'elle commençait à m'agacer cette pisseuse, qui passait du ton de la conversation à celui de la provocation ironique sans la moindre gêne. Je n'osais pas trop la regarder en face : ses charmes étaient dehors, comme les voiles d'un navire filant au vent.

— Personne ne descend à Warnerville ?

Puis n'obtenant pas de réponse, notre chauffeur s'écria :

— On s'y arrête de toute façon une petite heure. Pause café et plein de carburant... Ceux qui veulent en profiter peuvent visiter la ville ou manger un morceau...

Puis il ajouta — il devait être payé pour ça ! :

— Personnellement, je casse la graine chez Fosco. Mais vous faites ce que vous voulez, bien sûr...

La jeune femme se pencha vers moi, et je respirai une nouvelle fois son parfum. Ses cheveux frôlèrent mon visage, et je fermai les yeux, en proie à des sensations merveilleuses. Je me sentis pareil à un jeune garçon en fugue, acagnardé à côté de sa belle. Je me dis que merde, j'étais libre et cousu d'or et que je pouvais me payer un peu de bon temps avant que les tueurs sans visage me règlent sauvagement mon compte. Je laissai le parfum de la petite grimper dans mes narines et frissonnai longuement dans les vagues d'un plaisir extrême.

Je crus que je rêvais lorsqu'elle me souffla à l'oreille :

— C'est une bonne idée ! Si on faisait étape à Warnerville.

— Étape ?

— Oui, papa. On interrompt le voyage, toi et moi. Et on visite. J'en ai assez de me taper le cul dans cet autobus. J'ai envie de manger à ma faim et de passer une nuit tranquille dans un vrai lit.

Je haussai les épaules :

— Je n'ai pas du tout l'intention d'interrompre mon voyage. Des affaires m'attendent et...

— Des affaires ? Quelles affaires ?

Maintenant son ton était carrément brutal.

Comme si elle avait envie de me traiter de menteur. Mais peut-être était-elle simplement vexée du peu de cas que je semblais faire d'elle.

« C'est une tapineuse, me dis-je. Une de ces petites putes qui draguent dans les transports en commun, dans les trains, dans les autobus... Une "voyageuse"... Mais après tout, pourquoi pas ? Le tout sera de planquer correctement mon argent. Sinon, demain matin, pfuiiitt, envolé ! »

Je consultai ma montre : il était tard. Près de 22 h 30. Je me demandai si un hôtel nous accueillerait encore malgré l'heure inadéquate.

— Je fais des affaires un peu partout.

Elle ricana :

— Les hommes d'affaires prennent le train ou l'avion. Pas le bus.

Je tentai de rire de façon cassante mais fus bloqué par une quinte de toux :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien... Mais je suis d'accord avec votre proposition. Moi aussi j'en ai marre de ce voyage. On le reprendra demain. Les... affaires

attendront !

— Bravo ! Voilà qui s'appelle parler... Surtout pas de complexes ! On ne vit qu'une fois.

Le chauffeur ne fit pas d'histoires pour nous indiquer un hôtel. Il s'agissait d'un établissement nommé le *Oaks and Pines*. (« Rien à redire ! Tout confort et pas trop chérot. Vous leur direz que c'est le vieux Chadwick qui vous envoie et on vous donnera une chambre tout ce qu'il y a de correct. »)

L'hôtel se trouvait à deux pas de la gare routière. J'y laissai ma valise, que le portier enferma dans le coffre, et nous retournâmes, la « petite » et moi, vers le restaurant de Fosco, le seul qui servait à manger pendant les deux tiers de la nuit.

Pendant que nous marchions dans les rues mal éclairées, je me demandai si je n'étais pas un peu fou de m'acoquiner avec la première sauterelle venue et de me payer des vacances dans un bled dénué du moindre intérêt touristique.

De quoi, bon sang, cette petite ville endormie pouvait-elle avoir l'air en plein jour ? Elle devait ressembler à des centaines d'autres localités des E.-R.

— À quoi penses-tu, papa, tu as l'air tellement absorbé ?

Elle avait glissé son bras sous le mien et nous marchions ainsi, comme de vieilles connaissances ou alors comme... un père et sa fille !

Cette dernière pensée me fit revenir à moi.

— Je ne sais pas, répondis-je, je trouve tout cela tellement fantastique... tellement irréel.

Elle éclata de rire : un étrange rire, presque cristallin, qui contrastait bizarrement avec sa voix rauque. Un rire quasi enfantin.

— Ne me raconte surtout pas que tu n'es pas un vieux coureur. Tous les hommes de ton âge ne pensent qu'à tomber les jeunes filles. Leurs fantasmes sont aussi puérils que dégoûtants.

Je me forçai à rire, mais mon rire sonna faux. Très déplacé dans cette rue solitaire.

À un moment donné, alors que nous apercevions déjà l'enseigne lumineuse de Fosco, une grosse cylindrée passa lentement au ras du trottoir, déversant dans la nuit silencieuse, à peine troublée par le froufrou lointain de l'autoroute, les notes estompées d'un concert de musique classique. Dans ce patelin, les flics aimaient la musique de chambre.

Les deux hommes qui étaient installés à l'intérieur de la voiture de police nous jetèrent des regards pénétrants et je me préparai à avoir des ennuis, mais ils passèrent leur chemin sans nous poser une seule question.

— J'ai une faim terrible, dit la jeune femme. Je pourrais dévorer

un bœuf tout entier...

— Ma pauvre amie, m'écriai-je, il faudra vous contenter d'un steak ! Si les autres ne les ont pas tous mangés !

Elle rit à nouveau de son rire en cascade, cristallin. Puis nous entrâmes dans l'antre de Fosco.

Il restait des steaks, mais je préfèrai choisir des œufs brouillés avec du lard frit et de la salade. Je n'étais pas en humeur de me gaver de viande rouge. Je jetai des regards à la dérobée à droite, à gauche, devant, derrière... Mais ne notai rien de suspect.

Je mangeai du bout des dents mais bus considérablement. Un cocktail et plusieurs bouteilles de bière.

— Je viens de te dire qu'on ne s'était pas encore présentés, toi et moi, papa. Je me nomme Alina Carter. Je fais des études. Des études de sciences.

— Ah bon, fis-je un peu stupidement. Moi je m'appelle Jean-Pierre Schuyler. C'est mon vrai nom. Et c'est en tout cas celui que j'inscrirai tout à l'heure sur le registre de l'hôtel *Oaks and Pines*... Je travaille dans une firme de papiers peints plastifiés.

Elle fit entendre sa voix grasseyante et rugueuse à la fois pour me dire, les yeux dans les yeux :

— T'emmerde pas avec toutes ces conneries. On va discuter affaires tous les deux. Autant être franche avec toi, mon vieux, car je déteste les entourloupettes. Je suis bien étudiante, mais je ne suis pas riche. Alors je drague des types de temps en temps. Des types propres, des mecs plutôt bien. Tu comprends, j'ai besoin de fric. Tout le monde a besoin de fric. Et moi j'ai la passion des sciences naturelles et de la littérature, et je veux devenir quelqu'un dans l'un ou l'autre de ces domaines. Tu comprends ça ?

J'avalai ma salive. J'avais beau être affranchi, je n'aimais guère les femmes qui discutaient le bout de gras avec un tel cynisme. Surtout quand le bout de gras en question se trouvait être leurs fesses !

— Bien sûr...

— O.K. Je ne fais pas de passes. Rien de ce genre. Je me choisis un gars et je me le chambre. On baise et je fais tout ce que je peux pour le rendre heureux. Puis il paie. Et puis bonsoir la compagnie, on se sépare bons amis. D'accord ?

Merde alors, cette fillette me les coupait pour de bon. Je commandai à boire et tentai de faire bonne contenance :

— *Capito* ! T'as encore envie de quelque chose ?

— Un brandy, papa, mais n'essaie pas de détourner la conversation. Mes conditions te plaisent-elles ?

— Disons qu'elles me... conviennent. Plus rien à boire ?

— Si tu continues à picoler, tu ne pourras plus bander ni jouir

comme il faut !

— T'en fais pas pour moi, dis-je. Je ne suis pas tombé de la dernière pluie !

— Connard de macho !

Chadwick, le chauffeur, vint nous trouver avant de rameuter ses brebis.

— Alors, les enfants ! Qu'est-ce que je vous disais ! Une bouffe de première, pas vrai ?

Il fut un peu déçu par mon manque d'enthousiasme (les œufs n'étaient pas renversants et le lard vaguement ranci !), et il se dépêcha d'enchaîner :

— Au *Oaks and Pines*, vous serez comme des rois !

Je lui proposai de boire une tasse de café avec nous, mais il prétextait son horaire et nous planta là.

Le silence était lourd comme un couvercle de cercueil.

Alina et moi venions de fumer du Xhiung, une petite drogue gentille et pratiquement licite. Je me sentais vaguement inquiet, barbouillé d'avance par les libations chez Fosco. Je me dis que j'aurais mieux fait de boire moins et de manger un steak avec de la salade et de...

Alina se tenait debout contre le rideau. Le rideau en question était opaque et fermait la fenêtre qui donnait sur la rue. La lumière parcimonieuse ourlait d'ombres candides les formes de la jeune femme. Elle s'était mise à l'aise... ne gardant sur elle que son slip et son soutien-gorge. Quant à moi, je me trouvais sur le grand lit de milieu, encore tout habillé à l'exception de ma veste et de mes chaussures, en train d'essuyer mes mains moites sur les couvertures.

Alina discourait, en proie à une sorte de délire intérieur : elle récitait des poèmes dont certains étaient de Cari Sandburg, d'autres de Xavier Roach, d'autres encore de William Carlos Williams, quelques-uns de ce bon vieux Pound, et deux ou trois venus sous sa propre inspiration.

Avec sa voix rauque, prenante, sa voix d'homme-femme, cette fille faisait de chaque poème une ode à son propre corps.

Dans les fumées du Xhiung, je la voyais se tordre et se compasser telle une viorne, se ramasser comme une panthère noire, prête à bondir sur sa proie — et sa proie : c'était moi !

J'étais trempé de sueur. Elle commença de marcher vers le lit, ses yeux brillants d'une flamme sauvage. Son soutien-gorge sauta magnifiquement, révélant les aréoles somptueuses de ses seins ; son slip se fit la malle, enfin ! — donnant libre cours à l'exaltante végétation de ses cuisses. Elle monta sur le lit. Se tint debout. Ses pieds enfoncés dans le marécage des couvertures en désordre :

m'offrant en contre-plongée tout à fait cinématographique les beaux abîmes de sa féminité. Je sentis que je me mettais à loucher comme un jeune garçon imbécile qui regarde, par le trou d'une serrure, sa grande sœur se déshabiller.

Pendant que mon cœur battait la chamade, mon corps, bêtement, demeurait en retard sur le spectacle : « Non, non, non et non, me dis-je, tu ne vas pas “caler” maintenant que c'est le plus beau qui commence ! » Alina ne se trompait pas : l'alcool ne vaut rien pour l'amour : il rend les yeux des hommes plus grands que leur bas-ventre... C'est bien connu, nous autres pauvres cons de mâles, nous retombons toujours dans les mêmes panneaux...

Alina, souriant de toutes ses dents, me montra sa caverne d'Ali Baba et je me dis que j'étais vraiment le dernier des cons, avec tous mes vêtements sur moi et mon rictus contrit, taillé sur mesure à travers mon visage.

Me surplombant de toute cette hauteur, elle me dit :

— J'espère que je te plais. Tu ne peux plus reculer à présent, même si tu as une femme, des enfants, des principes et tout le bordel !

Je fermai les yeux un bref instant et plongeai dans un ballet de phosphènes cramoisis. « Si je rate cette occasion, me dis-je, je mérite bien d'être brûlé sur le bûcher, tout vif ! Et de préférence à petit feu, pour faire durer le supplice ! »

Puis un souffle vint frôler ma joue : les cheveux de cette femme. Une odeur m'emporta : celle qui émanait de la chair épanouie de cette courtisane des autoroutes. Je sentis qu'elle s'attaquait à ma ceinture et que ses doigts commençaient de me frôler avec une redoutable douceur. Mes mains se tendirent et je frottai mes paumes, lentement, contre les pointes de ses seins.

Quelque part, dans la nuit, un connard fit hurler ses pneus sur la Transversal Highway. C'était comme s'il voulait se fiche de moi..., comme s'il cherchait à me transmettre un vieux message macho : « Ho ! vas-y, mec ! Loupe-la pas cette occase ! »

« Non, mon pote, je n'ai pas l'intention de louper l'occase, comme tu dis ! »

Mes doigts avaient glissé de la poitrine aux hanches et des hanches au ventre.

— Allons, papa ! Sauf ton respect, tu ne m'aides pas beaucoup...

— Fillette, dis-je, tu es formidable !

Je venais de rouvrir les yeux, et ce que je voyais avait de quoi réconcilier les morts avec les vivants. Un paysage de dunes bronzées, coupées de tendres vallonnements, des sylves sombres traversées de ruissellements onctueux. Tout un bonheur glissant, fondant, mirifique : je redevenais un enfant jouant à pousser ses doigts dans des milliers d'endroits défendus, jouant à voler des friandises

interdit.

Mon ventre, soudain, se trouva nappé d'un coulis de cheveux odorants, et des lèvres douces et chaudes s'emparèrent de mon sexe. Je commençai de gémir et de supplier. La pièce lentement girait autour de nous, ses contours semblaient s'estomper. Je sombrai dans des sables mouvants, dans un océan de méduses chaudes, dont les filaments multicolores et ondoyants distillaient des venins subtils, aphrodisiaques. Pendant que je me perdais dans cette mer de béatitude, je me demandai : « Combien de femmes peut-on se payer avec 1000 florins ? » Puis je fus incapable de penser à autre chose qu'à la bouche d'Alina.

Cette nuit-là, je rêvai que je voyageais dans une nuit étoilée, entièrement nu. Des courants formidables me dirigeaient vers une planète rougeoyante : Mars. De l'endroit où je me trouvais, entre les étoiles froides et lointaines, je distinguais déjà le réseau des canaux martiens, ces canaux qui n'étaient dus qu'à des artifices lumineux. Je voyais la petite zone blanchâtre : le pôle nord de la planète rouge, qui étincelait vaguement, émettant de brefs signaux électriques.

J'étais un astronef nu, un cyborg sans armes, qui glissait dans l'éternelle nuit. À un moment donné, une masse gigantesque jaillit des ténèbres, me frôlant sans le moindre bruit. Quelque mystérieux météore sans doute, poursuivant sa carrière erratique dans le cosmos.

Des voix désincarnées me pénétraient, des voix qui prophétisaient de terribles événements. Les voix, peut-être, des Martiens disparus dans le naufrage de leur civilisation...

Je volai de plus en plus vite et vis la surface de la planète rouge se rapprocher à vive allure ; bientôt j'en distinguai les dunes et les collines, les vastes cailloutis de mort et de désolation.

Je me posai majestueusement : exactement comme un vaisseau vivant, dans un désert d'oxyde. Au lieu de la solitude dont avait parlé le lieutenant-colonel Erikson, je découvris des ruines majestueuses, des temples et des places, des arcs de pierre et des cryptes d'ombre... Tout un monde ancien, sur lequel pesait l'ombre d'une présence murmurante. Car je pouvais entendre bruire le vent, et l'atmosphère dont se remplissaient mes poumons était respirable.

Je me dressai, fis jouer mes muscles, comme si j'avais été une statue vivante ; baissant les yeux, je constatai que mon corps était comme transformé, lustré, baigné d'une huile aromatique. Je ressemblais peu ou prou à un lutteur grec. Même mes parties sexuelles avaient été frottées de cet enduit luisant et parfumé... Je me sentis puissant et protégé, attendu par un aréopage de prêtres et de guerriers.

Je traversai la ville morte, m'attardai sur des places, me perdis

dans de vastes salles ornées de fresques priapiques. (« Les Martiens, me dis-je, ne devaient pas être tellement différents de nous... ») Pourtant je savais que je me trompais. Qu'ils nous ressemblaient peut-être par la stature et l'apparence, par l'ordonnance de leurs habitations... mais qu'en eux résidaient des forces diverses et mal cernables.

Dans un porche se tenait une statue. Celle d'une femme.

Je m'approchai, et la statue m'appela par mon nom.

Elle me parla dans une lange obscène, me promit des jouissances insoupçonnées, descendit de son socle : c'était Alina — ou bien alors une Martienne qui ressemblait à Alina comme une sœur jumelle.

Elle me prit par la main et m'entraîna dans un dédale de ruelles obscures.

« — Par les lunes de Mars, dit-elle, tu es venu juste à temps... »

Nous nous étreignîmes sauvagement.

Mais avant même que le plaisir ne parvînt jusqu'à mes centres nerveux, je me réveillai en sursaut, ne sachant plus où j'étais. Pendant un laps de temps qui me parut incroyablement long, comme étiré dans une poche de vide interplanétaire, je demeurai prostré dans les ténèbres. Puis mes yeux s'habituerent à l'obscurité ; je commençai à discerner les objets environnants. Oui, me dis-je, je me trouve avec Alina, dans une chambre de l'hôtel *Oaks and Pines* à Warnerville.

Je tâtonnai autour de moi, mais il n'y avait personne dans le lit. Désagréablement impressionné par cette découverte, j'allumai non sans peine la lampe de chevet. Le décor plastifié, anonyme de la chambre me sauta au visage.

Où était Alina Carter ?

Tout courbatu par les excès de la nuit, le crâne endolori par les effets secondaires de l'alcool, je me levai, titubai vers la salle de bains.

— Alina... Alina...

Pas de réponse. J'ouvris la porte de la salle de bains et sursautai violemment comme un homme qui vient de marcher sur la queue d'un crocodile : elle était bien là, mais elle était tout de même ailleurs !

Elle était assise sur la cuvette des W.C., toujours nue, les jambes légèrement écartées, les mains posées sur les cuisses, les paumes tournées vers le plafond. Ses yeux étaient grands ouverts, mais on n'en voyait pratiquement plus que le blanc. Alina Carter, que je venais de goûter dans la réalité comme dans le rêve, voyageait dans les limbes de la drogue : une seringue vide traînait sur le carrelage.

La pose de cette fille était à la fois impudique et attendrissante, repoussante et ingénue... Ses seins et ses cuisses vibraient, comme si son corps tout entier était traversé d'un courant électrique : jusqu'à ses mâchoires qu'agitaient des crispations régulières.

Une flambée de colère me jeta sur elle 1 Il ne me manquait plus

que cela : me retrouver dans un hôtel plus ou moins louche avec une camée ! J. A. Glenn se ferait un plaisir de me faire couler à pic !

Il ne pourrait pas me coller une quantité sensationnelle de meurtres sur le dos, mais il serait certainement ravi de m'emmerder avec une histoire de putain toxicomane. Je ramassai la seringue, poussai le piston à fond. Quelques gouttes coulèrent sur mes doigts : je les reniflai longuement. Puis je les suçai avec précaution : pas moyen de me faire une idée claire...

« Sale petite conne ! Tu ne pouvais pas te contenter d'une partie de baise correctement payée ! Il fallait que tu t'envoies en l'air avec une cochonnerie quelconque... Ne t'avise pas de me claquer entre les pattes d'une putain de merde d'overdose ! »

Je ne me contrôlais plus, et je giflai ma maîtresse d'une nuit d'un magistral aller-retour. Elle bascula lentement sur le côté et dégringola de la cuvette, comme une pauvre petite chose désarticulée.

Son corps somptueux s'étala sur le carrelage, tel un lotus rompu : entre ses jambes, la fleur noire de son sexe béait sur un rictus rose.

« Je suis un con ! Comment ai-je pu m'encombrer d'une petite salope qui se fait sauter par le premier venu... Me voilà refait ! »

Je pris la seringue, la piétinai méthodiquement, puis je jetai les débris dans les waters. Fis fonctionner la chasse d'eau. Ensuite je me fourrai la tête sous le robinet du lavabo.

Brutalement, il y eut cette sonnerie stridente dans ma tête : me tenant les oreilles à deux mains, je me retournai : Alina me faisait face, à genoux sur le carrelage. Ses yeux maintenant étaient fixés sur moi, comme si brusquement elle venait de reprendre conscience de mon existence.

— Papa, dit-elle, toujours de cette terrible voix de rogomme, papa, je vais beaucoup mieux.

Mais l'éclat de ses yeux démentait ses paroles.

— Qu'est-ce que tu t'es mis ? Quelle ignoble saloperie ?

Ses yeux de morte se mirent à luire, comme si ma question avait allumé une nouvelle flamme au fin fond de son esprit :

— Je me sentais patraque. Complètement vidée. Il me faut ça de temps en temps, histoire de recharger mes batteries.

Je la regardai avec consternation.

Lentement elle se redressait, telle une poupée que l'on remonte avec une invisible clé. Comme ces automates des vieux contes fantastiques allemands... S'il n'y avait eu ses yeux, j'aurais peut-être pu la croire, me dire qu'elle n'était qu'une des innombrables droguées qui se traînaient d'un bord à l'autre du continent, monnayant leurs paradis artificiels avec leurs fesses, mais je savais qu'il y avait autre chose encore... qui se profilait dans le double miroir obscur de ce regard insoutenable. Un long frisson me parcourut, et je me rappelai mon

rêve, ma digression nocturne dans la cité martienne... Je me rendis compte que la nudité de la belle Alina lui conférait une sorte de puissance malsaine, alors que la mienne était l'expression même de ma vulnérabilité. Je reculai d'un pas et mes reins vinrent heurter l'émail froid du lavabo : ma partenaire en profita pour retrouver son équilibre et avancer vers moi de deux mètres. Maintenant nous nous touchions presque, elle et moi. Mais le charme était rompu, et je n'éprouvais plus pour elle le moindre désir.

Lentement ses lèvres s'écartèrent, dévoilant la blancheur des dents et le bout de sa langue rose. Une langue qui allait et venait d'une façon suggestive, d'une commissure à l'autre.

Elle me tendit les bras et dit, d'un ton très radouci :

— Mon pauvre chéri, tu es en train de t'imaginer toutes sortes de choses. Laisse-moi te cajoler un peu...

Je crus percevoir dans ces paroles une obscure menace, la promesse de mortels attouchements. Comme si cette belle jeune femme était devenue une de ces créatures venimeuses dont parlent les démonologues. Je la contemplais toujours, littéralement hypnotisé. Je vis ses bras qui s'ouvraient, ses mains qui se tendaient, ses lèvres gonflées qui brillaient tel un fruit ensanglanté, ses seins aux pointes dardées qui palpaient, tout son corps arqué vers moi.

— Alina, dis-je, bordel de Dieu, je n'ai jamais pu supporter les camés, mâles ou femelles ! Laisse-moi tranquille et tâchons de dormir un peu...

Si j'avais parlé à un mur, les choses n'auraient pas été autrement : elle continua de faire aller sa langue d'un bord à l'autre de ses lèvres et elle se coula contre moi comme le serpent des Écritures.

La peur, tout doucement s'installait en moi.

Flottait le long de mes nerfs.

Me glaçait la moelle épinière.

S'installait dans mes circonvolutions cérébrales.

Quand sa bouche se colla contre mon cou, je me dis qu'elle était une de ces créatures nocturnes qui viennent se repaître du sang des hommes trop bêtes pour réfléchir. Trop cons pour se rendre compte du péril qui les menace.

— Alina, je t'en prie !

Mais elle était enragée. M'empoigna à pleine main comme si elle avait voulu m'arracher le ventre et me souffla à l'oreille des obscénités monstrueuses. Quand je voulus protester, elle me mordit cruellement.

Je tentai de la repousser mais elle parut soudain douée de forces surhumaines. Sa poitrine était devenue celle d'une femme de métal comme on en voyait dans les bandes dessinées stupides de la fin du siècle, ses doigts me serraient telles des pinces, et je crus que c'en était fait de moi. Je me trouvais aux prises avec un succube, et j'allais

mourir en crachant du sperme et du sang ; j'allais mourir de la plus ignoble des morts, celle qui singe en l'avilissant l'acte créateur. J'allais me vider de ma sève, pareil à l'arbre que l'on tranche par la racine...
ALINA, ALINA, ALINA...

Je suppliai ce monstre de me faire grâce. Ce monstre qui ressemblait maintenant à cette statue vénérienne, dans ce conte français[4]...

Elle me ploya comme les hommes dans les films pornos ploient les filles dont ils vont se servir ainsi que d'un torchon, et elle me jeta littéralement par terre. Étala de tout mon long sur le carrelage de la salle de bains, je la vis descendre vers moi, personnage gigantesque d'un film projeté au ralenti.

— Tâche de te montrer à la hauteur, me dit-elle, tâche de ne pas te foutre de moi. Tu me prenais pour une petite pute camée, une pauvre salope de dragueuse des autoroutes, mais maintenant tu commences à comprendre : tu commences à...

Une stridence terrifiante me vrilla les oreilles, et je me dis que ma tête allait éclater, pang ! aux quatre coins de la salle de bains.

Au lieu de cela, cette folle d'Alina se tassa, se recroquevilla, ouvrit la bouche toute grande, écarquilla les yeux et se mit à gémir longuement, avant de sombrer dans une crise de larmes. Nous devions offrir un spectacle consternant, elle et moi. Alina pleurant, parcourue de tremblements d'une rare violence, moi, pauvre imbécile, étalé sur le carrelage de la salle de bains, contemplant cette fille incompréhensible avec des yeux bovins.

Enfin, elle s'écroula sur moi de toute sa longueur, me noyant sous ses cheveux, sa chair, ses larmes...

— Merde, merde, dis-je, je me demande quelle cochonnerie tu as pu te mettre !

— Faisons-le, dit-elle, faisons-le !

Elle haletait bruyamment, à nouveau pressée d'arriver à ses fins.

Malgré la terreur qui me submergeait par vagues, me coupant à moitié le souffle, un accès de désir me rendit plus capable de répondre aux brutales sollicitations d'Alina.

— Oui, oui, oui, là, c'est bien, c'est très-très-bien !

J'étais en elle à présent. De tout mon long. Dans sa chair embrasée. Je poussai un cri. Puis nous trouvâmes notre rythme.

Elle plongea ses ongles dans mon cou, dans mes reins.

CHAPITRE VI

Il y a des jours comme ça, le jour ferait mieux de ne pas se lever du tout, de voir ailleurs si on y est, enfin de dormir un rien plus longtemps. Quand je revins à moi, le soleil entraît par la fenêtre et lorsque je voulus ouvrir complètement les yeux, des échardes empoisonnées s'enfoncèrent cruellement dans mes pupilles. Je geignis lamentablement et me demandai ce que je foutais là, dans ce lit, dans cette chambre... Puis je surpris un mouvement à mon côté et aperçus ma petite amie Alina : elle se tenait debout près du lit, déjà tout habillée, peignée, lavée, curée, nettoyée. Comment faisait-elle pour avoir l'air fraîche, alors qu'elle avait baisé une partie de la nuit et qu'elle s'était injecté une drogue dont j'avais pu constater les effets détestables ? « La jeunesse, me dis-je, la jeunesse... Il lui en faudrait sans doute davantage pour la rompre comme moi, pour la mettre dans l'état cadavéreux dans lequel je me trouvais. »

— Il est dix heures du matin. On revient doucement d'entre les morts ?

Alina me contemplait d'un air narquois. Dans sa main droite elle tenait l'énorme livre de poche qu'elle avait entamé la veille, l'index glissé entre les pages pour ne pas perdre le fil de sa lecture. Elle semblait décidée à se farcir tout *Humboldt's Gift* en un temps record.

Je me redressai lentement, comme Lazare au sortir du tombeau. Mes yeux larmoyaient misérablement.

— Putain de gueule de bois, Jipé ! Va donc te coller sous la douche. J'ai faim ; je veux aller prendre mon petit déjeuner chez Fosco. Œufs et jambon, toasts, et...

— Ferme-la, nom de Dieu, je vais dégueuler... Du café, c'est tout ce que je pourrai supporter.

— T'es un vieux con. Complètement usé par l'alcool et la mauvaise bouffe. Tu devrais essayer la nourriture macrobiotique et le...

— Tu ne veux pas m'oublier cinq minutes, chérie ? J'ai besoin de rassembler mes esprits...

— Te gêne pas pour moi, rassemble, rassemble... s'il en reste...

Elle alla s'asseoir dans l'unique fauteuil de la chambre, jeta une jambe par-dessus l'accoudoir et se mit à lire le gros roman de Saül Bellow.

Tandis que je me forçais à subir les ondes glacées que déversait sadiquement le pommeau de la douche, je me dis que j'avais assez vu

cette fille et que le moment était venu de nous faire la bise et de nous séparer gentiment. Bonjour chez toi. À la prochaine !

Parce que dans ma tête continuait de se former une imagerie de cauchemar, avec des épisodes particulièrement atroces.

« Ce genre d'emmerdeuse, me dis-je, c'était bon pour un coup mais après, il valait mieux s'en méfier. Surtout quand elles faisaient dans la littérature et dans le mysticisme. »

Pendant que la douche me torturait jusqu'aux larmes, j'essayai de remettre de l'ordre dans mes pensées, de prévoir une stratégie pour la journée à venir. Tu parles !

Lorsque je fus de retour dans la chambre, elle me demanda, sans me regarder dans les yeux :

— Alors, tu es content de mes services ?

Je tentai de faire le malin :

— C'est vrai, j'oubliais, je vais devoir cracher au bassinnet. Combien te dois-je, chérie ?

— T'en fais pas pour moi... J'ai décidé que tu me plaisais bien, comme tu es. Moche et macho. Je reste avec toi... pour un petit bout de temps. Tu paieras en une fois. Un prix de gros, en quelque sorte.

J'en restai bouche bée, tout suffoquant. Je m'attendais à tout, sauf à ce genre de déclaration.

— Mais, ma chérie, je suis en voyage... d'affaires !

— Tu veux rigoler, dis ? J'ai fait semblant d'avaler tes bobards, mais maintenant, papa, on cesse de jouer. C'est que je ne suis pas née d'hier et que je ne trimbale pas mes yeux au fond de mes poches. Quand les flics sont passés à côté de nous, dans leur belle voiture, hier soir, tu as tiré une tête comme un homard qu'on vient de tremper dans l'eau bouillante. Tu n'es pas en voyage d'affaires. Tu es en cavale. Ou alors tu te caches pour échapper à un sort pire que la mort, comme ils disent dans les bouquins.

— Bon, tu as gagné, Alina ! Je suis un homme traqué.

Quand on a atteint un certain âge, on devrait s'arrêter de jouer les Casanova. Je risquais gros en me confiant à cette fille que je ne connaissais pas... bien que je l'eusse connue bibliquement ! Elle pouvait me vendre pour quelques florins à n'importe qui : aux flics, à mes poursuivants...

Qu'auraient-ils fait à ma place, mes géniaux précurseurs ? Les Sam Spade, les Phil Marlowe, les Shell Scott ? Hein ?

Ils avaient combattu des veuves venimeuses, des sauterelles psychotiques, des magnats de l'industrie, des avocats marrons, des maréchaux de la pègre ; ils avaient essuyé des coups de feu et des coups bas, des coups de chien et des coups de cafard, des coups du sort et des coups durs, des coups au cœur et des coups de pied au cul, mais ils n'avaient pas dû, que je sache, affronter les spectres d'une

civilisation disparue.

— Un homme traqué ! Ha, ha, ha ! Tu avoues donc que tu as les flics aux fesses ! Qu'est-ce que tu as fait, mon chéri ? J'espère que ce n'est pas en rapport avec la traite des blanches. Parce que les maquereaux, je ne peux pas les encaisser... Alors, papa ! On court, on court, et essaie d'aller plus vite que son ombre ?

Elle commençait à dégoïser, à se donner de grands airs de pimbêche, bref à me mettre en boîte comme il n'était pas permis.

— Je suis le fils illégitime de Jack l'Éventreur. Tu as eu de la chance qu'on ne soit pas en période de pleine lune sinon cette partie de jambes en l'air se serait terminée dans le sang !

Elle me faisait à la fois horreur et pitié, cette pauvre petite grue camée.

— Tu n'es qu'une paumée, Alina ! Tu te crois tout permis sous prétexte que le monde fuit de partout comme un pneu crevé ; tu penses que tu peux te foutre d'un type dans mon genre parce que tu as de belles fesses et des...

Elle me fusilla du regard :

— Je ne me came pas, pauvre con, je me stimule !

— Ah bon, c'est comme ça que tu appelles ça ! Comme stimulant, ça se pose là, le truc que tu t'es injecté cette nuit ! Je n'ai jamais rien vu de pareil...

— C'est que tu n'as rien vu, papa... Tu as déjà vu des camés manger comme je mange, se concentrer comme je me concentre, lire de gros livres..., bref, se comporter comme je me comporte en général ?

J'étais ébranlé. Cette fille discutait très logiquement. Pas comme une camée. Peut-être avait-elle raison... Sans doute y avait-il autre chose, mais quoi ?

— Je vais te dire, rétorquai-je, il y a quelques siècles, à te voir comme je t'ai vue cette nuit, ma chérie, on t'aurait prise pour une possédée et on t'aurait fait avouer, sous la torture, que tu es une sorcière. Tu aurais certainement été pendue, comme toutes les autres hystériques de Salem !

Elle se planta devant moi, les poings aux hanches :

— Tu veux rire ?

— Pas tellement, non. Je t'assure que cette nuit, tu en tenais une sacrée ! En te voyant, je te jure que je n'avais pas spécialement envie de rire...

Elle haussa les épaules :

— J'ai faim, dit-elle. Allons chez Fosco.

Nous allâmes donc chez Fosco.

Elle mangea de fort bon appétit et moi je me remplis de café jusqu'aux yeux. Fallait lui rendre cette justice : chez Fosco, le café

valait le déplacement !

Lentement, je remontai à la surface de mon lac de boue intérieur. Et me posai des questions gênantes sur mon équilibre nerveux. N'avais-je pas été la victime de l'alcool et de mon imagination fiévreuse ?

Elle n'avait certainement pas tort, la gentille Alina... En tout cas, au plumard, c'était un cadeau. Pour le reste...

De loin, et de toute façon, je préférais Pru Lörrach. Elle était tellement plus compréhensive et bien plus facile à vivre. Pru... qui devait se faire un sang d'encre pendant que je jouais la fille de l'air et la bête à deux dos avec une mijaurée. C'était idiot.

J'avais commis une erreur funeste en quittant la ville cul par-dessus tête. En fuyant ainsi la réalité, la police, les explications et mes responsabilités. Avec ma valise, mon pistolet, ma gueule de bois et cette petite pouffiasse traînant dans mon sillage, j'avais l'air d'un parfait crétin. Oui, pardieu ! il fallait que je me débarrasse de cette fille en quatrième vitesse !

Je fermai les yeux et revécus, je ne sais pourquoi, une scène pénible. Celle qui s'était déroulée dans cette étrange chapelle, quand ces ignobles porcs avaient projeté — rien que pour moi ! — la séquence écœurante de l'assassinat du lieutenant-colonel Erikson.

LA TERRE ÉTAIT DEVENUE UN ENFER.

Où les zélateurs du Démon se battaient contre ceux des faux dieux.

Si j'en croyais les notes du lieutenant-colonel Erikson, si gracieusement mises à ma disposition par Preskett, Gordeiev et Cie, c'était sur Mars que les ultimes préparatifs du Grand Sabbat avaient eu lieu.

Des intelligences perverses, incapables de trouver le sommeil, s'étaient emparées de la volonté des astronautes. Leurs pensées maudites avaient erré jusque loin dans l'espace en quête de proies, et quand le navire des Terriens... Je devenais fou ! De telles horreurs sortaient tout droit d'un feuilleton des années cinquante/soixante !

— Tu roupilles, chéri ? Tu veux qu'on aille se recoucher ?

Je me réveillai en sursaut.

— Non, dis-je. Nous allons quitter ce havre de paix, cette délicieuse source de chaleur et de réconfort : Warnerville. Attends-moi ici, bien gentiment. Je vais aller demander l'heure du prochain départ pour... (Où allais-je, en fait ? Avais-je encore un endroit où me rendre, en pleine connaissance de cause ? N'avais-je pas vu les choses un peu trop légèrement quand j'avais mis entre J. A. Glenn et moi quelques centaines de kilomètres ? Mais trois cents kilomètres, qu'est-ce que ça peut foutre au diable ?) pour... Boulder !

Elle me regarda du coin de l'œil, se demandant s'il fallait rire ou

faire semblant de rien.

— Sacré connard, dit-elle. Tu veux vraiment aller à Boulder ! Chiche ! Allons tous les deux à Boulder ! Je te lirai des histoires et je te ferai des choses pas correctes. Nous filerons le parfait amour et toi, comme un père aimant, tu me donneras de quoi subsister...

Je m'en fus vers les guichets, après avoir jeté sur la table la somme inscrite sur l'addition. Si j'avais pu emporter ma valise, j'aurais piqué un cent mètres, histoire de mettre entre cette fille et moi quelques bonnes coudées de poussière.

Il y avait un départ dans un peu moins d'une demi-heure. Pour la frontière... Les frontières, je n'en avais rien à moudre... mais peu importait, il fallait que je quitte Warnerville, Fosco, les mauvais souvenirs de la nuit. Je payai deux places (décidément, j'étais un pauvre détective privé, perclus de complexes chevaleresques !) et revins vers le troquet de Fosco. Un flic se tenait devant la porte, l'œil avachi, la bouche molle : il n'avait pas l'air concerné par ce qui se passait autour de lui, bien que je sentisse qu'il enregistrât le moindre détail. Quand je fus à sa hauteur, il me décocha un regard lourd de sous-entendus, mais ne prononça pas la moindre parole.

Alina n'était plus assise à notre table.

Je demandai à la serveuse où elle était passée.

— Je n'en sais rien. Ah si ! tenez, je m'en souviens. Elle m'a demandé si elle pouvait visophoner...

Visophoner ? Pourquoi ressentait-elle soudain le besoin de visophoner ? Alors qu'elle se prétendait seule au monde ?

Je récupérai ma valise sous la table, vérifiai que mon arme était bien en place sous mon aisselle et tentai de me donner une contenance, pendant que je retraversais toute la salle où un monde considérable était en train de s'activer des mandibules.

Il ne restait plus terriblement de temps avant le départ du bus.

Finalement je me dis : « Tant mieux si cette pute a disparu. »

Mais la logique de mon argumentation clochait fortement.

Pourquoi m'aurait-elle fait une fleur en disparaissant tout à coup dans la nature ? À Warnerville ! Sans me faire raquer ! Et après toute la peine qu'elle s'était donnée avec moi ?

— Hello !

Oui, c'était trop beau. Elle était là. Tout en chair, tout en sourire. Prête à embarquer avec moi pour le bout du monde.

— J'ai visophoné, dit-elle. À ma mère...

— Ah bon, dis-je. Ta mère... J'espère qu'elle ne se fait pas trop de souci pour toi. Par les temps qui courent, les filles risquent gros sur les routes !

Je regardais les prés. Ils défilaient. Beaux. Tranquilles. Je nageais

dans une sorte d'euphorie. À côté de moi, Alina était arrivée à la page 345 de l'œuvre de Saül Bellow.

Cette fille était vraiment l'ange du bizarre, une source perpétuelle de contradictions. Parfois j'avais envie de tendre la main vers elle, de lui caresser les seins ou les cuisses, parfois le simple souvenir de notre dernier contact physique me remplissait d'une répulsion presque malade.

Je me fis de plus en plus mou dans mon siège, sentant venir le sommeil — ce sommeil dont j'avais si peu profité durant la nuit. Je l'aurais accueilli avec reconnaissance, s'il n'y avait eu, au fond de ma conscience, une vague lueur blafarde, qui m'envoyait de brefs messages codés. Le métier voulait cela : méfie-toi de ton ombre. Comme il était dit, dans une vieille chanson : « Quand ton ombre en a marre de te trimbaler, elle te laisse carrément tomber. » Mon ombre : cette fille qui lisait à côté de moi et qui semblait avoir oublié jusqu'à mon existence. J'aurais souhaité qu'elle me laisse tomber, cette ombre-là ! Baste !

Je m'endormis pour de bon. La prairie avait fait place à des territoires moins attrayants, d'une monotonie pierreuse. Je rêvais que je me trouvais à nouveau dans la salle de bains de l'hôtel Oaks & Pines de Warnerville. Mais cette fois Alina était vêtue très strictement d'une robe noire serrée à la taille par une ceinture de cuir sombre. Son visage était étonnamment blanc, comme celui d'une actrice japonaise, ses lèvres fardées de rouge cru. Elle tenait à la main une serpette dorée. J'étais quant à moi entièrement nu, et d'invisibles séides m'avaient attaché sur la cuvette des w.-c. avec de fines chaînes d'argent. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette fatale apparition : Alina, chienne de la nuit.

Elle me dit, de sa voix de rogomme, de cette voix qui évoquait soudain des gouffres et des abîmes stellaires :

« Tu vas subir le sort de feu le lieutenant-colonel Erikson !

Elle agita la serpette dorée ; fit deux pas en avant.

Frénétiquement je me dis : « Réveille-toi ; tu rêves. »

RÉVEILLE-TOI ! TU RÊVES.

Et je me réveillai effectivement.

Nous roulions à présent dans un paysage désolé : je me rendis compte que j'avais dormi deux heures durant. Le rêve n'était venu qu'au bout de cette période d'inconscience crispée. Alina me contemplait, les lèvres tirées dans un demi-sourire sibyllin.

— Un cauchemar, papa ?

— Merde, oui, quel cauchemar !

Je n'osais la regarder en face.

— Poynton Creek ! Je m'arrête cinq minutes pour faire le plein. Personne ne s'éloigne de la voiture, dit le chauffeur.

C'était un mauvais coucheur, du style : « La moyenne c'est la moyenne, et moi je suis réglo. » Tant pis pour les gens qui n'auraient pas compris.

Nous nous arrê tâmes très exactement cinq minutes. Puis nous laissâmes derrière nous Poynton Creek et ses 5643 âmes. Tous ces bleds se ressemblaient comme des boutons de fièvre.

À l'arrêt improvisé de Poynton Creek, deux hommes étaient montés dans la voiture. C'étaient des garçons efflanqués, déhanchés, vêtus de toile bleue et de bottes. Ils n'avaient pour bagage que des sacs informes qu'ils portaient en bandoulière. Ils jetèrent un regard rapide à ma compagne mais s'abstinrent de sifflements vulgaires et équivoques. Comme il n'y avait que peu de places libres dans le bus, ils s'installèrent où ils purent, c'est-à-dire assez loin de nous, vers le milieu de la voiture. Ils devaient avoir à peu de chose près l'âge d'Alina.

Je ne savais pourquoi, ma compagne se montrait à nouveau tendre, se frottant contre mon épaule, m'embrassant dans le cou, me faisant des agaceries du bout des doigts et de la langue.

— Arrête, lui soufflai-je, je commence à me sentir tout chose... Ça ne se fait pas d'exciter un homme de mon âge dans un autobus...

— Tu crois ça, dit-elle, avec un sourire ravageur. Un homme de ton âge, ça s'excite partout et pour pas grand-chose.

— Je n'ai pas du tout envie de me donner en spectacle, nom de Dieu.

Alina ricana et gentiment me caressa la cuisse. Cette fille avait le diable au corps.

Puis, tout aussi brusquement que l'envie de m'agacer lui était venue, elle la quitta. Se rencoignant dans son siège, elle se mit à fredonner un vieil air sans paroles.

Je devais être complètement paumé, entièrement sous son charme, en dépit de mes dénégations, car tous les indices étaient là, qui s'étaient succédé pour me dire : « Méfie-toi, mon vieux, méfie-toi ! »

Soudain, les deux garçons qui étaient montés à Poynton Creek se levèrent. L'un d'eux resta dans le couloir et l'autre se rendit tout droit jusqu'au siège du conducteur. Avec un ensemble parfait, ils tirèrent des pistolets de leur poche et les braquèrent sur le chauffeur et sur les passagers.

— Vous êtes prévenus, dit celui qui tenait le chauffeur en respect, que si vous faites les cons, mon copain et moi on tirera dans le tas.

Tout, dans ces jeunes gens dégingandés, me semblait métallique : leur indifférence, l'éclat froid de leur regard, l'uniformité bleuâtre de

leur tenue, tout, jusqu'aux reflets glacés de leurs armes : des pistolets très coûteux qu'on ne s'attendait pas à trouver entre les mains de banals bandits de grands chemins. Mais je me doutais déjà qu'il ne s'agissait pas de simples coupeurs de route mais d'individus autrement dangereux et décidés.

— Pour que les choses soient claires, dit l'autre détourneur d'autobus, nous ne voulons pas votre fric, rien du tout. Une seule personne, dans cette tire, nous intéresse. D'accord ? Mais si vous déconnez, nous tirons dans le tas. Tant pis pour ceux qui croient qu'ils sont des héros ou quelque chose dans ce goût-là !

Un gros salopard se mit à glapir :

— Nous ne ferons pas un geste, monsieur, pas un geste ! Dites-nous qui vous cherchez, dites-le-nous !

Tu parles, cet enfant de putain aurait donné père et mère pour qu'on lui foute la paix. Lui au moins n'avait aucunement l'intention de jouer les boy-scouts.

— Ta gueule, pauvre connard ! On ne t'a rien demandé.

Le jeune homme braquait son pistolet sur le gros :

— Et qui te dit que ce n'est pas toi qu'on cherche, hein ?

Le bonhomme se tassa sur son siège, boudin poussif, aux sueurs malsaines :

— Vous ne pouvez pas me chercher MOI, je suis un type sans importance. Je ne suis rien et je ne connais personne !

Ah ! ce n'était pas la première fois que je l'entendais celle-là, cette profession de foi de la lâcheté, de la pusillanimité universelles : « Je ne suis rien, personne, une ombre, je ne fais que passer, laissez-moi tranquille ! »

Les deux garçons d'acier n'avaient pas l'intention de perdre leur temps avec cette grosse loque poussive : il fut ordonné au conducteur de s'engager dans une petite route :

— Et dépêche-toi, nous n'avons pas que ça à faire aujourd'hui.

Pendant que le lourd véhicule manœuvrait dans de grands bruits de freins et des pleurs de métal et de caoutchouc, je me dis que mon compte était bon et que j'avais été d'une naïveté criminelle. Je ne méritais pas mieux que le sort qui allait m'échoir au bout de cette route détournée. Je croisai le regard d'Alina, mais il était aussi vide que ma tête. Je soupirai longuement, incapable de prendre une décision. Si j'avais été un peu moins déglingué par les excès de la nuit passée, j'aurais pu essayer de sortir mon arme et d'allonger le petit salaud qui se tenait debout dans le couloir. C'eût été avec plaisir que je lui aurais fait sauter la cervelle !

Mais la main d'Alina vint se poser sur mon avant-bras, comme si elle avait été capable de lire mes pensées.

— Ne fais pas l'enfant, dit-elle. Si tu essaies de sortir ton pistolet,

tu es mort. Nous n'avons pas l'intention de te tuer. Mais si tu insistes trop, il faudra bien que nous nous défendions.

Vraiment cette fille ne manquait pas d'air.

Le bus roula durant quelques minutes dans une sorte de ravin puis nous parvînmes dans quelque chose qui ressemblait à une arène naturelle. « L'endroit rêvé pour une mise à mort », me dis-je.

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, dit le jeune type qui menaçait le conducteur de son arme, vous allez maintenant rester bien tranquilles, comme vous l'avez d'ailleurs été jusqu'à présent. Nous ne resterons plus très longtemps en votre compagnie et, dans quelques minutes, vous pourrez reprendre la route.

Je regardai par la fenêtre et vis que l'arène rocheuse n'était plus aussi déserte qu'auparavant. Plusieurs hommes vêtus de noir venaient de faire leur apparition. Je constatai qu'ils portaient des vêtements de cuir luisant et des casques brillants, laqués comme des couvre-chefs orientaux. Tous étaient armés de pistolets ou de carabines.

— Bon, dit le garçon sauvage qui se tenait dans le couloir, vous pouvez venir maintenant, monsieur Schuyler.

Je me levai sans mot dire, ma valise à la main.

Les gens qui avaient été arrêtés par la police secrète et qui se préparaient à disparaître dans un camp de concentration ou de représailles devaient éprouver la même chose que moi : ce vide absolu de l'esprit.

— Très bien, dit l'autre, je vois que vous êtes raisonnable.

Alina me donna une petite bourrade. Pas méchamment. Juste pour me faire avancer.

— Je regrette, papa. Tu m'étais bien sympathique mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie.

Évidemment !

Pas un des fils et des filles de putain qui se trouvaient dans l'autobus ne fit un geste pour me venir en aide. Ils étaient tous soulagés, heureux, comme des gosses mal torchés, de s'en tirer à si bon compte. Les médias n'arrêtaient pas de raconter des histoires horribles de bus détournés, de voyageurs estropiés, torturés, de femmes atrocement violées, souillées, humiliées... Ce qui arrivait aujourd'hui ne comptait pas. Ils n'étaient que de simples spectateurs d'un règlement de comptes. Après tout je n'étais rien pour eux, et il aurait été complètement stupide de risquer sa vie pour un parfait inconnu.

— C'est la vie ! dis-je, en me donnant de grands airs. (Je venais de retrouver la parole. Par bravade. Par un besoin puéril d'affirmer que je n'étais pas encore mort.) Allons-y, chérie, puisqu'il faut y aller !

Nous descendîmes, et le gros salaud transpirant me dit :

— À cause de vous, nous avons tous failli mourir !

Il y eut une rumeur dans l'autobus, un grondement de marée : ils

m'en voulaient de les avoir fait crever de peur !

Les guerriers vêtus de noir, samourais du néant, nous regardèrent avancer vers eux, leurs armes braquées dans notre direction. Alina, familièrement, avait passé son bras sous le mien. Je marchais dans du coton, et mon cœur battait au ralenti comme s'il allait s'enrayer tel un vieux pistolet gâté par la rouille.

Dans une encoignure du rocher, une grosse automobile attendait, noire elle aussi, carénée comme un tank aérodynamique. Les choses étaient devenues réellement sérieuses. J'étais fait comme un rat, et personne au monde ne pouvait plus rien pour moi.

Un silence terrible pesait sur ce cul-de-sac rocheux. Cette route qui ne menait plus nulle part constituait le décor idéal pour un guet-apens.

— Fais-le monter dans la voiture, dit l'homme qui commandait la petite troupe. Nous avons encore une petite formalité à régler. Allons, pressons !

Alina me donna une nouvelle bourrade et je m'avançai vers la longue voiture noire, un modèle bizarre dont il ne devait exister que quelques exemplaires sur tout le territoire des États-Réunis.

Je m'assis à la place que l'on m'indiquait sans faire mine de récriminer. Je savais qu'il valait mieux composer, se taire.

Alina resta dehors, appuyée contre la carrosserie, une main à la hanche. Indifférente à ce qui m'arrivait.

— Ne traînons plus ici, dit le chef du commando. Finissons-en !

Un des hommes noirs s'avança vers l'autobus ; aux fenêtres on voyait les visages un peu hagards des voyageurs. Le conducteur mâchonnait nerveusement un moignon de cigare depuis longtemps éteint. Ils continuaient tous d'être dans leurs petits souliers. La peur avait réveillé leurs instincts primitifs, et ils se rendaient compte que quelque chose de terrible allait se produire.

— Alina, dis-je d'une voix blanche, qu'est-ce qu'il va faire ?

Pas de réponse.

Ma compagne d'une nuit se tenait tout à fait immobile, semblant dormir debout. Elle regardait l'homme en noir qui marchait vers l'autobus. À un moment donné, alors qu'il s'arrêtait et mettait la main dans sa poche, elle se passa la langue sur les lèvres, comme une chatte qui s'apprête à déguster un morceau de choix.

Il y eut des cris dans le bus quand la grenade pénétra par une vitre baissée, un remue-ménage et une courte échauffourée. Ces connards-là, avec leur trouille viscérale, n'avaient aucune chance de s'en tirer. Bang ! Ce fut un feu d'artifice. Quand le réservoir d'essence se transforma en boule d'énergie orange, pourpre, violette. Et j'en passe, des effets de couleur !

Quelle horreur !

Je jaillis de la voiture noire, et les sbires du Démon crurent que je voulais tenter de fuir alors que je ne souhaitais qu'une chose : vomir tout ce qui m'était resté sur l'estomac. Je fus aussitôt ceinturé, jeté au sol et battu comme plâtre.

Un voile rouge descendit du ciel enflammé. Je perdis connaissance.

Au fond du trou dans lequel je croupissais depuis la nuit des temps, je vis poindre une lueur pâle, spectrale. Elle prit la forme d'un visage que je ne connaissais pas. Un visage livide, aux lèvres minces et exsangues. Une voix lointaine me parvint, qui disait des choses incompréhensibles dans une langue étrangère.

Je ne savais pas où je me trouvais, mais des rideaux furent tirés quelque part, très loin, et un flot de lumière se déversa dans ma tanière. Je fermai les yeux, tandis que la voix continuait de psalmodier dans mes oreilles ses incompréhensibles litanies.

Je rouvris lentement mon esprit, comme une porte grinçante, aux gonds rouillés, soulevai mes paupières avec d'innombrables précautions.

Quand j'eus accommodé, ce fut pour constater que j'étais dans une sorte de chambre d'hôpital. Murs blancs, mobilier spartiate et fonctionnel. Atmosphère hygiénique.

Trois personnes se trouvaient en même temps que moi dans la pièce : Alina en tenue d'infirmière, un homme livide (sans doute celui dont j'avais d'abord entrevu le visage !) et... Preskett.

Ce démon incarné !

Cet ange de la nuit.

— Bonjour, monsieur Schuyler. Content d'être en vie ?

À vrai dire, je n'en savais rien. Peut-être aurait-il mieux valu que je reste dans les limbes. À flotter dans le vide visqueux de mes songes. Car si on me réservait le sort du lieutenant-colonel Erikson, je n'avais aucune raison de pavoiser.

Aussi demeurai-je muet.

— Bon, déclara Preskett. Il est encore un peu tôt pour faire la conversation. Nous verrons ça plus tard. Ne le perdez pas de vue...

Déjà il n'était plus là. Évapouré comme une goutte de rosée au soleil.

Alina se pencha vers moi :

— Faudra t'y faire. Je suis chargée de veiller sur toi. Mais si tu essayais de profiter de la situation, je serais obligée d'appeler Ken à la rescousse.

Ken, c'était l'homme livide : une parodie de vivant. Une sorte de vampire efflanqué mais qui devait être plus vicieux et plus efficace que ses compatriotes d'outre-tombe. Il hocha la tête lentement, comme si une mécanique très complexe venait de mettre en branle ses rouages internes. Ses lèvres minces se retroussèrent, dévoilant des dents

étonnamment blanches. L'illusion était parfaite.

— Faudra vraiment t'y faire, déclara le vampire. Je ne fais jamais de quartier !

Un vent froid joua le long de ma colonne vertébrale. J'aurais préféré m'attirer l'inimitié d'une couvée de crotales plutôt que celle du dénommé Ken.

— Bien, dit Alina, maintenant vous allez vous lever, bien faire attention à ce que je vous dirai, vous habiller et prendre un peu de nourriture. Je pense que nous sommes entre gens raisonnables et que je n'ai pas besoin de vous mettre les points sur les i.

J'étais abasourdi ; cette fille se transformait comme si elle avait possédé une demi-douzaine de personnalités distinctes et interchangeables. J'aurais voulu lui dire que son petit jeu me portait considérablement sur les nerfs et que j'avais envie de descendre du train en marche, mais il y avait une boule dans ma gorge qui m'empêchait d'aligner ce genre de mots et d'en faire des phrases cohérentes.

— Écoute, dis-je, péniblement, je voudrais que tu me dises... J'ai été un vrai con... j'aurais dû me douter... Mais quelle est cette foutue drogue que tu t'es mise la nuit dernière... Dis-moi ?

Alina me sourit :

— Tu te trompes, papa, ce n'était pas la nuit *dernière* mais la nuit *avant-dernière* ! (Elle s'assit sur le bord de mon lit pendant que le salopard de Ken nous tournait le dos, l'air de rien.) Tu devrais comprendre. Ceux de Mars nous ont donné toutes sortes de pouvoirs. Leurs drogues mentales que nous avons pu reconstituer chimiquement sont des moyens puissants de communication et de contrôle. Cette nuit-là, quand tu m'as surprise dans cette salle de bains, je n'étais pas en train de m'envoyer en l'air comme tu as pu te l'imaginer, pauvre banane, mais non... Je communiquais avec ceux de la *Grande Assemblée*. Soit dit en passant, pauvre cloche, tu te trouves actuellement dans les souterrains du temple de la *Grande Assemblée*. Compris ?

— Oui, fis-je, j'ai compris. Mais, *tout de même*, une question me tracasse... Pourquoi ne suis-je pas mort ?

Un ricanement me coupa la parole. Ken s'était retourné. Maintenant il nous contemplait, souverainement méprisant :

— Si tu n'es pas mort, pauvre connard, c'est que tu es encore vivant !

Comme s'il venait de faire une excellente plaisanterie, il éclata d'un rire à la fois cascasant et lugubre, puis il se détourna, se replongeant dans ses pensées.

Je frissonnai. Les saillies de Ken ressemblaient à des aiguilles de glace plantées dans mes nerfs. Je me laissai guider par Alina, me levai,

me lavai, m'habillai.

Quand je fus prêt, elle me dit :

— Nous allons visiter les lieux. Tu vas voir : tu n'es pas au bout de tes surprises !

Je n'en doutais pas !

Nous nous trouvions dans un réseau important de caves et de souterrains étroitement surveillés. Des adeptes en uniforme de treillis, armés comme des guérilleros sud-américains, patrouillaient là comme si nous nous étions fourvoyés dans une base secrète d'une armée révolutionnaire, et en fait c'était un peu cela : le dénommé Preskett et ses fidèles nous préparaient une guerre subversive bien plus terrible que toutes celles qui s'étaient déroulées sur cette malheureuse planète depuis le milieu du siècle dernier.

— Tu vois, dit Alina, c'est d'ici que nous opérons. La Grande Maison — comme nous l'appelons — est bien dissimulée. Nous ne risquons pas de surprises désagréables. Nous avons agi vite, très vite...

— Suffit, la coupa Ken, tu n'as pas besoin de lui raconter tout ça.

La jeune femme haussa les épaules et nous marchâmes en silence dans un corridor baignant dans une luminosité bleuâtre. Je ne comprenais toujours pas pourquoi je n'avais pas subi le sort des passagers de l'autobus et pour quelles raisons j'étais détenu dans cette étrange construction. J'allais tenter d'interroger Alina malgré la présence menaçante de Ken, mais ce fut elle qui parla :

— Nous y sommes, déclara-t-elle. Viens... Tu vas avoir droit à une petite séance de cinéma !

Elle ouvrit une porte, et comme j'hésitais à entrer dans une pièce qui me sembla peu accueillante, Ken me poussa si rudement en avant que je manquai de m'étaler de tout mon long sur le dallage.

— Espèce de...

Mais Alina me lança un regard d'avertissement : j'étais entièrement à la merci des humeurs de Ken, et il valait mieux que je me le tienne pour dit.

Je me le tins pour dit et entrai aussi dignement que possible.

J'eus tout de même un mouvement de recul quand je découvris le siège chromé qui ressemblait peu ou prou à un fauteuil de dentiste, et mon émotion ne passa pas inaperçue, car Alina s'écria immédiatement :

— Pas de panique ; nous n'allons pas te torturer. Simplement, il y a une ou deux petites choses que tu dois savoir.. Prends place.

Elle prononça ces dernières paroles comme elle aurait annoncé : « Madame est servie. »

Je m'assis dans le fauteuil, et Ken, avec des gestes précis, m'attacha les mains à l'aide de bracelets de métal. Mon cœur battait

très fort, et je sentais une nausée qui revenait à la charge. Alina, ensuite, très souriante, très *infirmière-diplômée-qui-sait-comment-s'y-prendre-avec-les-malades-même-les-plus-difficiles*, releva ma manche et fit apparaître, comme par enchantement, une seringue remplie d'un liquide ambré.

— Si je comprends bien, vous allez me passer au sérum de vérité ?

— Tu déconnes. Je vais t'injecter une petite dose du composé que je me suis injecté l'autre nuit. Cette drogue va t'ouvrir l'esprit et tu vas comprendre un certain nombre de choses...

Je me souvins de la tête qu'elle avait tirée lors de notre petite séance à l'hôtel *Oaks and Pines*, de la transformation qui s'était opérée en elle et je m'agitai dans mon fauteuil : je n'avais pas envie du tout de jouer au Docteur Jekyll et à Mister Hyde,

Mais il n'était plus temps de se débattre : l'aiguille s'enfonça presque sans douleur et le piston chassa la drogue dans mes veines.

J'étais à nouveau sur Mars. Mais cette fois je me promenais en costume de ville dans le désert rouge. L'atmosphère était parfaitement respirable et le vent qui parcourait les dunes roussâtres caressait plutôt agréablement mon visage. Je marchais rapidement et mes chaussures crissaient dans le sable et la rocaille.

Cheminant ainsi tel un excursionniste insouciant, je parvins jusqu'à la crête d'un monticule oxydé. De là, mon regard embrassa une vaste portion de paysage martien. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je découvris presque à la limite de l'horizon une cité de proportions considérables ! Mars n'était plus la planète morte que les explorateurs terriens avaient visitée au lendemain de sa décrépitude mais un monde hautement civilisé parvenu au déclin de sa gloire. Toutes les histoires que nous les hommes de la Terre nous étions racontées dans d'innombrables livres, dans une pléthore de films, n'étaient donc pas seulement des affabulations gratuites.

Je descendis vers la ville, mais les artifices de la lumière martienne m'avaient trompé : il me fallut longtemps pour parvenir jusqu'aux abords de la grande cité.

Je trouvai bientôt une route fréquentée par d'étranges caravanes et par des véhicules plus extraordinaires encore. Personne ne semblait faire attention à moi, et je me rendis compte que je n'existais pas vraiment, que ce n'était qu'une ombre tridimensionnelle de moi-même qui se mouvait ainsi dans le flot des citadins.

Quand j'eus visité quelques sites et que j'eus erré dans divers quartiers de la grande ville martienne dont le nom sonnait un peu comme Zaramshamla (réminiscences vaguement bibliques ?), je me dis soudain que quelque chose détonnait, que tout n'était pas

qu'harmonie dans cette superbe fresque antique que me projetaient les phosphènes de la drogue hallucinogène et panoptique : les gens qui peuplaient cette ville morte et pour moi ressuscitée des sables n'étaient pas normaux. Évidemment, pour un homme débarqué d'un rêve en plein milieu d'un désert, les habitants d'une ville surgie du passé ne peuvent être qu'anormaux, étranges, insolites, inexplicables. Non, il ne s'agissait pas de cela !

DE CES HOMMES ET DE CES FEMMES ÉMANAIENT LES SUBTILS RAYONNEMENTS DE LA POURRITURE. ILS ÉTAIENT LES CITOYENS DE SODOME ET DE GOMORRHE ! ILS ÉTAIENT DES ZOMBIES VICIEUX SUR UNE PLANÈTE MOURANTE. JE SAVAIS CELA ; COMME JE SAVAIS ÉGALEMENT QUE J'AVAIS ÉTÉ SOUMIS À L'INFLUENCE D'UNE DROGUE CONÇUE PAR DES INTELLIGENCES PERVERTIES QUI, CONSCIENTES DE L'APPROCHE DE LEUR FIN, AVAIENT VOULU ENSEMENTER LE SYSTÈME SOLAIRE DE LEUR HÉRITAGE NAUSÉABOND !

SODOME/GOMORRHE : CES VISAGES QUI NE REFLÉTAIENT PLUS QU'UNE HAINE ET UNE DÉPRAVATION SANS BORNES ÉTAIENT COMME LA NÉGATION MÊME DE LA VIE... ET CES INTELLIGENCES PERVERTIES QUI VIVAIENT DERRIÈRE CES APPARENCES FIÉVREUSES AVAIENT SURVÉCU DE TOUTE LA PUISSANCE DE LEUR COLÈRE ET DE LEUR MÉPRIS POUR LE CRÉATEUR DE TOUTE LUMIÈRE. ELLES AVAIENT CRACHE LEUR SPERME DANS L'ESPACE, ET LEUR MONSTRUEUSE SEMENCE AVAIT ÉTÉ PRÉCIEUSEMENT CONSERVÉE DANS LA PROFONDE NUIT DU DEHORS. ATTENDANT QUE NAISSENT D'AUTRES CIVILISATIONS, D'AUTRES INTELLIGENCES A FÉCONDÉ...

Je marchai donc, poursuivi par ces images épouvantables dans les rues de la cité martienne. Zaramshamla — si tant est que cette ville s'appelait ainsi ! — me réservait encore d'autres surprises. Mais pour quoi alourdir mon récit par la description des orgies, des crimes, des infamies qui poussaient parmi les pierres de cette mégapole de la mort ? J'avais compris le sens du message : Ils allaient conquérir le monde, parce que le monde n'avait rien à leur opposer. Rien qui fût à même de rejeter ces intelligences scandaleuses dans les ténèbres et le néant.

Quand je revins à moi, il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce : une femme que je ne reconnus pas immédiatement mais qui se révéla être Marsha Stankowski, la veuve du lieutenant-colonel Bertil Erikson.

Et il y eut une guerre dans le ciel. Michel et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon et ses anges combattirent, mais ils ne furent pas les plus forts, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel. Et il fut précipité le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la terre, il fut précipité sur la terre et ses anges furent précipités avec lui.

Apocalypse de Jean, XII, 7-9.

CHAPITRE VII

— Bonjour, Jean-Pierre, dit Marsha Stankowski, la veuve joyeuse. Comment vas-tu ?

Je n'en revenais pas. D'une certaine manière, je me trouvais toujours dans le rêve, à des millions de kilomètres de la Terre, là-bas dans cette Sodome martienne. Cette femme, que j'avais rencontrée dans des circonstances insolites et que j'avais essayé vainement de joindre pour obtenir d'elle un complément d'information sur l'étrange destin de son ex-mari, était la dernière personne que je m'attendais à voir dans cette mystérieuse retraite.

Je fermai les yeux. Tentai de me convaincre de ma propre santé mentale mais ne réussis qu'à replonger dans mes angoisses.

— Oui, je sais, tu n'y comprends plus rien. Tu as cru que...

Pendant qu'elle se lançait dans un discours un peu incohérent, j'essayai de me souvenir aussi précisément que possible de notre première rencontre. Elle m'avait joué la comédie de la femme incomprise, négligée par un mari bigot, et moi, à cause de son odeur, de ses seins et du reste, je n'avais écouté que la musique de ses paroles. Certes j'avais eu un moment de panique quand elle avait commencé à me vampir sérieusement et j'avais eu la vision de sa main droite armée d'un long poignard exotique... Et maintenant, comme la première fois, elle parlait, elle parlait, elle n'arrêtait plus de parler.

Elle portait une robe très simple et très *comme il faut*, et ses cheveux soigneusement peignés lui donnaient une allure tout à fait distinguée. Elle n'avait plus rien de commun avec la femme en short et en soutien-gorge qui s'était jetée dans mes bras, avant de me traîner dans son lit.

— Je ne sais pas si tu peux me comprendre, si tu veux me comprendre...

Il y avait juste une chose que je comprenais parfaitement : tout le monde se foutait de moi, et les suppôts de Satan poussaient de par le monde comme les champignons après la pluie.

— Tu as tort de tirer cette tête, déclara soudain Alina dont j'avais fini par oublier la présence. Si tu es encore vivant, c'est bien à Marsha que tu le dois. C'est elle qui a demandé que tu sois épargné. Sans doute qu'elle s'est entichée de toi.

Ken ricana dans les profondeurs de la pièce. Une nausée me secoua et, sans doute à cause de la drogue, je fus gagné par un vertige et perdis connaissance.

La Grande Maison est en fait *immense*.

Aujourd'hui, toujours flanqué de Ken (qui ne manque aucune occasion de me témoigner son mépris !), je suis sorti dans l'espèce de parc qui entoure le domaine.

Je me suis senti mal, à cause de ma claustration et de la drogue martienne. Nous nous trouvions dans une vaste enceinte forestière. Je me demandai où, dans quel État, sur quelle terre perdue. Je restai un bon moment à contempler la maison, un grand diable de bâtiment, tout en pierre et en vérandas, en tourelles et en prolongements biscornus. Il pesait sur cette vieille bâtisse perdue dans les bois une atmosphère fielleuse et ambiguë. On la sentait la proie de forces mauvaises, de puissances qui avaient longtemps hanté les futaies avant la venue de la Grande Assemblée. Toutes ces forces redoutables, obscures avaient conclu une alliance maléfique, se liguant contre les hommes de la Terre. Elles ne pouvaient tolérer qu'ils fussent là, bien vivants, occupant des territoires qu'elles tenaient pour les leurs. Pour les esprits de la forêt, survivants désincarnés des tribus indiennes de jadis, ces espaces leur appartenaient ; ils étaient l'héritage du passé, de leurs pères qui avaient vécu en bonne harmonie avec les manitous de la plaine et des bois, de la montagne et des grands lacs. Et pour les démons possédés par les fantômes martiens, cette Terre devait être conquise de haute lutte, sans aucune concession aux sentiments humanitaires. Ainsi deux causes, l'une juste, l'autre mauvaise, cohabitaient-elles dans les parages de la Grande Maison.

Jamais je n'avais cru à toutes ces choses. Et, dans mon intelligence d'enfant du siècle, il n'y avait aucune place pour de noires superstitions.

Ken me posa la main sur le bras, me forçant à m'arrêter au milieu du sentier :

— Tends les mains vers moi !

Je secouai la tête, négativement :

— Inutile, déclarai-je, je ne peux pas vous échapper. C'est simplement de la cruauté.

— J'ai dit : tends les mains. J'ai des ordres.

J'obéis. Je ne voulais pas le dresser davantage contre moi. Les menottes cliquetèrent en se fermant autour de mes poignets. Je me sentis encore plus abandonné, avec personne dans le vaste univers pour se pencher sur moi, avec sollicitude. Personne, vraiment ? Peut-être faisais-je bien peu de cas de l'intervention de Marsha auprès de Preskett et de sa bande. Après tout — si je l'en croyais, ou plutôt si j'ajoutais foi aux dires d'Alina ! —, c'était à elle que je devais d'être encore en vie.

Nous marchâmes côte à côte, Ken et moi. J'essayai d'entrer en

conversation avec cet homme étrange mais il m'opposa un mutisme buté.

— Si j'essayais de vous fausser compagnie, dis-je, histoire de le faire sortir de ses gonds, me tireriez-vous dans le dos, Ken ?

Il haussa les épaules :

— Essaie toujours pour voir, connard !

Et ce fut tout pour la journée. Tandis que nous marchions côte à côte dans cette extraordinaire forêt, belle comme la nuit, profonde comme le dernier frisson de la mort, je me sentis guetté par des présences furtives et innommables, sans doute les spectres de puissants médecine-men dont les rêves inouïs continuaient de peupler le sous-bois.

Parfois ma terreur devenait presque panique. Panique au sens premier du terme. Une puissance redoutable était là, en plein jour, prête à fondre sur moi ; une entité qui n'avait pas à attendre la venue de la nuit pour établir sur toute chose son empire néfaste. Un grand être mystique et dépravé, une vaste créature de feuillage et d'herbe, de fumées obsédantes : l'immense expression de la haine primordiale de la Nature pour l'Homme, ce prédateur impitoyable et sans vergogne, cette intelligence désarticulée que les dieux avaient créée par « dérision ou par erreur » [5] et dont l'unique ambition semblait être la mise à sac de l'Univers.

Sans même le savoir, peut-être, les possédés de Preskett, sa Grande Assemblée, servaient une cause qui les dépassait. Ils participaient aux Arcanes d'une Super-Connaissance qui ne pouvait que les détruire — comme elle avait déjà détruit les Martiens. Super-Connaissance/Super-Science ? Existait-il un terme dans une des langues de la Terre capable de rendre toutes les nuances de l'héritage psychologique martien ? J'en doutais.

Comme je doutais de ma vie ! J'étais conscient que je ne valais plus la corde pour me pendre ! Ils m'avaient laissé un répit, pour ne pas heurter Marsha Stankowski, Marsha qui était peut-être pour Preskett et Vassilissa quelque chose comme un symbole ! Sinon pourquoi auraient-ils pris des gants avec un obscur détective privé, un exsudât de la ville, quelqu'un dont ils avaient joué comme un chat joue d'une souris...

Vieille image boîteuse... Il n'y avait plus de chat, il n'y avait plus de souris. Il n'y avait plus que cette forêt, cette solitude hantée. La menace sourde mais omniprésente de la damnation finale.

Les esprits forts qui croyaient gouverner cette planète, s'en partager les ressources naturelles et les richesses, n'étaient eux-mêmes rien d'autre que des pantins sanglants et aveugles, dont les bras s'agitaient vainement dans la nuit rouge.

Nous arrivâmes au bord d'un petit lac. Nous avions dû franchir

une distance assez considérable sans atteindre les limites du domaine de la Grande Assemblée, sans nous heurter, par exemple, à de hauts murs festonnés de tessons de bouteille ou à une barrière de fils de fer barbelé. Ce lac me sembla particulièrement lugubre, bien que ses eaux reflétassent la splendeur du ciel et les couronnes somptueuses des arbres environnants. Des légendes anciennes me revinrent en mémoire.

Ken me ramena dans ma chambre. Une belle pièce qui donnait sur le parc, mais dont les fenêtres étaient bien sûr barrées. Je demeurai seul, à guetter les bruits de la maison, les murmures de la forêt, les allées et venues mystérieuses dans le couloir.

Même avec la meilleure volonté du monde, j'aurais été incapable de donner une description de l'étrange bâtiment dans lequel j'étais retenu prisonnier. Il avait été édifié par un fou. C'était du moins mon impression. Des originaux et des cinglés il y en avait eu (et il y en avait toujours !) sur le territoire des États-Réunis. Au temps des grandes fortunes, des châteaux et des palais avaient été édifiés à la gloire du capitalisme triomphant, et maintenant que ledit capitalisme battait de l'aile au profit d'une ploutocratie anonyme, les monuments bizarres de ces temps révolus demeuraient.

La Grande Maison était peut-être la matérialisation d'un rêve, mais dans ce cas-là, il s'agissait d'un cauchemar.

Un cauchemar qui durait, qui survivait à tous les aléas de la conjoncture historique ou économique.

Je me rendais compte que durant les quelques jours qui avaient suivi la nuit fatale dans la chambre à coucher de Prudence, j'avais vieilli considérablement, comme si le temps, rancunier, s'était rué sur moi, m'écrasant entre ses mâchoires imperturbables.

Je fis ce que font les prisonniers sur les affiches bien-pensantes : je serrai entre les mains les barreaux de ma cage et je jetai sur le monde extérieur un regard de bête captive.

Je ne savais plus que penser.

Si je tentais de fuir — et à supposer que mon évasion pût aboutir ! — que retrouverais-je au-delà des murailles de la forêt, au-delà de son éternel murmure végétal qui me disait : « Tu n'es pas de force, résigne-toi ! » Y avait-il un refuge, quelque part, dans les canyons de la ville, dans les souterrains de la mégapole ?

Pouvait-on se terrer dans une campagne oubliée ?

S'enterrer dans un réseau de caves et des labyrinthes obscurs ?

Demander asile dans un monastère ?

Supplier la police de vous accorder sa protection ?

Faire intervenir la garde nationale ? Les Fédéraux ? L'armée ?

Je finis par me coucher sur mon lit et par fermer les yeux.

Cherchant le sommeil, l'oubli.

Un peu plus tard, tandis que je comptais mon millième mouton sautant par-dessus une haie, la porte s'ouvrit et Alina vint m'apporter mon repas.

Le ciel, au-dehors, commença à s'assombrir, et l'approche de la nuit me mettait les nerfs en pelote.

— Tâche de manger un peu, dit Alina.

— J'aurais plutôt soif, dis-je. N'ai-je droit qu'à du jus de fruits ?

— Tu ne changeras jamais. Contente-toi de ce que je t'apporte. Tu pourrais te trouver dans une situation bien plus désagréable.

Fonctionnelle qu'elle était, mon Alina ! Plus rien, décidément, de commun avec la jeune sauteuse de l'hôtel *Oaks & Pines* de Warnerville. J'aurais pu me plier en quatre qu'elle ne m'aurait pas accordé davantage d'intérêt qu'une reine d'abeilles à un faux-bourdon le lendemain des noces.

Elle s'assit à côté de mon lit pendant que je commençais à manger d'un air blasé. Non que la nourriture fût détestable, bien au contraire, mais je me sentais vraiment mal dans ma peau, les tripes nouées, le cœur souvent emballé. Tordu de nervosité.

Down and out.

Largué par tous, sauf par Mme Stankowski et par Mlle Prudence Lörrach. Ces deux colombes veillaient sur moi dans la paix comme dans la guerre. Mais Pru était loin et devait pleurer sur moi toutes les larmes de son corps, et Marsha n'avait plus donné signe de vie depuis notre conversation de l'autre jour.

Quand j'eus terminé mon repas, Alina se pencha sur moi et dit :

— La nuit est tombée.

Puis elle ajouta :

— Je vais te faire une piqûre et tu dormiras neuf ou dix heures d'affilée.

Mais soudain, je ne savais pourquoi, je n'avais plus très envie de m'abîmer dans le sommeil. Surtout après avoir vu la froide et minuscule étincelle qui dansait dans le regard d'Alina, tandis qu'elle préparait la seringue avec le produit somnifère. Une étincelle qui en disait plus long qu'un discours : cette femme me considérait comme un jouet, un pion sur l'échiquier, une pièce que l'on pouvait sacrifier sans le moindre scrupule dès lors qu'elle perdait de son intérêt ou qu'elle pouvait, au contraire, servir au déroulement futur de la partie. Je refusai de lui prêter mon bras, et elle fit gicler un peu de liquide, une moue méprisante aux lèvres :

— Ne fais pas l'enfant. Je vais appeler Ken et nous verrons bien qui aura le dernier mot.

Lentement je roulai ma manche sur mon avant-bras.

Elle m'administra mes cinq centimètres cubes d'oubli de façon

parfaitement indolore.

Puis elle me força à m'allonger complètement, tel un gisant de pierre et s'éloigna, impersonnelle dans son uniforme blanc.

Le sommeil ne tarda pas à venir.

Un sommeil de mort.

Hélas, ce qui différencie le sommeil de la mort de la mort même c'est que des rêves y surgissent.

D'abord il y eut la nuit.

Obscure. Froide. UNE CHAPE DE PLOMB. Une avalanche de neige noire.

Puis, dans cette nuit noire, froide, impersonnelle, des lumières se mirent à clignoter. Des étoiles, comme dans la chanson : « Scintille, ô scintille, petite étoile ! » Elles étaient, elles aussi, froides comme la neige, lointaines et détachées.

Ensuite je vis, brûlante, une supernova. Elle tombait telle un météore gigantesque vers la gueule d'ombre d'un trou noir.

Trou noir, explosion — neige noire.

Je retombai sur mes pieds.

Et mes pieds étaient nus comme ceux des pénitents sur les pavés du calvaire, et nues étaient mes mains que je tendais devant moi, à la rencontre de la muraille de neige noire..

Des présences chuchotaient, semblaient détacher les syllabes de mon nom, mais une grande confusion m'habitait : je marchais dans de profondes flaques de neige obscure, mais le froid ne brûlait pas mes pieds nus ; je croisais des silhouettes menaçantes, mais aucune ne faisait mine de me barrer la route ; des étoiles brillaient dans le ciel noir, mais leur lumière ne parvenait qu'à grand-peine jusqu'à mes yeux.

JE MARCHAIS VERS MA PROPRE DAMNATION, MAIS J'ÉTAIS INCAPABLE DE M'ARRÊTER EN CHEMIN.

Puis je m'engageai dans un tunnel plus ténébreux encore que les ténèbres qui m'avaient environné. Mêmes les étoiles s'éteignirent, et je fus si complètement seul que je crus que mon cœur allait déchirer ma poitrine à coups de dents pour s'évader à la faveur de la nuit.

Soudain, alors que le sol avait l'air de vouloir se dérober sous moi, je pénétrai dans une vaste salle brillamment éclairée. Une salle qui ressemblait à un parallélépipède parfait. Cristallin. De hautes parois sans faille, luisantes. Un plafond qui brillait telle une massive concrétion d'étoiles.

Quant au sol, il conjugait toutes sortes d'artifices, semblait soumis à une manière d'ondoiement, d'ondulation hypnotique.

Rangés comme des soldats à la parade, ils étaient tous là, et je compris que mon rêve prenait fin : je sortais de l'abattement de la drogue pour entrer dans l'Œil du Sortilège.

Ils étaient vêtus de robes dénuées de broderies, de détails, d'artifices. Leurs yeux demeuraient clos, leurs lèvres serrées. On devinait cependant que les muscles de leurs visages n'étaient pas au repos mais agités de crispations incontrôlables.

Seuls Preskett et Gordeiev portaient des insignes distinctifs.

Un petit croissant de métal argenté.

La salle qui ressemblait à un immense cristal flamboya, et je fermai les yeux, ébloui par cette lumière aveuglante.

Quand je fus plongé dans une ténèbres rouge, une voix s'éleva qui disait à peu près ceci :

— *Frères et sœurs, nous allons maintenant célébrer des noces. Celles de notre chère Marsha et de notre... invité. Cet homme qui a tenté de nous combattre devra, dès lors qu'il aura mêlé son sang à celui de notre révéérée sœur, demeurer à toujours parmi nous...*

Une main douce surgit de la nuit et s'empara de la mienne.

— *J'ai tout de suite su, dit une voix de gorge, que je ne pourrais plus me passer de toi. Ne crains rien. Tu es protégé, à présent. Prisonnier mais protégé de tout mal...*

Je voulus ouvrir les yeux, me rendre compte par moi-même que ce rêve n'était plus réellement un rêve et que je vivais dans une réalité différente, décalée par les artifices de la drogue.

Des noces, Seigneur, des noces !

Je m'étais attendu à tout sauf à cela.

Des mains absentes mais fermes me poussèrent en avant, et je trébuchai sur un sol de pierre qui résonna tel un tambour bien que mes pieds fussent nus. Nus comme le reste de mon corps. Des chants sourds commencèrent de s'élever tandis que j'avançais vers un invisible autel, et j'eus honte d'être sans vêtements parmi une foule d'étrangers.

Marsha me dit de tendre la main et, de plus en plus inquiet, je tentai à nouveau de soulever mes paupières, de lutter contre l'intrusion des douloureuses épines de lumière.

Une petite douleur, franche et nette comme la coupure d'un minuscule canif, me raya l'avant-bras, et je compris que mon sang coulait doucement par cette subtile blessure.

Le prêtre qui tenait le couteau prononça quelques paroles auxquelles répondirent les chants des adeptes :

— Buvez, dit-il ensuite, buvez de la coupe qui contient vos deux sangs étroitement mêlés.

Je bus, et le liquide qui coula dans mon gosier avait un goût étrange.

Je compris que le prêtre satanique avait mêlé à la liqueur sanglante des épices et sans doute des drogues aphrodisiaques. Car, à peine eussé-je avalé une gorgée de ce breuvage, que ma tête se mit à

tourner et que mon cœur commença de battre avec violence. Le corps de Marsha se serra contre le mien...

Quand je revins à moi, je me trouvais à nouveau dans ma chambre, et il faisait jour.

Me souvenant de mon « rêve », je cherchai sur mon bras la trace d'une petite blessure, mais j'eus beau m'esquinter les yeux, je ne découvris que de la peau bien nette, sans tare. Même une petite lame aurait dû laisser une marque... Je me convainquis donc que j'étais toujours aussi célibataire qu'avant. La drogue avait dû créer dans mon cerveau des images d'une telle précision, ou du moins d'un réalisme tel, que j'en étais demeuré tout imprégné. Et quand les images avaient disparu dans la flamboyance du cristal, les sensations avaient pris le relais, des sensations plantées comme des harpons dans ma chair.

Je me levai tant bien que mal et constatai que j'avais souillé mon pyjama durant la nuit : le rêve avait eu des conséquences très précises sur mes glandes sexuelles.

Curieusement, je me sentis honteux comme un petit garçon.

Le désespoir descendit sur moi. M'emporta dans ses vagues glacées.

Je m'assis sur le bord de mon lit, me demandant jusqu'où irait mon indignité, jusqu'à quelles extrémités me pousseraient mes ennemis.

MARS !

Vieux démon !

Quand j'étais jeune, je lisais des romans d'aventures spatiales où des explorateurs décidés se lançaient à la conquête de la planète rouge. Ils y combattaient souvent des créatures monstrueuses, des civilisations baroques, bizarres, dans des épisodes colorés, parfois grotesques.

Et pourtant Mars, c'était autre chose !

Une planète morte-vivante dont les fantômes allaient nous hanter pendant des siècles. Allaient envahir notre esprit, dévorer notre subconscient. Et pourtant !

... Les diables qui avaient végété des siècles durant, des millénaires peut-être, dans les déserts de poussière et de sable rouges de Mars, seraient-ils plus foncièrement mauvais que ceux qui avaient transformé notre monde en un asile d'aliénés ? MARS ! VIEUX DÉMON !

Il y eut du bruit du côté de la porte, et Alina fit son apparition. Toujours impeccable. L'infirmière idéale, propre comme un sou neuf, parfaitement indifférente à mon sort.

Histoire de la provoquer, je lui lançai :

— Sans blague, Alina, je ne t'ai toujours pas payée. Pour notre

partie de jambes en l'air, bien sûr... Mais tu m'avais compris.

Elle daigna sourire :

— Pauvre con, dit-elle. Tout le monde ici est trop bon avec toi.

Puis elle posa le plateau avec le petit déjeuner à côté de mon lit.

J'étais dévoré par la faim, mais je me forçai à attendre qu'elle eut débarrassé le plancher.

Dès qu'elle fut sortie de la pièce, je me jetai sur la nourriture comme si j'avais été affamé depuis une semaine au moins. J'étais honteux de me comporter ainsi, presque comme une bête fauve. J'entendis un ricanement et j'interrompis mon repas effréné. Un instant je me demandai si on me guettait du dehors, par un invisible judas, puis je haussai les épaules et recommençai de me gaver.

Je venais tout juste d'avalier la dernière bouchée et me préparais à la faire glisser avec une grande tasse de café lorsque la porte s'ouvrit une nouvelle fois et que Marsha fit une apparition remarquée et remarquable. (J'imaginais en effet que plusieurs personnes m'observaient avec attention !)

— Je suis heureuse, dit-elle, de constater que tu vas beaucoup mieux. (Elle vint s'installer sur la chaise et contempla le plateau du petit déjeuner avec une mine réjouie.) Je me rends compte également que tu as un appétit d'ogre. C'est parfait.

Je me renversai dans les coussins et fermai les yeux.

J'étais comme un coq en pâte, alors que j'aurais dû mourir mille morts. Je fus tenté de roter bruyamment comme un gosse mal élevé, de me gratter complaisamment sur tout le corps tel un singe dans un parc zoologique.

— Oui, déclarai-je, je me sens très bien. J'ai mangé comme quatre et je suis dans une forme éblouissante... Tu veux voir ?

C'était comme si quelqu'un d'autre venait de s'exprimer par ma bouche. Je me faisais horreur : la drogue, sans doute, avait complètement annihilé ma volonté. Dans quelques jours, s'ils poursuivaient le traitement, je ramperais à leurs pieds en grognant tel un porc.

Mais j'avais beau me raisonner, m'insurger contre moi-même, j'étais emporté par des rêves légers, des ballons d'hydrogène qui m'entraînaient vers les hauteurs. Je m'enfonçais dans des nuages multicolores, me fondais voluptueusement dans leurs formes éthérées, me laissais dériver. Des vents ascendants me cueillaient sans peine, comme si je n'avais pesé que le poids de quelques guenilles et d'un peu de peau morte. Je croisais des aéronefs scintillants et des insectes géants aux élytres de lumière. Non, je ne craignais plus la mort !

— Oui, Marsha, je suis dans un autre monde. Viens donc planer avec moi dans ces déserts lumineux...

Elle souriait, visiblement satisfaite, me lançant des regards

gourmands : des images traversèrent mon esprit. Je me revis en train de caresser sa poitrine opulente et ses fesses rebondies ; je me souvins de notre nuit, là-bas à...

— C'est très bien, dit Marsha. Je suis très heureuse de te voir en si bonne condition.

J'étais dans de si belles et glorieuses dispositions matinales que je tendis les mains vers ses cuisses, vers ses seins.

Souriante, elle semblait m'encourager. Ses yeux étaient presque clos : on aurait dit une énorme chatte, engoncée dans l'attente du plaisir.

Enhardi par cette attitude, je fourrai la main sous sa robe, partant à la rencontre de sa bonne chaleur femelle. Mais elle ne me laissa pas arriver à mes fins.

— Non, dit-elle, pas maintenant. Pas avant... le mariage.

Ma main retomba, comme morte.

— Pas avant... quoi ?

— Tu as très bien compris. Pas avant le mariage. Car nous allons être unis devant la Grande Assemblée.

Je toussai nerveusement :

— Marsha ! J'ai fait un rêve. Un rêve qui me poursuivait encore ce matin quand je me suis réveillé... et qui rejoint ce que tu viens de me dire à l'instant. J'avoue ne plus rien comprendre. Plus rien... rien !

Soudain, et c'était à peine si j'en avais été conscient, je venais de me dresser, les babines retroussées sur les dents, grondant comme un animal. Un loup, peut-être, ou un chien enragé.

— Calme-toi, dit Marsha. Tu es trop impatient. Quand nous serons mariés, toi et moi, nous aurons tout le temps que nous voudrons... rien que pour nous deux.

— Formidable ! m'exclamai-je. Vraiment formidable ! Toi et moi et une île au soleil ! Je ne peux plus attendre ! Marions-nous devant Dieu ou devant le diable !

Elle n'avait plus l'air de s'amuser à présent. Ni d'attendre l'irruption d'une volupté souveraine... Elle tremblait violemment, les mains posées sur les cuisses, les yeux écarquillés :

— Tu ne sais plus ce que tu dis !

Puis plus fort, presque d'un ton strident :

— Tais-toi, mais tais-toi donc !

Je répondis, sauvagement, sur le même ton :

— Non, je ne la fermerai pas, Marsha ! Même si je dois en crever ! Je ne suis pas une carpette, un paillason ! Je veux savoir ce qui se passe dans ce bordel ! Je veux savoir pourquoi je...

La porte de ma chambre s'ouvrit pour la troisième fois, et Ken entra comme un ange exterminateur, l'œil froid mais la bouche mauvaise. Son rictus était celui d'un citoyen de l'Enfer.

— Est-ce qu'il y a un problème ? demanda-t-il.

Marsha sourit d'un air gêné, comme si elle était un peu responsable de mes « grandes frasques d'enfant mal élevé », et elle se détourna quand cette brute de Ken m'attrapa par le devant de ma veste de pyjama :

— Tu n'as pas bientôt fini d'emmerder le monde ?

Je m'attendais à recevoir une bonne raclée, l'autre pourtant me laissa retomber dans les coussins d'une main négligente. Toute son attitude respirait le mépris.

— Tu as de la chance, dit-il, que Mme Erikson ait des bontés pour toi, sinon...

Sa phrase demeura en suspens. Ken ne faisait jamais trop de frais quand il me parlait, car les artifices de la conversation le laissaient indifférent. Je me dis que cet homme était un parfait robot. On le remontait avec une invisible clé, et il faisait exactement ce qu'on attendait de lui. Si on lui avait jeté cet ordre bref et précis : « Tue-le ! », il aurait certainement obtempéré comme un bon chien. Et il m'aurait fait mon affaire séance tenante.

(Exit Jean-Pierre Schuyler, le roi des toquards.)

Et Marsha aurait été veuve une nouvelle fois.

On finit par s'habituer à tout.

L'idée de me marier avec cette femme dans le giron d'une société secrète plus assoiffée de violence et de sang que celle du *Vieux de la Montagne* ne me souriait guère. J'avais retrouvé mes esprits.

— Je peux m'en aller maintenant ? Je pense qu'il ne va plus faire le con, sœur Marsha...

— Je vous en prie, Ken, ne vous inquiétez pas pour moi. Je suis persuadée que notre ami saura se tenir comme un homme du meilleur monde...

Je haussai les épaules et me dis que le pire était certainement encore à venir.

Je ne me trompais pas.

Le *mariage* eut lieu la nuit suivante, dans une clairière de la Grande Forêt. Près du lac mystérieux...

La nuit était douce, presque caressante. Le vent qui venait à travers les feuillages apportait des odeurs puissantes, qui montaient à la tête comme des fumées d'alcool.

Toute la clique était là. Mais je ne pouvais détacher mes yeux de Preskett et de Gordeiev. Ils semblaient venir d'une autre planète, tous deux. Comme si les spectres martiens qui les habitaient avaient fini par prendre entièrement le dessus, éclipçant complètement leur personnalité terrestre.

Lui ressemblait à une statue de chair. Ses muscles avaient été

enduits d'une sorte d'huile — comme jadis ceux des athlètes grecs —, et dans la lueur de la lune, la silhouette de Malcolm Powers Preskett dégageait une formidable impression de puissance.

Elle ne le lui cédait en rien. La sensualité qui émanait de la chair immobile de Vassilissa Petrovna me jeta dans le trouble le plus extrême, et cela bien que je susse que cette beauté-là n'était que glace et venin, que corruption et mort.

À côté de moi se tenait Marsha. Nue elle aussi. Ses vêtements avaient été ôtés par une jeune adepte et maintenant elle frissonnait un peu, en dépit de la douceur suave de l'atmosphère.

Malgré la peur qui me tenaillait, je ne pouvais m'empêcher de comparer l'inhumaine beauté de Vassilissa Petrovna avec celle, mûre et pathétique, de Marsha Stankowski.

« Quelle ignoble comédie, me dis-je, et quand va-t-elle finir ? Où donc veulent en venir ces zombies extra-terrestres ? »

Si j'avais su où je me trouvais exactement, dans quelle partie des Etats-Réunis, à quelle distance de la ville la plus proche, j'aérais pu tenter le tout pour le tout (comme ils disaient dans les feuilletons) et avertir les autorités du danger qui pesait sur le monde...

Quelle connerie : c'était chacun pour soi dans le monde des vivants. Des vivants qui couraient en tout sens et qui se heurtaient sans cesse aux barreaux de leur cage. Jusqu'au moment où ils en auraient marre de courir et de se cogner la tête et feraient sauter leur prison.

La Grande Déflagration...

Et les spectres martiens, s'ils ne se dépêchaient pas de mettre un peu d'ordre dans la baraque, n'hériteraient plus que d'une planète morte. *Vanité des vanités !*

Les membres de la *Grande Assemblée* chantaient. Et je me souvins du rêve qui m'avait terrassé dans cette chambre, là-bas, à Warnerville. Quand j'avais copulé avec cette femme étrange, qui avait pris l'apparence d'Alina, dans une ville martienne, vieille comme le temps.

Mais à présent, emporté par mon imagination, je fuyais devant une furie échevelée, une créature qui n'avait plus d'une femme que l'apparence extérieure : celle de Vassilissa Petrovna Gordeiev.

Je fuyais dans un dédale de rues mortes, parmi les regards louches et impitoyables des statues. Je fuyais, parce que j'avais découvert le secret des Martiens morts, toute l'étendue de leur infamie. J'avais compris que le même combat depuis des millénaires faisait rage dans l'espace, un combat aux phases multiples mais sempiternellement renouvelé de civilisation en civilisation, de planète en planète, de génération en génération.

Un seul combat éternel.

Entre deux principes essentiels. Presque caricaturaux.

Une nouvelle phase était en train de parvenir à son terme. La phase terrestre N° X. Auparavant, certes, il y en avait eu d'autres.

Avant le Déluge peut-être ou avant que les fils de Noé se missent à élever une Tour Géante susceptible d'offenser l'Œil de l'Éternel !

Les adeptes chantaient toujours, remplissant nos oreilles de leurs mélopées lénifiantes. Je cessai de fuir à travers les espaces dévitalisés du rêve et fis face aux visages inexpressifs de Preskett et de Vassilissa : ils ressemblaient de plus en plus à des masques d'acteurs antiques, comme si un deuxième faciès avait été plaqué sur leurs traits : celui du vide incommensurable du Dehors.

L'Homme fit luire dans la lumière pâle de la lune un petit couteau doré puis il s'avança vers moi et me demanda, dans une forme ampoulée, si je consentais à m'unir à cette femme qui m'avait sauvé. Derrière lui, silencieuse et terrible, se tenait la Femme. Ses yeux étaient semblables à deux opales noires, parfaitement lisses, et elle portait une grande coupe ciselée. À quelques détails près, mon rêve se matérialisait devant moi comme si j'en étais à la fois un des protagonistes et un simple spectateur.

Preskett incisa légèrement mon avant-bras puis celui de Marsha... dès qu'il eut recueilli notre mutuel consentement. Et Vassilissa tint la coupe de métal ciselé sous la double source écarlate. Quand le récipient fut à demi rempli, Preskett banda délicatement nos avant-bras, les liant ensemble avec une douceur toute paternelle. Ensuite, il versa des aromates et des épices dans la coupe rutilante, tandis que les adeptes chantaient avec un regain d'énergie.

— *Buvez !*

Je trempai mes lèvres dans le liquide tiède, odoriférant.

Puis ce fut au tour de Marsha.

Quelque part dans la Grande Forêt des flûtes et des tambours, des trompes et des sifflets commencèrent de résonner.

La Lune sembla s'enfler, se transformer en une gigantesque boule de cristal, un formidable vaisseau interstellaire. Je crus qu'elle allait quitter sa trajectoire et venir s'écraser sur le globe terrestre, alpha et oméga d'une nouvelle civilisation... Ou alors, tout au contraire, s'arracher de son ancrage et se ruer vers les profondeurs silencieuses de l'éther sidéral.

— Maintenant, dit Preskett, vous ne faites plus qu'un. Vous êtes réunis dans l'Immense Dessein de la Création...

Les effets de la drogue ne tardèrent pas à se faire sentir.

Sous les regards inquisiteurs de nos maîtres, parmi le battement sourd des tambours de la nuit, Marsha et moi nous prîmes par la main, tels des danseurs qui vont participer à une cérémonie mondaine, et entrâmes dans le jeu de l'amour et de la mort.

Elle se serra contre moi et...

Bientôt les choses rentrèrent dans l'ordre.

CHAPITRE VIII

Nous roulions à travers la nuit. Une nuit qui ne ressemblait en rien à celle de mes étranges noces. Une pluie tenace tombait sur le paysage lugubre que nous étions en train de traverser, noyant les détails dans une sorte de brouillard flageolant.

J'aurais tout aussi bien pu voyager dans les limbes, me déplacer dans les territoires outrés de mon subconscient : rien ne conservait plus d'épaisseur réelle. Les événements que je venais de vivre ne s'étaient pas véritablement produits. Nous étions morts et nous errions, pauvres âmes en peine, dans les labyrinthes de notre purgatoire.

Beaucoup de temps avait coulé.

Beaucoup, vraiment ?

Combien de temps ? Un an, quelques mois, deux semaines, quelques couples de jours ? Balivernes ! Le temps n'existait plus réellement : les adeptes de Preskett le Messie lui avaient tordu le cou.

Je rêvai tout éveillé, assis entre Marsha et Ken. Ken, l'inévitable cerbère, plus livide que jamais dans cette atmosphère impalpable, dans cette luminosité viride.

Je rêvai que toute une armée de soldats vêtus de treillis, casqués de métal luisant, munis de masques à gaz envahissaient le repaire des adeptes de la *Grande Assemblée*, certains étaient armés de fusils mais la plupart avaient des lance-flammes. Ils ne perdaient pas leur temps en sommations, mais se mettaient immédiatement en devoir de nettoyer la tanière de fond en comble.

— À quoi rêves-tu ? demanda Marsha, la voix rauque de tendresse.

Je frissonnai :

— À rien de particulier, dis-je. Où sommes-nous ?

Marsha se tourna vers Ken :

— C'est vrai... où sommes-nous ?

Notre lugubre compagnon ne daigna pas nous répondre.

Le pays était immense. Jamais je ne m'en étais rendu compte à ce point. Oui..., ce pays était immense. On pouvait y voyager des jours entiers, se perdre corps et biens. Dans ses forêts on aurait pu massacrer des armées égarées sans jamais donner l'éveil ; on aurait pu ourdir les complots les plus infâmes sans que personne jamais ne songeât à venir fourrer son nez dans vos affaires ; on aurait pu...

J'essayais d'imaginer Pru, ce bon vieux J. A. Glenn, cette grande

gueule de Costa, tous les autres personnages qui avaient fait trois petits tours dans cette affaire... Oui, j'essayais de les imaginer lorsqu'ils se réveilleraient dans un monde encore plus fou, encore plus hallucinant que leur univers quotidien.

Que diraient-ils quand les rues seraient peuplées de processions démoniaques, de cortèges délirants..., que diraient-ils ? Mais auraient-ils encore quelque chose à dire ? Costa, par exemple, ce petit malin, le laisserait-on déblatérer sur les antennes de *L'Enfer* ? Lui confierait-on le soin de faire entrer dans le crâne des hommes de la Terre le Credo des Âges Radieux, l'implacable Codex Honoris des Nouveaux Maîtres du Monde ? Peut-être... Costa faisait partie de cette race d'ilotes qui s'adaptent à toutes les situations. Ils plient l'échine en lâchant quelques bons mots, et leur lâcheté finit par passer pour un calcul politique. Quant à ce brave flic de mes deux, J. A. Glenn, il se paierait à la sauvette un vague baroud d'honneur, puis il rentrerait dans le rang et ferait régner l'ordre et la discipline pour le compte des zélateurs du Malin.

Mais Prudence, dans tout cela ? Oui, que deviendrait ma pauvre Prudence Lorrach ?

Je songeais tristement à nos relations si détendues, à nos conversations, à nos étreintes, à nos silences...

L'éloignement et les circonstances aidant, je me rendis compte que je tenais davantage à Pru qu'à toutes les filles que j'avais eu l'occasion de fréquenter dans ma carrière de pseudo-flic paumé.

J'aurais tout donné, y compris ce qui me restait de mes 1000 Fl. pour que tout le passé récent fût aboli et que je fusse installé en face d'elle dans un de nos bistrots favoris. Je pris une foule de bonnes résolutions : ne plus boire, ne plus traiter Pru comme une quantité négligeable (surtout pas !), chercher un travail honnête, etc.

Mais rien ne se passa. Personne n'entendit mes prières.

La grande voiture noire, blindée comme une forteresse, roulait toujours à travers la nuit noire.

Des visages naissaient au-dehors, fantasmagories intermittentes projetées sur l'écran nocturne, sur les palissades de la forêt. J'avais l'impression que ce voyage n'en finissait plus, qu'il ne se terminerait jamais, ou alors dans un autre monde, dans une autre dimension.

Je m'endormis quelques brefs instants, juste le temps de rêver que le monde entier était devenu un désert rouge, aux montagnes arides, aux villes mortes.

Et dans les rues des cités mortes, des fantômes délurés dressaient de mirifiques plans de conquête. Invisibles, telles des larves enkystées dans le sol de leur planète défunte, ils regardaient un point lumineux, là-haut dans le ciel obscurci.

Le long exil touchait à sa fin.

Je sortis de mon rêve, et une voix qui était celle de Marsha mais brouillée par des millions de kilomètres d'espace aveugle, me dit :

— Chéri, tu es trop nerveux.

Je compris que je m'étais agité pendant mon sommeil et que mes « hôtes » préféraient que je me tinsse bien tranquille : une brève douleur traversa mon bras : ils allaient finir par me rendre complètement cinglé avec leurs odieuses injections. Je m'endormis à nouveau mais profondément et sans rêve.

J'étais complètement résigné.

Pendant que je dormais dans la voiture-forteresse, le voyage s'était achevé, mais mes notions du temps étaient à ce point brouillées, perverties, que j'étais incapable de dire combien d'heures avait duré notre pérégrination à travers les mystérieux domaines de la nuit.

J'étais complètement résigné.

Plus tellement malheureux que cela.

Marsha, mon épouse légitime, se tenait à mes côtés, sa main posée sur mon avant-bras dans un geste protecteur. Nous avions passé quelques instants en tête à tête dans un luxueux appartement. J'avais à nouveau pu apprécier le savoir-faire de cette femme insatiable. Je m'étais laissé couler entre ses bras, entre ses jambes, entre les hémisphères bronzés de sa poitrine...

Et maintenant, grisé par cette étreinte, abasourdi par les événements des jours passés, je demeurais assis bien sagement dans les demi-ténèbres du sanctuaire. Derrière nous, dans les travées, les fidèles psalmodiaient des chants secrets, dans une langue inconnue.

Avec ce qu'il me restait de volonté, j'essayai de comprendre, de remonter aux origines de tout cela... Il restait, dans cette affaire, tant d'obscurités, tant de contradictions... Pourquoi m'avait-on confié une enquête sur la mort épouvantable du lieutenant-colonel Erikson, pour me la retirer presque dans la foulée ? Qui se servait de qui ?

Que s'était-il passé ? Toute cette fantasmagorie, à quoi servait-elle réellement ?

Il n'y avait plus aucune logique dans cette cascade d'événements inéluctables...

Mais je dus bientôt abandonner mes investigations mentales. Ma fatigue était trop grande. J'étais trop épuisé par les drogues, trop labile. Le moindre effort intellectuel un peu soutenu provoquait dans ma tête des martèlements douloureux.

La main de Marsha glissa de mon bras à ma jambe, lentement, tout naturellement. Cette Circé vieillissante était incroyable.

Je me dis que j'aurais pu tomber plus mal. Sous les balles des tuteurs de Preskett, par exemple.

Justement notre Grand Maître venait de faire son apparition. Cérémoniellement revêtu des insignes de sa haute dignité.

Quand la lumière gagna en intensité, je reconnus enfin l'endroit où je me trouvais : c'était la chapelle où j'avais assisté à la projection du film retraçant les ignobles péripéties de la mort du lieutenant-colonel Erikson. (« Nom de Dieu, voilà la boucle bouclée, l'ultime porte refermée ! »)

Preskett se lança dans un discours dont je ne compris que des bribes.

La main de Marsha était toujours là, possessive, insidieuse. Elle me remplissait de confusion. (« Tu es un objet entre ses doigts ! ») Mais aussi d'un plaisir bouillonnant, irrépressible. Les psalmodies de l'assistance venaient soutenir certains passages du discours de Preskett : le Grand Maître ressemblait maintenant à un général qui exhorte ses hommes à la veille d'un combat sans merci. Sans doute nous trouvions-nous effectivement à la veille d'une guerre psychologique dont l'enjeu...

Blasphématoire, la main de Marsha était presque parvenue à ses fins.

Je commençais à m'agiter, et mon épouse chérie me souffla à l'oreille ces mots délicieux :

— Détends-toi, mon amour, détends-toi ; le meilleur est encore à venir !

Preskett parlait toujours, et les murmures des adeptes lui faisaient écho mais moi, Jean-Pierre Schuyler, j'étais à mille miles de là, dans une comète, dans un geyser de lumière éblouissante.

Quand je fus de retour dans la chapelle des adeptes, je constatai que les événements s'étaient précipités en mon « absence » : devant l'autel, Preskett, Gordeiev et les autres dignitaires de la Nouvelle Foi étaient agenouillés en une haie de visages sans expression, de corps nus aux bras levés vers le ciel comme pour une fervente prière. Mais, hélas, je le savais, cette prière s'adressait à des puissances innommables.

Une double rangée d'hommes et de femmes vêtus de noir avaient pris place près de l'autel. Ils étaient tous armés comme s'ils partaient pour la bataille. Les psalmodies des adeptes reprirent de plus belle, et je compris alors que j'assistais à une cérémonie très ancienne mais qui n'avait rien d'exceptionnel. De tout temps, les prêtres de toutes les religions avaient béni les combattants lorsque ceux-ci s'apprêtaient à monter en ligne ou à se ruer sur l'adversaire.

CHAPITRE IX

Le lac était baigné de soleil. Les montagnes, bien découpées dans la lumière matinale, flamboyaient. Seuls les sommets demeuraient confondus dans une brume nuageuse. C'était une glorieuse matinée qui annonçait toute une journée fabuleuse. Une de ces journées qui vous donnent envie de vous étaler de tout votre long dans le ruissellement sans fin du soleil.

Mon cœur battait régulièrement.

Tout était pour le mieux. Les montagnes se miraient dans l'eau du lac, le soleil était à sa place, bien planté dans le ciel bleu. Les nuages paraissaient floconneux à souhait. Vraiment... une journée magnifique.

Je m'éloignais de la femme qui dormait dans le grand lit et fis ma toilette, consciencieusement. Ce rite matinal me conforta dans mon impression première : rien ne pouvait, décemment, ébranler la perfection du monde en cette journée de juin. Ce n'était pas encore la pesanteur de l'été mais d'ores et déjà la plénitude de la douceur estivale. Je me rasai avec soin et m'habillai, comme tous les jours, selon la dernière mode.

Tout en nouant autour de mon cou un foulard de soie grège, je souris à mon reflet dans la glace.

Quand j'eus glissé, avec des gestes précis et délicats, mon foulard dans ma chemise bleue, je me rendis sur le balcon. De là, je dominais le lac. Le parc, avec ses arbres exotiques (les jardiniers étaient de première force, et ils arrivaient à faire pousser n'importe quoi n'importe où...), ses allées soigneusement tracées, ses temples minuscules, d'un goût un peu douteux, avait appartenu à un banquier de Lausanne, mais à présent j'en étais le maître. Je pouvais disposer de tout à ma convenance. Marsha me laissait la bride sur le cou. Elle ne prétendait jamais (et pourtant elle aurait pu !) me faire danser selon sa musique. Je vivais à ses côtés, je profitais de ses largesses, mais jamais elle ne me demandait de lui rendre des comptes. Je menais mon existence comme je l'entendais... tout en respectant certaines règles.

Je m'approchai du lit gigantesque dans lequel mon épouse légitime continuait de dormir d'un sommeil abandonné. Offrant le spectacle d'une femme mûre, repue, aux seins épanouis, au ventre toujours bien musclé, aux cuisses encore parfaitement lisses. Je la contemplai : non, vraiment, je ne pouvais pas, décemment, me plaindre.

Marsha remua dans son sommeil. La chaleur du matin la rendait encore plus impudique que de coutume. Elle respirait lourdement, les yeux mi-clos.

Ah oui ! c'était une femme magnifique. Imperturbablement belle et attirante... Depuis des mois et des mois que je vivais auprès d'elle, mon trouble, au lieu de s'estomper, allait en grandissant. Je vivais dans un brouillard lumineux. C'était cela — certainement — vivre, VIVRE !

Je me moquais bien de ce qui se passait dans le monde.

Quel monde, bordel ?

Quel putain de monde ?

Je sortis de la chambre, non sans avoir posé mes lèvres sur celles de mon épouse endormie, et je gagnai la grande salle à manger du rez-de-chaussée. Les domestiques, qui étaient tous admirablement stylés, avaient préparé la table avec beaucoup de bonheur : il y avait des fleurs dans les vases, des parfums suaves au-dessus de ma tête, des carafons de cristal sur la nappe brodée (ils contenaient les liqueurs douces du matin, des alcools préparés selon de vieilles recettes martiennes...); il y avait toutes sortes de mets délicieux qui m'emplissaient d'avance d'une volupté parfaite.

Parfait, parfait, parfait, parfait ; tout était parfait.

Des esclaves discrets vinrent me servir, s'assurer que rien ne manquait à mon confort. Je les traitai avec ma magnanimité coutumière et me gavai doucement de petites viandes et de confiseries légères comme des bruissements d'ailes.

Un grand garçon pâle, bêtement efféminé, m'apporta les journaux du matin. Dans cette partie de l'ancienne Europe, on était resté fidèle à ce médium. Les nouvelles étaient bonnes, excellentes même. Les menaces de conflit nucléaire avaient été bannies grâce à la vigilance et à la présence d'esprit de notre *Guide Preskett*. *L'Empereur d'Occident* avait finalement convaincu les représentants des autres nations du bien-fondé de ses théories, de sa conception du monde, et...

Je reposai le journal et soupirai longuement.

Rien n'était plus fatigant que la politique.

Quand il m'arrivait de relire les notes que j'avais prises sur les débuts de mon aventure, il me semblait que j'avais passé toute la première partie de mon existence à déambuler dans le noir et à me cogner aux meubles... A dire le vrai, il m'arrivait même de douter de la réalité de ces témoignages. J'avais jeté des notes sur le papier ; j'avais essayé, dans les premiers temps qui avaient suivi l'Offensive, de voir clair dans mon esprit. Je m'étais enfermé dans toutes sortes de contradictions mais, peu à peu, j'avais compris que le compromis proposé par Marsha Stankowski était certainement la solution la plus valable et que...

Je demeurai le stylo en l'air.

Qu'avais-je besoin d'écrire toutes ces fadaïses ?

Un peu de tissu remué dans mon dos me ramena sur terre. Une jeune femme qui faisait partie de la maisonnée s'enquit si j'avais besoin de quelque chose d'autre, et je me demandai si elle ne m'espionnait pas un tout petit peu pour le compte de Marsha. J'eus envie de lui répondre une ineptie. Par exemple : « Si, j'ai besoin de toi, ma petite. Viens sur mes genoux ! » Mais je savais que ma femme avait horreur de mes fredaines, et si cette fille lui rapportait mon inconduite, je risquais une scène pénible.

Je me contentai de secouer la tête, négativement.

Puis, gêné, je sortis dans le parc. Il était majestueux en toute saison, mais actuellement il resplendissait. Jetant ses effluves à tous les vents. Malgré la chaleur, je frissonnai. Comme si, d'entre les massifs et les boqueteaux à l'anglaise, des yeux attentifs avaient suivi tous mes faits et gestes. Que m'arrivait-il ? Le monde basculait !

M'ébrouant, afin de chasser ces pensées soudain moroses, je marchai lentement dans les allées, la tête un peu penchée, offrant les épaules aux délicieuses morsures du soleil matinal.

La jalousie de Marsha pouvait être terrible.

Je n'avais jamais connu de femme aussi possessive. Elle m'avait acheté le jour même où elle m'avait épousé. Pendant que nous vivions ensemble les terribles événements qui bouleversaient le monde, elle s'était comportée de façon très généreuse, certes, mais sans m'accorder la moindre liberté sexuelle. Souvent, tandis que nous parcourions le monde en guerre, une guerre qui ne s'était pas faite à coups de bombes et de politique mais d'une façon à la fois plus subtile et plus définitive, oui, souvent, je pensais à Pru Lorrach, me demandant ce qu'elle avait pu devenir dans cet enfer. J'essayai même de la retrouver, de lui venir en aide, mais lorsque Marsha soupçonna que je tentais de renouer avec mon ancienne maîtresse, elle entra dans une colère si épouvantable que je compris que mon salut résidait surtout dans ma discrétion et dans une fidélité inconditionnelle.

Près de la grille, les cerbères se tenaient à leur poste. C'étaient des garçons discrets, rompus à tous les arts martiaux, aux réflexes impeccables. Ils me saluèrent avec politesse mais non sans indifférence. Pour eux, je n'étais qu'une sorte de prince consort, plutôt ridicule.

Ils me laissèrent passer, mais je sentis peser sur moi leurs regards narquois, méprisants.

« Étrange, me dis-je. Qui songerait à dire, dans cette averse de lumière : "le monde a changé, le monde n'est plus le même qu'avant..." ? En apparence toute chose est restée à sa place, mais en réalité il suffit de faire un pas hors des sentiers tracés pour tomber en

pleine fantasmagorie. »

La grille s'ouvrit automatiquement, presque sans bruit et je me retrouvai sur le trottoir de l'avenue. Je n'avais que quelques centaines de pas à faire pour atteindre le bord du lac.

Les montagnes étincelaient. Je contemplai leurs cimes avec envie. « Là-haut, pensai-je, les choses deviennent simples et évidentes. Les noires compagnies de notre Guide Preskett ne vont jamais dans ces hauteurs. Elles restent dans les vallées de l'ombre de la mort, telles des pensées sinistres ou des papillons funèbres. »

Les montagnes...

Forteresses naturelles.

Qui pouvait les assiéger assez longtemps pour obtenir leur capitulation ? Preskett serait-il capable d'en venir à bout ?

Le débarcadère avait perdu son aspect touristique. Les bateaux qui reliaient les rives du lac ne transportaient plus des cohortes bruyantes, minuscules Babel s'exprimant dans les langues les plus dissemblables, mais des grappes silencieuses de voyageurs attristés, peu soucieux d'attirer l'attention vétilleuse des sycophantes toujours embusqués dans les parages. Je me dis (une fois de plus) que le monde avait joué et perdu : il s'était épuisé en méfiances fratricides, dressant des murailles entre les nations humaines, épuisant les ressources naturelles avec une rage de forcené. Au bout du désespoir et de la haine, il y avait eu Preskett et ses loups, l'irruption de forces telles que les gouvernements étaient tombés les uns après les autres dans leur chaudron infâme...

Je m'installai à la terrasse d'un café. Une plaque commémorait le passage en cet endroit d'un grand poète anglais. Oui, oui, les Anglais avaient de tout temps adoré ce pays de contrastes. Ils y avaient soigné leur ennui et leurs bronches... Lord Byron avait écrit en ces lieux feutrés, luxueux, un poème insipide sur la Liberté[6]. Mais comme j'avais des lettres, je savais également — et cela me tenait davantage à cœur ! — que non loin de là, au cours de l'année 1816, un grand livre délétère avait été conçu par la jeune fiancée d'un autre grand poète anglais... Ce livre-là était infiniment plus prophétique que tant d'autres œuvres hautement considérées par la critique de son temps. Et pour moi, en cette journée de juin, il symbolisait assez bien la triste aventure dans laquelle l'humanité s'était laissé embarquer. Une croisière nocturne sur un lac sans rivage[7].

Je bus un verre de vin blanc.

Bien sûr ce n'était pas raisonnable. Mais je me foutais bien des choses raisonnables ou déraisonnables...

Je commandai un autre verre de vin blanc.

Au troisième, ma tête se remplit de brume.

À l'instant même où je reposais mon verre numéro trois, je

constatai qu'un homme de grande taille se tenait sur le débarcadère et me regardait. Quelques oiseaux criaient ; à cause des jeux de la perspective, on aurait pu croire qu'ils volaient tout près de la tête de l'inconnu.

Tout cela me parut lugubre, de mauvais présage.

Je commandai un quatrième verre de vin blanc, que le garçon m'apporta avec une déférence réellement servile.

L'homme à qui les oiseaux du lac faisaient une auréole, s'avança.

Traversa l'espace qui nous séparait, comme un chien de cirque s'élance à travers un cerceau tendu de papier de soie. S'assit à la table voisine, le plus naturellement du monde. Commanda un verre de vin blanc.

Je manquai de renverser le mien quand je voulus le porter à mes lèvres. Car l'inconnu me regardait maintenant avec une insistance réellement pénible... Voire provocante !

Je me levai. Mais j'avais trop présumé de mes forces : les mois passés à m'abrutir dans les petites et grandes orgies conjugales m'avaient usé. Je retombai dans mon fauteuil d'osier avec un soupir d'enfant battu.

Le garçon se précipita immédiatement, mais l'inconnu le devança de deux bonnes secondes :

— Laissez, dit-il, et apportez-nous encore deux verres de vin blanc.

Je voulus protester, mais ce fut en vain. Tandis que le serveur disparaissait à l'intérieur, soulagé de n'avoir à s'occuper de rien, je luttai mollement contre mon bienfaiteur.

— La chaleur est forte, dit celui-ci, dès le tôt matin. Et l'alcool ne doit rien faire à l'affaire...

— Oui... oui... oui..., murmurai-je. Certainement...

Je vis que d'autres hommes attendaient maintenant sur le débarcadère, des hommes silencieux et graves, qui épiaient notre bizarre corps à corps. Ils semblaient étrangement... étrangers à notre confrontation et pourtant si proches, si... concernés... J'aurais voulu m'arracher aux bras de l'inconnu et rejoindre en quelques enjambées la proximité rassurante de la maison de Marsha.

Puis, alors que je commençais de me débattre avec une sorte de hargne, cet homme insolite me souffla à l'oreille :

— Allons, allons, nous sommes du même bord, vous et moi. Ne faites pas de scandale et lisez attentivement le papier que je viens de glisser dans votre poche. Et maintenant, buvons ensemble ce fameux verre de vin blanc...

Quand le garçon revint sur la terrasse, nous étions installés, côte à côte, tels de vieux amis.

Nous bûmes en silence.

Et pendant ce temps-là, les hommes du débarcadère demeurèrent parfaitement immobiles, comme pétrifiés.

Les oiseaux avaient disparu.

Dans un tunnel de sons discordants et de lumière blanche et rouge, les hommes « bizarres » s'éloignèrent, se disloquèrent, se dissolurent irrémédiablement. Je crois qu'ils montèrent sur un bateau qui venait d'accoster. Un bateau qui se rendait de l'autre côté du lac, là où les montagnes semblaient si hautes, si imperturbables...

J'étais ivre. Ivre sous le chaud soleil du matin. Ivre à vomir sur mes genoux.

Je demeurai seul, tout de même conscient de trimbaler un secret, une confidence qui pouvait se révéler mortelle le cas échéant.

Fourrant la main dans ma poche, j'en retirai un petit rectangle de papier soigneusement plié en quatre. Après avoir jeté autour de moi des regards angoissés, je le défroissai sur le guéridon, sachant d'avance que j'allais me compromettre gravement. Le message était laconique, d'une transparence brutale :

ENEZ NOUS REJOINDRE DANS LES MONTAGNES.

CHAPITRE X

Je passai une journée épouvantable. J'avais l'impression que tout le monde connaissait déjà mon secret, que l'orage pouvait éclater à tout instant. Mais, contrairement à mes attentes angoissées, Marsha se montra charmante, attentionnée. Elle me remercia gentiment pour le soin que j'avais pris à satisfaire sa fringale amoureuse, la nuit précédente. En dépit des sourires de ma femme, je ne pouvais me défendre d'une inquiétude constante ; j'éprouvais un sentiment croissant d'insécurité. J'avais beau me raconter des histoires rassurantes, je crevais littéralement de peur. Une longue période d'inactivité, associée aux séances de propagande de mes nouveaux « amis », avait eu raison de mon énergie.

J'étais un pantin léthargique, le gigolo décérébré d'une salope de luxe vieillissante.

Le soir venu, tandis que le soleil descendait majestueusement, boule de feu sanglant dans les échancrures étincelantes de la montagne, mon épouse chérie me prit tendrement la main et me mena sur la terrasse qui dominait le parc et le lac.

— Quelle tranquillité ! Quel calme ! Le monde avait tout à gagner dans cette affaire, dit-elle avec un cynisme qui était peut-être, après tout, inconscient.

Les Français ne disent-ils pas que l'on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs ?

Ses doigts étreignirent les miens, et elle changea brutalement de sujet :

— Celui que vous appelez Dieu, le Créateur, l'Éternel, que sais-je encore, vous a donné ce monde pour que vous en preniez soin. Mais vous l'avez transformé en décharge publique... Nous n'avons fait que prendre le relais, rien de plus...

Il me semblait que le lac était devenu une vaste étendue de poix et qu'un vent violent s'était mis à souffler, brassant les eaux noires et pesantes... Une haleine délétère passait sur le monde. Nous avions joué avec des cartes biseautées, croyant nous en tirer à bon compte, mais d'autres avaient été plus malins que nous à ce petit jeu. Quand la Chose qui nichait dans le cœur de Preskett avait fait rouler les dés, l'Agneau avait ouvert les Sept Sceaux.

Maintenant le silence spirituel de la Terre ressemblait à celui qui régnait sur Mars, quand les vents de l'espace retenaient leur souffle.

— Oui, déclarai-je, haineusement, tu as raison, Marsha, chérie,

mon amour, on ne fait pas de révolution sans quelques massacres. C'est la vie !

Ma chère femme éclata de rire.

— Tu es impayable ! s'écria-t-elle, ce qui dans sa bouche ne manquait pas de sel.

« Je crois que j'ai une petite surprise pour toi. Quelque chose qui te rappellera le bon vieux temps, quand tu étais un privé solitaire, plein d'avenir et bourré d'ambition. Tu sais bien... le temps où des gens mal inspirés ont cru bon de te confier une mission qui allait bien au-delà de tes possibilités. À cette époque-là, tu fréquentais une fille, une certaine Prudence Lörrach. Tu te souviens ? »

Soudain, je me sentis frissonner des pieds à la tête comme si, patinant sur un lac gelé, j'avais vu la glace se rompre sous mes pas et l'eau noire se refermer sur moi...

— Oui, bien sûr, je me souviens. Mais que veux-tu de moi au juste ? Tout ça, c'est de l'histoire ancienne !

— Tu crois ça, mon chéri ? Je voudrais en être sûre, car — tu le sais à présent ! —, je ne fais pas partie de ces femmes qui partagent avec d'autres. Même quand il s'agit de souvenirs. Viens m'embrasser ; je ne veux pas te voir tirer cette tête. Je veux que tu sois un compagnon charmant, disponible, empressé... Si tu vois ce que je veux dire...

Je voyais très bien.

Nous rentrâmes dans le salon de la villa, et je constatai que les domestiques venaient de déposer sur une table basse un volumineux paquet enveloppé dans du papier brun. Dès que je l'aperçus, cet objet me remplit d'effroi. Il me rappelait un autre colis emballé de façon semblable.

— Voici ta surprise, mon cher amour. Dépêche-toi de l'ouvrir.

— Je ne sais pas s'il s'agit réellement d'une bonne surprise, dis-je. Peut-être puis-je attendre jusqu'à demain.

Un ricanement s'éleva dans un coin de la grande pièce, et je me retournai vivement : Preskett était là, vêtu de sombre : une silhouette presque invisible dans son encoignure nocturne :

— Tu refuses nos cadeaux, après tout ce que nous avons fait pour toi, pauvre benêt !

Le Maître s'avança jusque dans la lumière dispensée par le lustre, et je vis étinceler ses yeux de métal ; la dernière trace d'humanité l'avait quitté. Il était devenu un être d'un autre monde installé dans l'enveloppe charnelle d'un habitant de la Terre.

— Ouvre le paquet de Marsha !

Le colis était réellement énorme. Il me fallut longtemps pour venir à bout de l'emballage. Au fur et à mesure que je déchirais le papier brun, mes mains s'affolaient, mon cœur s'emballait.

Puis j'eus sous les yeux une sorte de sarcophage coulé tout d'une pièce dans une matière plastique transparente. À l'intérieur parfaitement conservé se trouvait le corps momifié de Pru. L'illusion était si remarquable qu'elle aurait très bien pu ouvrir les yeux et demander, en posant sur son nouvel environnement un regard étonné : « Où suis-je ? » Mais elle était morte et bien morte, soigneusement, impeccablement embaumée. Un bel objet.

— Tu pourras la garder aussi longtemps que tu voudras. Les Martiens étaient passés maîtres dans l'embaumement des cadavres. Elle est sans tache ni blessure. Exactement dans l'état où tu l'avais laissée quand tu as quitté si précipitamment la ville.

Les hideux commentaires de Preskett ne m'atteignaient plus.

J'étais loin, trop loin. Non pas de l'autre côté de l'océan, à la recherche du souvenir vivant de Pru, de son image souriante... Non ! Je grimpais vers les montagnes, vers les hommes qui m'avaient fait signe ; qui m'avaient invité à les rejoindre. Sans doute espéraient-ils prendre les armes contre Preskett et ses démons..., ou, pour le moins, vivre aussi librement que possible, dans ces territoires inviolables.

Je hochai la tête, lentement, pendant que des larmes coulaient le long de mes joues, et je parvins à prononcer ces paroles qui me déchirèrent la gorge, puis les lèvres :

— *Je vous remercie. C'est une réussite de la science.* Je vais prier les domestiques de la transporter dans mon bureau.

Un peu interloqué malgré tout, Preskett me fixa droit dans les yeux. Son regard de fiel me fouilla telle la lame d'un poignard. Mais je demeurai passif, comme quelqu'un qui sait accepter tous les coups sans opposer la moindre résistance.

— Maintenant, ajoutai-je, j'aurais bien besoin d'un verre de whisky.

— Tout ce que tu voudras, mon chéri, fit Marsha, un peu déçue tout de même. Tu ne dois manquer de rien dans ma maison.

Puis elle donna l'ordre aux domestiques de porter la dépouille de Prudence Lörrach dans mon cabinet de travail.

Preskett glissa son bras sous le mien et me demanda si je me sentais bien. Je lui répondis que je n'avais aucune raison de me sentir mal ; que cette fille, Prudence Lorrach, ne m'intéressait plus guère, mais que la perfection du travail réalisé sur son enveloppe mortelle avait de quoi étonner.

— Tu as raison, mon ami ! Tu as mille fois raison. Les Martiens ont toujours cherché d'une manière ou d'une autre à apprivoiser la mort.

Ensuite il me versa lui-même à boire.

Marsha se tint à l'écart, comme si elle attendait des ordres.

Preskett, m'abandonnant un instant, alla jusqu'à mon épouse et la

prit dans ses bras :

— Tu es une femme trop passionnée, mon amie ; un jour tes passions te perdront.

Puis il ajouta :

— Méfie-toi de celui-là ! C'est un œuf de serpent que tu couves.

Le froid revint. Brutal.

Je demandai la permission de me retirer.

Elle me fut accordée.

Je retournai dans mon cabinet de travail (un bien grand mot pour quelques vagues écritures que je faisais lâchement, pour tuer le temps, de peur que le temps n'ait raison de moi trop vite : j'écrivais mes mémoires, afin de retrouver un peu du passé, de la mémoire perdue, des conneries, quoi !) — car j'avais oublié que le sinistre présent de ma chère épouse s'y trouvait déjà.

Je me servis à boire et contemplai le visage de Pru. Me rendant compte à quel point cette femme avait compté sur moi. Elle avait été la seule véritable oasis dans le désert de mon existence. Maintenant elle était devenue son propre éloge funèbre.

Ces mauvais chiens s'y entendaient pour torturer un être humain au-delà de toute expression. La chair de Prudence Lörrach était demeurée aussi tentante, aussi désirable que de son vivant. J'avais l'impression que si je parvenais à faire fondre le cercle de plastique, je pourrais tout à loisir caresser ce corps que j'avais si souvent serré entre mes bras. Contre ma volonté, contre toute bienséance, je sentis que j'allais avoir une érection. Ce fut, si j'ose dire, la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Je bus une dernière rasade d'alcool et fouillai les tiroirs du secrétaire à la recherche d'une arme. J'étais décidé : j'allais tuer Preskett. Et peut-être, s'il m'en restait le temps et le courage, cette putain de Marsha Stankowski, cette veuve noire !

Mais je ne trouvai rien qui pût me servir d'arme dans les tiroirs de mon secrétaire, pas même un coupe-papier. Je m'assis dans un fauteuil, la tête dans les mains, les tempes battantes.

— Mon pauvre amour, dis-je à haute voix, c'est ainsi que tout se termine, dans un silence de mort...

Ma triste grandiloquence ne me parut même pas ridicule : j'étais trop pénétré de mes propres malheurs pour garder encore le moindre sens critique.

Plus tard, comme une ombre, je descendis dans les profondeurs de la villa, incapable de trouver le sommeil. Quand je passai devant le salon, j'entendis des rires puis des gémissements : Marsha, ma chère épouse, était en train de « pactiser » avec le Démon.

CHAPITRE XI

J'écris cela sur le pont du bateau qui traverse le lac Léman.

Je crois que les choses, bien que leur cours se soit emballé dans les dernières heures, vont enfin tourner à mon avantage. J'ai réussi à quitter la maison, à prendre le bateau, à me faire tout petit.

Leur immense orgueil les empêche, ces démons, de se croire capables de faiblesse !

De l'autre côté du lac, le rivage commence à se préciser, à se détacher de la brume du matin. J'espère que personne ne mettra la main sur moi sur la rive adverse, que je pourrai me cacher assez longtemps pour établir le contact avec les hommes de la montagne. Ces hommes courageux qui ont choisi la solitude de la liberté.

Quand je serai aguerri, quand j'aurai repris des forces et de l'audace, je redescendrai vers le lac, vers la maison de Marsha... J'y mettrai le feu pour que disparaisse cette tache sur ma vie : la chair profanée de Prudence Lorrach. Je lui dois bien cela 1

Oui, je lui dois bien cela...

Je suis presque seul sur le pont. Quelques hommes, quelques femmes, deux ou trois enfants. Tous mornes, silencieux.

J'ai emporté le minimum de bagage : un sac dans lequel j'ai jeté mes journaux intimes, le récit de cette aventure étrange, quelques effets personnels. Là où je vais, je n'ai besoin de rien. Ma haine est déjà bien assez lourde, et elle me tiendra compagnie.

Rassurantes, soudain plus proches, les montagnes sont là. De l'autre côté de l'eau encore grise.

Surgeant de la brume qui tapisse le lac, un canot automobile, rapide et souple comme une bête, vient droit sur nous : mon cœur se serre, je sens que mon épiderme est gras de sueur. Pour un peu, je m'enfuirais ; je tenterais de me dissimuler, de me terrer dans les profondeurs du bateau...

Puis, à l'instant même où je vais céder à la panique, je vois les occupants du canot me faire signe. La petite embarcation vire de bord, vient se placer parallèlement à notre grand bateau lacustre, et je me rends compte que ceux qui me hèlent à présent sont ceux-là mêmes que j'ai rencontrés l'autre jour à la terrasse du café de Lord Byron.

Je reconnais bientôt l'homme qui a glissé dans ma poche le dangereux message.

Je ferme les yeux. « Parfait, me dis-je, parfait. »

Le rivage est tout proche. Dans quelques instants, nous

accosterons.

Les nuages se déchirent ; dans leur gaze filandreuse, le soleil fait reluire les cimes.

J'ai encore un mouvement de désespoir quand je pense au luxe perdu, à l'insouciance des mois passés en compagnie de mon épouse attentionnée, à la vie qui s'écoulait entre les berges d'un paisible quotidien, à toutes ces choses qui...

Mais quelqu'un m'appelle par mon nom :

— Allons, monsieur Schuyler, courage !

Je comprends soudain que pour ces hommes-là, je suis quelqu'un... Celui qui a eu connaissance de secrets importants, qui a côtoyé les lieutenants du Démon, qui...

Je souhaite ardemment être loin, au fin fond de ce lac peut-être, dont les eaux, ce matin, demeurent si obstinément grises, ou bien alors... là-haut, dans l'espace, planant comme les disciples extasiés du révérend Purdy ! Puis, balayant tous ces attermoissements, ma haine revient à la charge. Je revois le corps momifié, simulacre effrayant, le visage gelé de Prudence Lorrach, et je me dis que c'est mon devoir de survivre, que c'est mon destin de me battre contre les effroyables fantoches, hommes ou Martiens, qui ont fait de ce monde un cauchemar ; qui ont transformé cette planète bénie des dieux en un cloaque, en une géhenne.

Lentement, je lève mon bras en un fraternel salut.

L'homme de l'autre jour répond de façon semblable.

Les oiseaux du matin crient dans le vent.

L'air qui pénètre dans mes poumons a une saveur toute neuve, pimentée, dirait-on, par l'approche des montagnes.

Sur notre bateau, on se prépare à l'accostage.

[1] B.A. : Bachelor of Arts.

[2] Authentique. Irwin fonda réellement la High Flight Foundation. L'auteur de ce livre a eu l'occasion de l'interviewer lors d'une de ses tournées européennes d'évangélisation. Irwin a effectivement vu la Face de Dieu dans l'espace.

[3] La guerre de quatre jours avait amené la civilisation au bord de la faillite. Seul le hasard, qui préside à toutes les guerres, décida que les armes définitives ne seraient pas utilisées. Après quatre jours de combats acharnés, quatre jours de haine abjecte et concentrée, commença le temps des négociations, de la duplicité et de la guérilla. C'est à cette dernière période, qui s'étendit sur plusieurs terribles mois, que fait allusion J.-P. Schuyler. (N.D.A.).

[4] Dans la Vénus d'Ille, de Prosper Mérimée.

[5] By joke or by mistake... (H.P. Lovecraft).

[6] Le Prisonnier de Chillon

[7] Frankenstein, de Mary W. Shelley